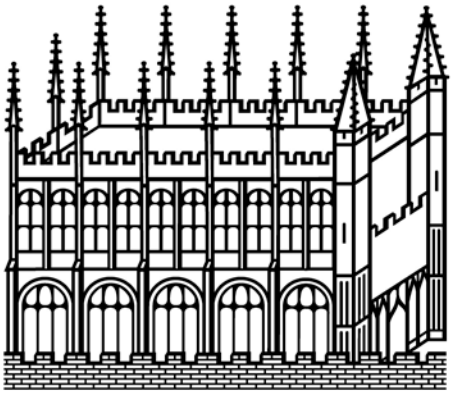


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

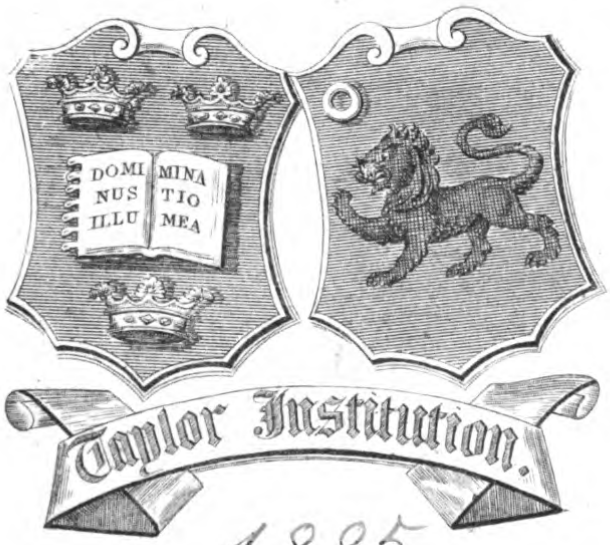
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

✓ 1562 25.



1885.

LA

FAUTE DU MARI

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE

HENRI RIVIÈRE

Format grand in-18

AVENTURES DE TROIS AMIS	1	vol.
LE CACIQUE, journal d'un Marin.	1	—
LE COMBAT DE LA VIE. — La Jeunesse d'un désespéré . .	1	—
— — Madame Napier.	1	—
— — Les Fatalités	1	—
EDMÉE. — Le Châtiment. — Flavien.	1	—
LA FAUTE DU MARI	1	—
LA GRANDE MARQUISE.	1	—
MADEMOISELLE D'AVREMONT. — Monsieur Margerie . . .	1	—
LA MAIN COUPÉE.	1	—
LES MÉPRISES DU CŒUR.	1	—
LE MEURTRIER D'ALBERTINE RENOUF.	1	—
PIERROT — CAÏN — L'ENVOUTEMENT.	1	—
LA POSSÉDÉE	1	—
LE ROMAN DE DEUX JEUNES FILLES.	1	—
SOUVENIRS DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE.	1	—

LA PARVENUE, comédie en quatre actes.
BERTHE D'ESTRÉE, comédie en trois actes.
MONSIEUR MARGERIE, pièce en un acte.

Format in-8

SOUVENIRS DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE. — L'insurrection canaque. Édition illustrée d'un beau portrait de l'auteur et de 45 vignettes, dont 17 hors texte, par J. FÉRAT. . . . 1 —

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY

LA

FAUTE DU MARI

— MADAME HERBIN —

PAR

HENRI RIVIÈRE

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1882
Droits de reproduction et de traduction réservés

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 4 NOV. 1942
OF OXFORD

LA
FAUTE DU MARI

I

Il y a quelques années, Richard Destrées était officier aux chasseurs d'Afrique. Il avait la plus insouciante et la plus heureuse jeunesse. Il aimait sa carrière et trouvait que la vie est un bienfait de Dieu. Il faut pour cet optimisme des qualités natives et des circonstances d'exception. Richard avait une charmante expression de physionomie, un beau front, de grands yeux noirs, un joli sourire sous sa fine moustache, l'imagination vive, le cœur tendre, le goût de tous les plaisirs et de toutes les belles choses.

A peine sorti de Saint-Cyr, il s'était empressé de s'instruire. Dans ses loisirs de garnison, il avait lu les poëtes et les historiens, et, comme il se sentait entraîné vers la littérature, il s'était mis à écrire une Histoire des guerres et batailles de la France. Il avait de la sorte vécu dans l'intimité de tous les grands hommes, s'enflammant d'une ardeur généreuse pour les hauts faits, étudiant avec une curiosité attentive les évolutions de la politique, admirant Bayard et ne méprisant pas Machiavel. Ce travail, qui fut long, l'avait préservé des oisivetés dangereuses. Il le quittait chaque jour au bout de quelques heures pour les devoirs de sa profession ou pour les distractions du monde.

Richard se plaisait dans la société des femmes, dont son esprit, sa conversation originale, la délicatesse de ses sentiments et la grâce de ses manières le faisaient bien accueillir. Il avait pris l'habitude, sans fatuité apparente, d'obtenir auprès d'elles des succès qui lui donnaient plus de joie que d'orgueil. C'est ainsi que très-longtemps il s'était abandonné au courant de ses

études, qui lui étaient chères, et de ces jouissances de cœur qui lui étaient indispensables. Sa situation auprès des hommes, de ses chefs surtout, était quelque peu différente : Richard était pour eux un officier à coup sûr fort distingué, très-courtois, très-respectueux, et cependant ils devinaient en lui, bien qu'il fût loin de l'afficher, une sorte d'indifférence de son métier, non point hautaine, mais due à cette indépendance de caractère que l'on contracte dans le travail assidu et solitaire. Il ne semblait pas poursuivre, ne sachant peut-être pas assez l'art de les briguer, ces approbations ordinaires, ces récompenses lentes et successives que les subalternes zélés sollicitent de leurs efforts et de leurs instances. Aussi ne les lui accordait-on pas; en revanche, ce qui ne coûtait rien, on se montrait prodigue envers lui de bienveillance aimable et de compliments sans résultat. A vingt-cinq ans, dans une chaude affaire, il avait tué de sa main un chef arabe et pris un drapeau. Cette action d'éclat lui avait valu d'être décoré et d'attirer sur lui l'attention

toute sympathique d'un général, qui le choisit pour aide de camp. Ces élégantes fonctions, que rehaussait une croix vaillamment gagnée, parurent suffire entièrement à l'ambition de Richard. Il n'était pourtant encore que lieutenant, et de plus habiles que lui eussent exploité cette chance soudaine. Il en était incapable, et malheureusement il avait pour général un de ces chefs assez nombreux dont la protection est purement platonique et qui se font une loi égoïste et facile de n'employer que pour eux-mêmes, par crainte de le compromettre, le crédit dont ils disposent. Celui-ci, d'ailleurs, aimait Richard et le faisait complaisamment l'ordonnateur de ses fêtes militaires. Il le garda ainsi à son service, le choyant et le ménageant comme un ami dont il n'eût point su se passer, mais ne s'imaginant pas que, s'il avait grande envie lui-même d'être général de division, l'humble compagnon de son existence et le confident de son ambition pût avoir le désir d'être capitaine. Richard le devint cependant à l'ancienneté, à trente ans révolus, et, comme

à cette même époque son général, nommé divisionnaire, quittait le commandement qu'il avait exercé, le nouveau capitaine, libre de sa personne et de ses actes, demanda et obtint un congé qu'il se proposa de passer en France.

Ce fut à Paris qu'il alla tout d'abord. Il le connaissait pour y avoir fait de courts séjours et y avoir pris de rapides plaisirs. Il y venait cette fois avec un but différent; il voulait y publier son Histoire militaire de la France. Il sentait intérieurement, quoiqu'il n'eût osé s'en ouvrir à personne, que c'était là une œuvre savante, bien faite, mûrement méditée, et, tant qu'il en lut une à une les feuilles d'épreuves, il s'imagina que ce livre en paraissant produirait une certaine sensation. Bien que sa jeunesse heureuse et mouvementée eût duré dix ans, Richard commençait à ressentir quelques inquiétudes et à se préoccuper de l'avenir. Il devinait que l'opinion de ses camarades et de ses supérieurs ne le tenait, au point de vue des choses sérieuses, qu'en une bienveillante estime, et le laissait volontiers sur ce terrain

d'une existence insouciante et facile où il avait affecté de se placer. Aussi attendait-il avec impatience le moment, qu'il avait longuement préparé, d'affirmer son persévérant travail et sa valeur personnelle.

La réalité ne devait lui apporter qu'une désillusion. N'ayant point préludé à son œuvre capitale par de moindres travaux qui l'eussent mis en évidence, et dans l'impossibilité de trouver un éditeur, il avait publié le livre à ses frais. Le retentissement en fut presque nul. Quelques lettres d'éloges ou de remercîment des personnes auxquelles il l'avait envoyé, de rares articles de journaux, lui attestèrent seuls que son livre avait vu le jour. Ainsi ce grand succès qu'il avait rêvé n'aboutissait qu'à un échec obscur. Le coup fut d'autant plus cruel qu'il anéantissait pour Richard bien d'autres espérances. Cependant, la première douleur passée, il reprit courage ou plutôt il envisagea froidement sa situation. Il ne se dissimula point qu'à moins d'un grand effort de volonté et d'une ferme résolution de changer sa ligne de con-

duite, sa carrière était compromise. Il s'était attardé dans une indépendance juvénile, dans un désintéressement de parti pris que les sociétés hiérarchiques admettent difficilement. Le mérite seul ne suffit pas pour en gravir les rudes échelons, qui sont tous occupés. Il faut avoir su prendre rang à son tour et capter par un respect constant la protection de ceux qui vous précèdent. Pour un homme du caractère de Richard, il n'est point malaisé de comprendre cette diplomatie enfantine, mais il l'est bien plus de s'y courber. Tout en mesurant les circonstances où il se trouvait d'un regard lucide et avec une grande fermeté d'esprit, il n'avait pas confiance dans ses aptitudes à opérer une évolution semblable, et il se demandait avec anxiété ce qu'il adviendrait de lui lorsqu'il se disposerait, au moyen de ces armes nouvelles et douteuses, à conquérir la gloire et les honneurs. Il avait toutefois le temps d'y réfléchir, car son congé ne se terminait pas encore, et, afin de se ressaisir dans une atmosphère plus calme, il résolut, n'ayant plus rien à faire à

Paris, d'aller visiter en pleine province, dans sa ville natale, une vieille tante maternelle, la seule parente qui lui restât.

Ce fut par une froide matinée de décembre qu'il partit pour Bréville-sur-Eure. Le trajet n'est que de trois heures, et l'on ne se douterait guère que cette petite ville, si profondément enfouie dans ses habitudes provinciales, soit si près de Paris. Elle n'a rien oublié de son passé ni rien appris de la civilisation, qui la traverse à toute vapeur sans y laisser de traces. Richard, encore enfant lorsqu'il l'avait quittée, se la rappelait avec un sourire. C'était la ville de ses naïfs souvenirs et de ses premières émotions d'adolescent. Au fur et à mesure qu'il s'en rapprochait, il reconnaissait les lieux qu'il avait parcourus, les bords à pic et semés d'ajoncs de la rivière, les grands bois couverts de givre. Quand il aperçut de loin les hautes tours de l'église, une émotion étrange le saisit. Elles se détachaient en noir sur le ciel d'un bleu froid et transparent; des vols de corbeaux décrivaient alentour de larges cercles, et il lui semblait comme autrefois en-

tendre se mêler leurs cris au tintement joyeux ou attristé des cloches. Rien, en ce petit coin de terre où il allait se retrouver, n'avait dû changer que lui-même.

Bientôt le chemin de fer le déposait à la station. Il fallait à peu près un quart d'heure pour gagner la ville, Richard voulut faire la route à pied. Elle était bordée de peupliers le long desquels il s'était promené, de fossés qu'il avait franchis. Il traversa le vieux pont aux trois arches moussues, sous lesquelles il avait souvent passé en bateau. En ce moment, il croisa une belle jeune fille qui sortait sans doute des vêpres, car elle avait son livre de messe à la main, et qu'accompagnait une femme de chambre. Elle était enveloppée de fourrures, et marchait d'un pas vif et léger. Il remarqua ses yeux noirs, l'éclat de son teint, que la course et le froid animaient, et machinalement il la salua, comme il avait l'habitude de faire jadis lorsqu'il rencontrait quelque dame de la ville. Elle lui rendit son salut d'une façon aisée, mais avec une nuance d'étonnement. Richard ne se demanda

point s'il avait fait une gaucherie, il était heureux, sans savoir pourquoi, d'avoir aperçu ce jeune visage. Un peu plus loin, il vit venir de son côté quelques habitants de Bréville. Ils allaient lentement, donnant le bras à leurs femmes, et faisaient un tour de pont avant de rentrer chez eux. Il y en avait dont les traits ne lui étaient pas étrangers, mais depuis si longtemps il ne songeait plus à eux que ces ressemblances lointaines n'avaient rien de précis pour lui. Il les regardait en pensant à sa tante, qu'il avait quittée jeune encore, et qu'il allait revoir à près de soixante ans. Il pressait le pas, et, après avoir monté la grande rue, s'avançait vers une maison blanche à contrevents verts entre cour et jardin. C'est là qu'il était né, que ses premières années s'étaient écoulées. Il agita la sonnette d'une main tremblante; l'aboiement enroué d'un très-vieux chien répondit au bruit. Quand la porte fut ouverte, l'animal vint à Richard, et, au lieu de lui faire un mauvais accueil, le flaira longuement, et se mit à le caresser en jappant doucement. Le

jeune homme songea au chien d'Ulysse, et, tout en souriant, rendit à celui-ci ses caresses de bienvenue. La servante marchait en avant pour introduire le visiteur, mais ce fut lui qui la précéda et qui ouvrit, en se nommant, la porte du salon. M^lle^ de Redens se leva toute droite, courut à son neveu, lui prit la tête entre ses deux mains, et à plusieurs reprises l'embrassa sur le front avec une émotion extraordinaire. Elle avait les yeux humides et ne pouvait que répéter : — Ah ! mon Richard, mon cher neveu !

Richard, tout attendri, l'embrassait à son tour. Ce ne fut pas trop de tout le dîner, dans lequel la cuisinière parut se surpasser, pour que la tante et le neveu devinssent plus calmes et refissent connaissance. Ils avaient tant de choses à se dire depuis quinze ans, qu'ils ne s'étaient vus ! Richard raconta ses campagnes, qui émerveillèrent M^lle^ de Redens ; puis ce fut à elle de l'entretenir du passé, d'évoquer les physionomies aimées de ceux qui n'étaient plus, de l'initier, non sans lui causer une certaine

surprise, aux joies tranquilles, aux obscurs bonheurs d'une vie calme et modeste.

Ils étaient alors assis auprès d'un bon feu, de chaque côté de la cheminée, et le vent sifflait au dehors. Richard regardait avec un plaisir étonné le salon lambrissé et les trumeaux au-dessus des portes et de la cheminée, où de folles bergères en falbalas se balançaient sur des escarpolettes. L'ameublement ne s'était guère modifié. Il y avait toujours sur la table ronde, dans une encoignure, le service à thé eu porcelaine de Sèvres, et les fauteuils, dont les bras se terminaient en tête de sphinx, étalaient aux lueurs du foyer leur velours d'Utrecht fané par les ans. C'était aussi la même pendule Louis XVI, au lourd cadran suspendu entre deux pyramides devant lesquelles de délicates figurines en biscuit, une bergère et un berger Watteau, esquissaient un pas de menuet. Que d'heures oubliées elle avait sonnées pour Richard! Il reportait alors son regard sur M^lle^ de Redens, et, au travers des changements amenés par le temps, il la retrouvait

telle qu'autrefois. Elle avait été jolie, et à soixante ans elle gardait encore quelques traces, comme la mélancolie douce de cette beauté. Ses cheveux blancs, séparés en bandeaux, descendaient en anglaises le long de ses joues. Ses traits, à grandes lignes, s'étaient fondus dans un léger embonpoint du visage. Les yeux avaient une expression de douceur et de malice. Il y avait en elle de la dévote et de la femme du monde. Elle tricotait; ses mains potelées, avec de petites fossettes, se prolongeaient en doigts blancs et effilés. Elle ne s'était pas mariée; Richard savait confusément qu'elle était restée fidèle à la mémoire d'un homme qu'elle avait beaucoup aimé et qui était mort jeune. Il était heureux de la revoir, et la conversation, qui n'avait eu jusque-là que les allures du récit, prit un tour plus intime.

M^lle^ de Redens ne s'étendit point en confidences. Sa paisible existence s'était écoulée tout entière entre ses devoirs de religion et de charité et quelques aimables relations de voisinage ou d'amitié. Elle se plaignait toute-

fois de son isolement de famille, et se flattait de voir plus souvent son neveu, que les exigences des premières années de sa carrière ne retiendraient plus si longtemps loin d'elle. Peu à peu Richard lui ouvrit son cœur, il lui avoua les illusions qui l'avaient bercé, les faciles plaisirs, le goût d'indépendance et l'ingrat travail où il s'était attardé. Il lui fit part de ses incertitudes d'esprit, du passager désenchantement qui l'avait atteint, des doutes assez sérieux qu'il concevait pour son avenir. Cette confession l'avait ému, il ne se l'était jamais faite qu'à lui-même, et il s'étonnait, en parlant, de de la profondeur de sa blessure et de l'amertume de sa pensée.

— Mon cher enfant, lui dit M^lle^ Redens, n'ayez de tout ceci ni chagrin ni impatience. Vous êtes simplement dans une heure de déception et de fatigue. Il faut oublier ce passé, où vous ne vous êtes pas trouvé vous-même, parce que vous vous y êtes insuffisamment cherché, et reprendre ici des forces pour un avenir qui ne vous manquera pas.

Le lendemain, en s'éveillant, quand il vit au grand jour la chambre où il avait couché, il se crut redevenu enfant. C'était le papier bleu à ramages sur lequel il avait fait des taches d'encre, l'armoire où il serrait ses jouets, les gravures encadrées du *Serment du Jeu de paume* et de *Napoléon à Austerlitz*, qui lui avaient donné ses premières leçons d'histoire. Il ouvrit la fenêtre et suivit de l'œil, sous un blanc tapis de neige qui les couvrait, les sinuosités des collines et les perspectives des arbres poudrés à frimas. Le soleil était radieux, et, en dépit de l'hiver, la nature avait un aspect de calme et de sérénité. Richard se sentit joyeux et fort, il eut le mépris soudain des chimères qu'il avait poursuivies. Il avait été bien fou de s'en préoccuper, et, pendant quelques jours, tout au moins, il les oublierait. N'était-il pas entièrement libre, et de cette servitude militaire qu'il redoutait et même de ces engagements féminins où sa jeunesse s'était dépensée au détriment de buts plus élevés ou plus sérieux? Quelque joie d'orgueil ou d'affection qu'ils lui eussent donnée, il les

avait maintenant en une sorte de dédain, et se demandait si un seul amour qu'on peut affirmer hautement, avec l'estime de tous, n'est point la véritable destinée du cœur; puis il souriait en songeant que ces idées de mariage et de devoir lui venaient de l'influence de la famille et du pays natal.

Quoi qu'il en fût, à partir de ce moment, il sembla prendre à Bréville ses quartiers d'hiver et de repos. Loin de sa vie active, il passait avec délices la plus grande partie de sa journée dans la pièce du rez-de-chaussée qui servait de bibliothèque. Elle était remplie presque en entier d'ouvrages du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle. Richard les lisait ou les relisait au hasard, les prenait ou les quittait, allant tour à tour, au caprice de sa fantaisie, de Corneille à Rétif de la Bretonne, et de Marivaux à Régnier. Au bout de quelques heures, il se surprenait étendu sur les coussins du divan, entouré de volumes gisant épars çà et là, ayant goûté à tous les fruits de la littérature et de la science, et aussi loin du temps où il vivait que si ce temps n'eût jamais

existé. Cette rêverie active, le détachement absolu des préoccupations qu'il avait subies, lui plaisaient au dernier point. Il s'y arrachait par un paresseux effort, et allait se promener dans la campagne jusqu'au moment du dîner. La solitude lui était une compagne; c'était le froid et la nuit tombante qui le reconduisaient au logis. Il passait la soirée à causer avec sa tante, dont l'esprit toujours jeune et la grâce le charmaient, ou à faire avec elle et quelques voisins une partie de whist ou de bouillotte. Il était aimable avec ce petit monde, dont les habitudes un peu surannées se ragaillardissaient au contact de ce jeune homme qui avait le regard vif et prompt, la parole originale, et que, tout engourdi qu'il s'imaginât être alors, le soleil d'Afrique avait échauffé de ses rayons. On parlait de lui dans Bréville comme d'un accident extraordinaire survenu tout à coup, et le cœur des jeunes filles tressaillait à son nom.

Bien que Richard, pour complaire à sa tante, n'eût fait que quelques visites qui, dans sa pensée, ne devaient point avoir de lendemain,

il était allé, la première fois par politesse, puis était retourné par plaisir chez le colonel Maurice. Ce colonel en retraite était un grand vieillard de soixante et quelques années, d'un fort grand air, de manières affables, d'un esprit fin et délicat, qui vivait un peu comme un loup, disait-on, mais qui se montra pour son jeune camarade d'une bienveillance extrême. Ils eurent bientôt l'un pour l'autre la plus vive sympathie. Le colonel, qui s'était arrangé à Bréville une petite maison très-élégante et presque luxueuse, allait de temps à autre, et, selon son expression, pour se retremper, passer quelques jours à Paris. Il en rapportait les nouvelles en homme qui les avait puisées aux meilleures sources et à qui aucun événement, politique ou mondain, n'était étranger. Il en faisait part à Richard, et le captivait par la profondeur de ses aperçus ou la saveur de ses récits. Il y avait en effet en lui de soudains retours de jeunesse et comme une affectueuse et inépuisable indulgence pour les femmes, qu'il avait dû beaucoup aimer et dont il se plaisait à parler. C'était là,

entre un philosophe émérite et un ermite de fraîche date, une affinité secrète à laquelle ils ne se dérobaient ni l'un ni l'autre, et qui rouvrait par intervalles à Richard, avec d'éblouissantes et fugitives clartés, ces horizons de plaisir et de passion que de parti pris il avait crus fermés pour lui.

Dans ses promenades de chaque jour, il lui arriva plusieurs fois de rencontrer la jeune fille qu'il avait aperçue sur le pont au moment où il était entré à Bréville. Il n'avait pas le temps d'examiner ses traits, mais elle lui paraissait fort jolie. Le plus souvent, après avoir traversé le pont, elle se dirigeait vers une allée de peupliers plantée sur le bord de l'eau. Elle la parcourait deux ou trois fois, puis revenait en ville. Richard, après l'avoir saluée, avait pris l'habitude de la suivre lentement. Ce qui le séduisait surtout en elle, c'était sa démarche. Elle marchait bien, la tête haute, le buste légèrement incliné en avant, les épaules frileusement arrondies sous sa pelisse, les mains dans son manchon, tandis que le vent profilait autour

d'elle en lignes harmonieuses les plis flottants de sa jupe. Quelquefois, il la devançait dans cette longue allée, afin de pouvoir se croiser avec elle. Il ne la voyait pas beaucoup plus, car elle portait, à cause du froid, un voile épais de grenadine, mais leurs yeux tout au moins se rencontraient. Les deux jeunes gens se regardaient, on n'eût pu dire davantage, et cependant ce regard échangé ne les laissait point indifférents. La jeune fille hâtait le pas presque aussitôt en adressant quelques mots à sa suivante, et Richard éprouvait le petit choc intérieur qu'il connaissait bien, et par lequel la sensation naissante provoque une indécise émotion de l'âme. Un soir, il parla de sa belle inconnue à Mlle de Redens et la lui dépeignit. Sa tante se mit à rire : — Mais que me dis-tu là ? fit-elle, car elle tutoyait alors son neveu ; c'est Berthe de Sandreuil. Tu l'as vue autrefois, avant ton départ, quand elle était petite fille encore. Elle avait dix ans, elle en a vingt-cinq aujourd'hui, et toi, tu en as trente. Veux-tu que je te mène chez elle ?

Richard y consentit, et les parents de Berthe, qui se souvenaient de l'avoir vu enfant, l'accueillirent à merveille. M. et Mme de Sandreuil, assez vieux déjà et d'une santé qui demandait des soins, ne sortaient que rarement, et laissaient, par suite à leur fille, une liberté que comportait son âge. Il eût été d'ailleurs fort difficile qu'elle en abusât à Bréville. Si elle n'était pas mariée à vingt-cinq ans, c'est qu'il n'était point aisé de lui plaire et qu'elle ne voulait point se séparer de ses parents. Ceux-ci, qui voyaient peut-être en Richard un mari pour leur fille, dont la jeunesse s'écoulait assez tristement, l'attirèrent volontiers dans leur maison. Richard s'y montra bientôt assidu. Il avait enfin examiné tout à son aise Mlle de Sandreuil. Elle avait les yeux noirs et les cheveux cendrés, ce qui formait un joli contraste, le front petit, la bouche souriante et bonne, la peau d'une admirable blancheur. Elle était ainsi d'une beauté tranquille et sereine. Au moral, Richard n'eût su que dire de Mlle Berthe. Elle était intelligente, quoique sans imagination, d'un sens droit et

d'un jugement sûr, bien que sans esprit ou plutôt sans saillies, car elle trouvait parfois le mot précis d'une raillerie très-fine et très-délicate. Les traits principaux de son caractère étaient une grande bonté avec une compassion vive, un entêtement doux, une exclusivité de sentiments d'autant plus puissants qu'ils s'exerçaient dans un très-petit cercle. Elle n'avait point d'enthousiasme, mais elle se fût dévouée sans hésitation pour ceux qu'elle aimait. Richard, dans l'intimité confiante et gaie qui s'établit entre eux, lui attribuait en riant la devise du lierre : — Je vis où je m'attache, — et cette devise était peut-être vraie pour elle. Berthe n'y contredisait point et restait songeuse, puis elle levait les yeux sur le jeune homme et avait l'air de l'interroger. Elle ne craignait pas de lui dire qu'elle le connaissait bien, mieux qu'il ne se connaissait lui-même. Il avait, selon elle, plus d'ardeur d'imagination que de vraie tendresse de cœur, plus d'inquiète ambition que de volonté de parvenir et la paresse rêveuse qui donne le goût plus que la pratique des efforts

vaillants et des actions généreuses. Bien que Richard protestât contre de tels arrêts, il descendait en lui-même et s'apercevait, non sans effroi, que la jeune fille n'avait point tout à fait tort.

Ils étaient donc, autant par leurs qualités que par leurs défauts, aussi loin l'un de l'autre qu'ils pouvaient l'être ; c'est précisément à cause de cela qu'ils s'attiraient mutuellement. Berthe en silence, recueillie, écoutait l'ardente parole de Richard ; il l'initiait à des troubles de cœur, à des mouvements de passion, à une dévorante activité de pensée et de désirs qu'elle n'avait jamais soupçonnés. Elle ne le suivait qu'à demi sur ce terrain, qui lui paraissait redoutable, et pourtant se défendait mal de l'y suivre. Quant à lui, satisfait de l'avoir émue, épiant avec une sorte d'anxiété jalouse les progrès qu'il faisait auprès d'elle, il avait de soudains apaisements, des moments de calme et de bien-être moral qui l'étonnaient et auxquels il ne cherchait point à se soustraire. Il se plaisait, n'ayant eu ni foyer ni famille, au spectacle de ces soins tendres et discrets que Berthe rendait à ses

parents. Le soir, après le dîner, tandis que M. de Sandreuil faisait une lecture à haute voix, le brillant officier des guerres d'Afrique regardait la mère et la fille penchées sur leur ouvrage, à la lueur d'une lampe, aux reflets caressants de l'âtre. Il n'avait connu que par ouï-dire ces tableaux d'intérieur, dont les tons se fondent harmonieusement et dont le prosaïsme s'efface sous l'élégante mise en scène des personnages et des accessoires. Il s'engourdissait mollement dans cette atmosphère douce, à la contemplation du sérieux et joli visage de son amie. Les cheveux et le front étaient dans l'ombre, mais la bouche et l'ovale des joues s'accusaient à la lumière en un dessin correct et pur. Le cou s'inclinait délicatement, le buste s'arrondissait en gracieux contours, et les mains blanches et diaphanes, aux ongles rosés, s'agitaient à leur œuvre industrieuse et légère. De temps à autre, Berthe relevait la tête et souriait à Richard. Parfois, au moment de préparer le thé, elle disposait la bouilloire devant le feu, et, demeurant assise à terre, les jambes repliées sous elle,

dans une posture abandonnée et tranquille, s'offrait aux regards avec une séduction plastique et chaste. Un soir que le colonel Maurice, un vieil ami des Sandreuil, avait accompagné Richard, il se pencha, la voyant ainsi, à l'oreille du jeune homme : — Ne dirait-on point, fit-il, non pas d'une Vénus, mais d'une Pénélope accroupie? — Et, quelques minutes plus tard, comme ils revenaient chez eux par les rues désertes de la petite ville, le colonel ajoutait : — Prenez garde, mon cher enfant, le mariage a parfois ainsi dans sa sérénité trompeuse les vives promesses de l'amour; le bonheur domestique a ses mirages dont il faut se défier.

— Mariez-vous, ne vous mariez pas, répondait Richard en riant.

Cependant il n'était pas sans certaines préoccupations. Il n'avait pas l'intention d'épouser Mlle de Sandreuil, et ne pouvait se dissimuler qu'il l'aimait. Une fois chez lui, dans le silence de la nuit, il songeait à elle, la revoyait, se rappelait ses moindres gestes. Bah! ce n'était pas de l'amour qu'il ressentait, c'était une vieille

habitude de son cœur de se laisser aller aux charmes de toute affection naissante. S'il eût rencontré ailleurs qu'à Bréville Mlle de Sandreuil, il n'eût peut-être point fait attention à elle. Il se le persuada si bien deux ou trois fois qu'il partit tout à coup pour Paris en compagnie de son ami le colonel. En dépit de lui-même et des distractions qu'il prenait, il se sentait mal à l'aise en ces courtes absences, mécontent de sa vie et impatient du retour. C'était avec une joie secrète, car il n'osait se l'avouer tout à fait, qu'il se retrouvait à Bréville, autant dire au bout du monde, et qu'il sonnait à la porte de Berthe. Elle le recevait avec son inaltérable égalité d'humeur, sans que rien témoignât ouvertement en elle du chagrin de l'avoir vu partir ou de la joie de le revoir. Que cachait-elle donc sous ces dehors placides? L'aimait-elle ou lui était-il indifférent? Avait-elle un cœur, et ce cœur battrait-il jamais, ou n'avait-elle qu'une de ces heureuses et banales natures que les grandes émotions ne visitent point? Richard en vint à le lui demander à elle-même.

Précisément il arrivait de Paris et s'irritait de la douceur avec laquelle elle l'accueillait, des questions qu'elle lui adressait, du feint intérêt qu'elle portait à ses récits de voyage. Berthe sourit d'abord, le regarda, pâlit et détourna les yeux. — J'ignore quelle femme vous voulez trouver en moi, dit-elle; ce que je ne sais que trop, c'est que je souffre de ces absences, e que vous devriez me les épargner.

Richard, très-ému de cet aveu, qu'il avait provoqué, mais qu'il n'attendait pas aussi complet, prit la main de Berthe entre les siennes. Elle ne la retira pas, — c'était évidemment un grand effort qu'elle faisait sur elle-même,— et elle resta silencieuse. Tout était sérieux avec une telle fille. Richard lui demanda pardon du chagrin qu'il lui avait fait, et, s'enhardissant par degrés, se montra si heureux de le lui avoir causé, car c'était là une preuve qu'elle ne le traitait plus en étranger, qu'il ramena sur les lèvres de M^lle^ de Sandreuil le fin et joli sourire qu'elle avait en ses heures d'abandon et de gaieté.

Il y eut dès lors entre eux une intimité croissante, loyale et franche, une sorte d'amitié tendre avec les sous-entendus de l'amour. Le mois d'avril était venu, les arbres se couvraient de feuilles, les lilas embaumaient les charmilles, le soleil embrasait de ses premiers feux un ciel d'un bleu léger et la terre frileuse encore sous sa jeune parure. Quoique toute saison soit bonne aux amants, celle-ci communiquait à Berthe et à Richard ce mystérieux renouvellement de vie qui est en elle. Ce n'était plus le soir que le jeune homme arrivait, mais en pleine après-midi, lorsque les fleurs s'épanouissaient à la chaleur, ou s'inclinaient à la brise chargée de parfums. Ce n'étaient plus, comme pendant les longues soirées d'hiver, d'incertains regards qu'ils échangeaient à la dérobée dans le doute d'eux-mêmes ; ils allaient maintenant, les yeux dans les yeux, la main dans la main, heureux de se voir, de se parler, de se comprendre. Ce qu'il y avait d'étrange, c'est qu'ils n'envisageaient encore aucun but précis à cette confiance qu'ils s'accordaient mutuellement, à ces sensa-

tions qui les envahissaient. Le cœur de Berthe s'était ouvert, et il ne semblait pas qu'elle exigeât davantage de la destinée. Elle était radieuse de bonheur et de beauté ; lorsque son ami s'était éloigné, elle n'avait que l'impatience du lendemain qui les réunirait de nouveau. De son côté, Richard ne songeait point à l'avenir. il n'avait pas de remords de cette innocente liaison, qui se contentait d'un regard ou d'un serrement de main. Berthe n'était plus à l'âge où il se fût reproché de la séduire, il la jugeait maîtresse d'elle-même et libre de lui rendre à son gré l'affection qu'il lui portait. M. et Mme de Sandreuil ne disaient rien, ils se fiaient à l'honnêteté de Richard, à la prudence de leur fille, et attendaient que les deux jeunes gens prissent une décision.

Ils n'en prenaient pourtant pas, et vivaient au jour le jour. Berthe avait peut-être la fierté de son amour, et ne pensait pas qu'il lui appartînt de s'offrir à cet homme qu'elle avait accueilli dès la première heure sans conditions et sans réserves. Richard flottait parfois entre des

desseins contraires. Certes, il ne pouvait rêver une compagne de sa vie plus sérieuse et plus chaste, plus tendre et plus dévouée que ne l'eût été Mlle de Sandreuil ; mais, avec un secret égoïsme qui combattait chez lui de plus généreux mouvements, il concevait un certain effroi des devoirs qu'il se fût imposés, et se demandait s'il ne serait pas contraint de leur sacrifier sa carrière, qu'il aimait encore, dont il ne pourrait plus courir, avec le même esprit d'aventure que par le passé, les chances imprévues et les périls. Un autre motif le retenait. Il n'avait de fortune que son épée, et Mlle de Sandreuil était riche. Il en revenait enfin à ses premières incertitudes à son sujet. Elle ne lui semblait pas la femme un peu romanesque, intrépide et spirituellement intelligente qu'il eût désirée, et peut-être, pour dompter ces singuliers scrupules, eût-il voulu qu'elle se livrât à lui plus complétement et par un plus vif élan de cœur qu'elle ne l'avait encore fait. Il l'eût voulue faible, succombant presque à l'amour qu'elle ressentait pour lui, et il la reconnaissait supé-

rieure à cet amour, au-dessus duquel elle planait sans trouble et sans combat.

Ce fut au milieu de ces irrésolutions que l'imminence d'une séparation les surprit tous les deux. Le congé que Richard avait obtenu allait finir dans quelques jours. Ils n'avaient point été sans le savoir, mais ils avaient compté sur une prolongation dont Richard avait fait la demande, et qui lui fut refusée au moment même où elle lui devenait nécessaire pour ne point partir. Berthe et Richard purent compter les heures dont ils disposaient encore. Le jeune homme annonça la fatale nouvelle à M. et Mme de Sandreuil, qui furent touchés de son chagrin, mais qui ne pouvaient faire autre chose que de lui souhaiter d'heureuses destinées. En les quittant, et comme Berthe l'accompagnait, ils s'arrêtèrent tous deux sous un bosquet qui les dérobait aux regards et où leur émotion put avoir un libre cours. C'était une soirée de juin, tout se taisait autour d'eux, et la nature avait ce grand calme impassible qui ne s'émeut ni de nos bonheurs, ni de nos peines. — Ainsi,

fit Richard après quelques instants, je vais vous quitter et sans que vous m'ayez jamais dit que vous m'aimiez!

— Moi! s'écria-t-elle.

Il reprit avec amertume : — Oui, vous avez été la meilleure des amies, mais la plus réservée des amantes. Ne voyez-vous donc pas ce que j'eusse voulu de vous, et ce que vous ne m'avez jamais donné, n'en éprouvant ni le désir ni le besoin?

Il la tenait presque entre ses bras et la regardait avec des yeux ardents et tristes, où le doute et le reproche se peignaient à la fois. Elle comprit alors ce qu'il voulait, et, sans lui répondre, elle se pencha sur ses lèvres, auxquelles elle appuya longuement les siennes, moins dans l'ivresse et l'égarement d'un premier baiser qu'avec la résolution vaillante de l'amour qui se livre et s'affirme. Puis, comme le jeune homme, stupéfait et ravi de cet abandon inattendu et de cette généreuse audace, la remerciait avec des mots entrecoupés et l'étreignait doucement encore : — Richard, lui dit-elle en

se dégageant, vous m'oublierez peut-être ; mais désormais, moi, je vous appartiens, et je n'aimerai jamais que vous. — Bien que défaillante et tout en pleurs, elle eut le courage de s'élancer hors du bosquet, et disparut dans l'obscurité.

II

Le lendemain matin, Richard partit. Mlle de Redens l'avait tendrement embrassé, lui avait fait promettre de revenir au plus tôt, mais ne l'avait point interrogé. Le voyant triste et préoccupé, elle avait respecté son secret. Peut-être, avec sa perspicacité de vieille fille, jugeait-elle que rien n'était désespéré, et que de ces deux jeunes douleurs, car elle avait également vu Mlle de Sandreuil au jour même des adieux, il sortirait tôt ou tard quelque joyeux événement. Le colonel, qui avait accompagné Richard au chemin de fer, s'était montré à la fois mélancolique et de belle humeur. Il lui en coûtait de voir partir son jeune ami, mais il s'applaudissait, absolument comme s'il y eût été pour quelque

chose, que le ministre de la guerre, à court d'officiers, eût refusé à Richard sa prolongation.

— Que diable! disait-il à celui-ci, on n'est point un capitaine de trente ans pour renouveler les mièvreries d'Hercule et filer aux pieds d'Omphale. Les femmes vous perdront comme lui. Il y a toute une allégorie dans Déjanire; ne l'oubliez pas. La meilleure d'entre ces créatures a sa tunique de Nessus qu'elle nous fait endosser, qui nous brûle d'amour d'abord, puis de regrets et d'ennui; oui, d'ennui, ajoutait-il en appuyant sur le mot, car, si l'amour est l'idéal, la femme est la réalité qui tue. Aimez la gloire, mon ami, aimez la science, aimez l'art; ce sont les seules maîtresses immortelles... Mais je suis un vieux fou de vous parler de la sorte. Le soleil d'Afrique et la poudre feront mieux sur vous que toute mon éloquence. Embrassez-moi, et allez devant vous avec confiance. Ce n'est pas à votre âge qu'on rencontre la fortune contraire.

En dépit de ces conseils, et quelque courage qu'il voulût avoir, Richard, quand il se vit

entraîné loin des lieux où il avait vécu, où il avait aimé, se sentit pris d'une morne tristesse. Longtemps il se pencha en dehors de la portière; les premières maisons défilèrent d'abord le long de la route, puis la maison de Berthe, plus haute, à toit rouge. Le clocher enfin de l'église resta seul visible, et disparut à son tour. Il n'y eut plus que l'Eure, toute fumante de la chaleur du jour et telle qu'un ruisseau d'argent dans ses gras pâturages, qui lui rappelât, non plus comme à l'arrivée, les souvenirs de son enfance, mais les cruelles émotions de sa pleine jeunesse. L'Eure aussi se déroba sous un pli de verdure, dans le creux d'un vallon ; Richard se trouva face à face avec sa pensée, et plus amèrement encore avec sa conscience. Il revit dans l'isolement et dans le deuil la jeune fille qu'il avait quittée, dont il avait troublé l'existence innocente et calme, et qui pouvait douter de son honneur et de sa loyauté. A quels égoïstes mobiles avait-il obéi? A quelle espèce de séduction équivoque s'était-il abaissé? Pas à pas d'une façon prudente et sûre, ne hasardant

rien, moins par respect des instincts pudiques de la jeune fille que par une ténacité habile, il avait pénétré dans le cœur de Berthe. Il avait voulu que ce cœur lui appartînt, plus encore, qu'il se livrât. Il s'était livré en effet, et, à cet instant suprême, tout à l'orgueil et à l'enivrement du succès, Richard n'avait eu pour sa timide adversaire qu'une indécise et défiante tendresse. Il ne s'était point jeté à ses pieds, il ne s'était point élancé à sa poursuite pour lui dire enfin qu'elle l'avait vaincu et qu'il était à elle. Non, il était parti, la laissant derrière lui désolée, follement éprise de cet homme hésitant qui n'avait jamais bien su ni la respecter ni la chérir. Il n'avait pas fait son devoir. C'étaient ces mots qu'il se répétait à lui-même tout le long de la route, et, comme sa demi-trahison envers Berthe ne devait point avoir pour châtiment que ses seuls remords, il se rappelait que la jeune fille s'estimait désormais engagée avec lui, et qu'il lui avait fermé, en se faisant aimer d'elle, tout autre horizon de jeunesse et d'amour.

Ses regrets furent un moment si vifs, qu'il

eut la pensée de revenir sur ses pas. Il ne le fit point cependant, moins par un sentiment de fausse honte que par un certain scrupule à s'abandonner et à s'humilier ainsi. Il ne doutait point de l'accueil que lui ferait Berthe, mais il craignait un peu la sévère jeune fille. Ne verrait-elle pas, dans la spontanéité de ce retour, quelque faiblesse de caractère chez l'homme qu'elle aimait, et qui lui paraîtrait alors avoir le courage du repentir plutôt que celui du dévouement? Il y aurait eu d'ailleurs à ce projet une sorte d'obstacle matériel. Richard avait attendu pour partir jusqu'au dernier instant. Il n'avait donc point le temps de faire la moindre démarche pour qu'on revînt sur la décision dont il était l'objet. Toute tentative de ce genre eût échoué. Il continua sa route, et l'amertume de son chagrin se dissipa par degrés. Il se promit d'écrire à M^lle^ de Redens, de la mettre dans ses intérêts, ce qui ne serait pas difficile, d'avoir par elle de fréquentes nouvelles de Berthe, et d'attendre l'époque plus ou moins éloignée où il lui serait permis de retourner en France.

Quelques jours plus tard, il débarquait en Afrique, et rejoignait son régiment. Tout lui parut changé autour de lui. Plusieurs de ses anciens compagnons n'étaient plus là ; ils avaient permuté avec d'autres officiers, ou étaient partis en congé. Ce n'était plus sa joyeuse camaraderie d'autrefois ; ses rapports avec les nouveaux venus furent d'une politesse froide et sans expansion. Alger lui-même n'avait plus le même aspect. Cette ville de mouvement et de bruit ne lui offrit plus les plaisirs qu'il y avait goûtés. Il s'étonna du charme qu'ils avaient eu pour lui, maintenant qu'une délicieuse image, calme et pure, se détachait sur le fond criard de ce tumulte de jeunesse frivole et de fausses joies auxquelles il était contraint d'assister. Il ne songeait qu'à Berthe avec un regret triste et constant. Le départ de son régiment pour les grandes manœuvres de chaque année lui fut une distraction. Il allait vivre, non point, il est vrai, dans les hasards féconds de la guerre, mais dans les fatigues actives qui en sont l'image. Les journées se passaient en

exercices, en longues marches sous un ciel torride, — en campements le soir auprès de quelque oasis ou en plein désert avec les monts lointains ou les dunes de sable pour horizon. Quand il rentrait sous sa tente, il se demandait où étaient Bréville, le cours fleuri de l'Eure, le clocher rougi par les derniers feux du soleil, et il soupirait.

Cependant, cette existence toute physique, où les impérieux besoins du corps laissaient peu de place aux soucis de l'âme, lui faisait du bien. Il s'endormait vite, et se réveillait le matin plein de vigueur. De loin en loin, les estafettes de la poste arrivaient au camp. C'était un grand jour ; Richard recevait d'un seul coup plusieurs lettres de M^lle^ de Redens. L'aimable vieille fille lui envoyait presque un journal de son existence et de celle qu'on menait autour d'elle. Aucun détail n'ennuyait Richard, car à chaque petit événement se rattachait pour lui un souvenir ou une espérance. Sa tante et M^lle^ de Sandreuil se voyaient intimement. Le dernier dimanche, Berthe avait

quêté à l'église. Elle était en beauté et portait une robe blanche avec des agréments de couleur mauve qui lui seyaient à ravir. Mlle de Redens lui avait dit : — Que n'est-il là pour vous voir ! — et elle avait souri. Une autre fois, ses yeux étaient rouges. Elle avait pleuré, et il avait fallu la gronder. Elle avait le grand tort de trop se rappeler le passé et de trop songer à l'avenir, qui ne se rapprochait qu'à pas lents. Mlle de Redens, — ce que Richard remarquait avec un peu d'étonnement, — ne parlait jamais de mariage à son neveu. Était-ce donc qu'elle considérait cela comme une chose toute simple et qui ne pouvait manquer d'arriver, ou était-ce un reproche indirect qu'elle lui adressait de ne s'être point déclaré? Richard, lorsqu'il répondait à sa tante, n'abordait point cette question. Il lui parlait à grands traits de sa rude vie de soldat, lui paraphrasait la grandeur et la servitude militaires, l'entretenait des quelques livres qu'il lisait, de ses aspirations, de ses rêveries, des sentiments divers qui s'agitaient en lui. Il déployait pour

cette amie de soixante ans une exquise délicatesse, une gaieté mélancolique, mais courageuse ; il avait des élans soudains de tendresse et de poésie, un esprit prompt, des allusions fines, des saillies heureuses. C'est que ces lettres étaient surtout pour Berthe, qui les lisait si bien que Mlle de Redens ne les lisait qu'après elle. — C'est pour vous, disait-elle à Mlle de Sandreuil en les recevant. Ne répondrez-vous jamais un mot à ce pauvre garçon, qui ne demande que cela, dont le désir se fait jour à chaque ligne et sous mille formes différentes?— Ne répondez-vous donc pas pour moi? ripostait Berthe en souriant. — Oh! mal, reprenait Mlle de Redens; quelque effort que je fasse, quelque esprit que j'y mette, je ne serai jamais pour lui qu'une Sévigné d'arrière-saison. Le moindre mot d'une belle fille que je connais ferait bien mieux son affaire. — Ce mot, Berthe le glissa un jour dans une lettre de sa confidente. Elle avait pris texte de la naissance de Richard, et elle lui envoyait, fraîche encore de parfum et déjà fanée dans son éclat, une

des jolies fleurs qu'ils cueillaient autrefois ensemble. — Conservez-la pour l'amour de moi, écrivait-elle, et regardez-la bien : elle vous dira ma vie, qui s'écoule entre le souvenir aimé et le chagrin.

Le hasard fit qu'à quelque temps de là, Richard fut nommé commandant d'un fort détaché, sur le bord de la mer, près d'Oran. C'était le repos absolu succédant à une activité sans trêve. Il ne s'en plaignit pas, car ces fonctions nouvelles lui assuraient dans sa petite sphère la plus complète indépendance. Il n'avait qu'à surveiller, par l'intermédiaire de son lieutenant, l'instruction et la bonne tenue de ses cinquante soldats. C'est dire qu'il n'avait pas grand'chose à faire, et qu'il pouvait s'isoler à son gré dans la pittoresque retraite que les circonstances l'avaient conduit à habiter. Tout en haut des rocs, surplombant la mer, s'élevait une construction blanche et carrée, séparée du fort qu'elle dominait et auquel on descendait par un escalier taillé dans la pierre. Cette maison mauresque, fort petite d'ailleurs, se

terminait par des toits en terrasse entourés de balustres. Les chambres, dont les murs étaient grossièrement mais naïvement piqués en dentelles de plâtre, s'ouvraient par une galerie de bois sur une étroite cour intérieure, ornée à son milieu d'une vasque et d'un jet d'eau, au-dessus de laquelle Richard fit tendre un vélarium. Cette thébaïde revêtit bientôt un aspect élégant et original. Le plancher des chambres fut recouvert de fines nattes de paille; un lit tendu d'étoffes algériennes, des coffres et des escabeaux en bois incrusté de nacre, des étagères à couleurs vives, un houka d'argent niellé, quelques armes, firent ressortir par d'éclatants contrastes la nudité blanche des murailles. Autour de la vasque, dans un limon de terre rapportée s'épanouirent, au bout de peu de temps, des plants de lauriers-roses et les fleurs rouges du cactus.

Lentement, mais avec une sorte de résignation heureuse, Richard s'occupait de ces embellissements de sa demeure. Il s'était alors désintéressé de toute idée de gloire ou d'avenir,

n'entrevoyait à sa carrière que des horizons bornés, et s'acheminait jour par jour au terme de cette ingrate corvée qu'on lui avait imposée. En attendant, replié sur lui-même, vivant de sa pensée, n'en étant distrait par aucun incident, il s'imaginait parfois que Berthe était auprès de lui, qu'un hasard les avait jetés tous deux sur ce coin de terre, et que leurs jours s'y écoulaient dans la splendeur calme des éternelles et sereines amours.

Ce qui lui faisait cette illusion plus grande, c'est que, depuis plusieurs mois, Mlle de Sandreuil avait pris l'habitude de lui écrire. Dans ces lettres sérieuses et tendres, quelquefois enjouées, la jeune fille lui racontait tous les petits événements de sa vie ; mais ce qu'il pouvait y lire à chaque endroit, c'était l'attachement sans limites que Berthe avait pour lui et l'incessante pensée de son retour, qu'elle couvait de ses regrets et de ses désirs. Hélas ! pour elle, les saisons s'enfuyaient et revenaient, et le lointain exil de l'absent ne s'achevait pas. Souvent Richard, s'inspirant de ces flots qui s'étendaient

à perte de vue à ses pieds, se représentait Berthe telle que ces fiancées de marins qui ont le trouble et le chagrin sans fin de l'attente. Il la sentait à lui de toute sa nature douce et dévouée, de tout son cœur aimant, qui, s'étant une fois donné, ne se devait jamais reprendre. Il s'absorbait en même temps, avec toute la force de ses rêves et de sa volonté, dans l'idée de cette union exclusive, puissante, qui fond à tout jamais deux êtres en un, et à laquelle le mariage, en l'ennoblissant par le devoir et la paternité, attache une incomparable poésie. Lorsqu'il se souvenait de ces impétuosités d'autrefois qui l'emportaient à tous les vents de la fantaisie, il se mettait à sourire, et, comptant le peu de jours qui désormais le retenaient loin de Berthe, il s'écriait gaiement : — Le sort en est jeté !

Ses deux années de service expiraient en effet. Il redevenait libre, et, sans rien voir au delà des six mois de congé qu'il avait obtenus, il se hâta de partir. Tout à la fièvre du retour, il fit la route d'une seule traite. Il lui sembla

d'abord que la traversée d'Algérie en France ne s'achèverait pas ; puis il revit ce long chemin qu'il avait fait par terre, alors qu'il s'éloignait de Mlle de Sandreuil, partagé entre la douleur et le remords. Ah ! cette fois, il était fier de lui, et tressaillait d'émotion en songeant au bonheur qu'il apportait à son amie. Il y avait près de deux ans et demi qu'il l'avait quittée. Il la connaissait trop pour ne pas savoir à quel point elle avait dû souffrir. Comment la retrouverait-il? Ne lui écrivait-elle pas qu'elle était changée ? Cela n'était point. En tout cas, fût-elle un peu pâlie, il ne l'en aimerait que mieux. N'était-il pas la cause des larmes qu'elle avait pu répandre ?

Il arrivait à Bréville par une soirée du mois de novembre. Le brouillard était intense, Richard se dirigeait un peu au hasard, et ne rencontrait personne. Il avait prévenu Mlle de Redens de l'heure à laquelle il faudrait l'attendre. Il agita doucement la sonnette, referma la grille, qui s'était aussitôt ouverte, et au-delà du petit jardin, qu'il franchit à grands pas, dans l'enca-

drement de la porte de la maison, à la lueur d'une bougie qu'elle tenait à la main, il aperçut sa tante. L'excellente femme l'entraîna vite, et le serra dans ses bras. — Mais, cher enfant, lui dit-elle, ce n'est pas moi seule qui t'attends. Tiens, entre là!

Elle le poussa dans le salon, qui n'était éclairé que par la flamme du foyer. Deux bras l'y saisirent, tandis qu'un visage baigné de pleurs se collait au sien. C'était Mlle de Sandreuil.

— Ah! Richard! disait-elle au travers de ses sanglots, ah! mon Richard, c'est donc vous!

— Oui, répondit-il, c'est moi, et pour toujours. C'est moi, qui ne veux plus de ces cruelles séparations, et qui viens vous demander si vous voulez être ma femme.

— Si je le veux! fit-elle tout bas, si je le veux! Eh! ne savez-vous donc pas que je vous aime?

Mlle de Redens rentra en apportant de la lumière, et les deux amants purent se regarder longuement. Berthe trouva Richard bruni et

hâlé par le soleil, avec une expression de physionomie plus mâle et plus hardie. Le jeune homme admirait la beauté de Berthe. En ce moment, l'émotion suprême, le bonheur infini, amollissaient et transfiguraient ses traits ; elle apparaissait radieuse et touchante d'abandon et de joie.

— Eh bien, leur dit Mlle de Redens en leur prenant les mains, est-ce que je n'ai pas eu une bonne idée? C'est moi, Richard, qui l'ai fait venir ici.

La soirée s'enfuit comme un rêve. A la vérité, aucun d'eux ne faisait attention à ce qu'il disait. C'était le son de la voix, non les paroles, qu'on écoutait. Les yeux de la vieille tante brillaient de plaisir, tandis que les regards de Berthe et de Richard se cherchaient sans cesse. Les deux jeunes gens échangeaient des serrements de mains, s'étonnaient d'être là, souriaient à Mlle de Redens et l'aidaient à faire le thé. A dix heures, il fallut songer à la retraite, et déjà l'on s'attristait. — Bah ! fit Mlle de Redens, ma vieille Mariette dort à poings fermés dans sa cuisine.

A quoi bon la déranger? Prends la lanterne, Richard, et reconduis ta fiancée.

Ils s'en allèrent en choisissant le chemin le plus long. Ils avaient éteint leur falot, qui ne les eût guère aidés au travers du brouillard, et qui, en les enveloppant de sa lueur rougeâtre, n'eût servi qu'à les trahir aux yeux des passants. C'était sur ce dernier point une précaution inutile, car Bréville était absolument désert. A la porte de Berthe, Richard baisa au front la jeune fille. — A demain ! lui dit-il.

— Oui, Richard, fit-elle, à demain, comme autrefois.

C'était en effet ainsi qu'autrefois que les journées qui les séparaient de leur mariage allaient s'écouler. M. et Mme de Sandreuil avaient accueilli avec une joie tranquille, et, comme s'ils l'eussent prévue depuis longtemps, la demande du jeune homme. Ils en firent part à leurs amis, qui les complimentèrent, et la prochaine union de l'officier avec Mlle Berthe devint l'événement de la ville. Richard, ne connaissant pas grand monde, se tint volontiers en dehors

de ces félicitations. Il ne pouvait point, toutefois, ne pas aller voir le colonel Maurice. Ce ne fut point sans une certaine appréhension qu'il se rendit chez son vieil ami. En effet, à la communication que lui fit Richard de la résolution qu'il avait prise, le colonel demeura d'abord silencieux. Il ne se montra ni railleur ni sceptique ; il lui dit avec une gravité émue : — Puisque c'est fait, je n'ai plus de conseil à vous donner. Soyez heureux, c'est ce que je vous souhaite de tout mon cœur. Vous n'étiez pas fait pour vous marier. Vous épousez d'ailleurs une admirable femme, — qui l'est trop, fit-il après une pause.

Le jeune homme, après avoir pris congé du colonel, ne s'émut pas beaucoup de ces paroles. Certes, il savait bien que ce serait le devoir et non plus la fantaisie qui dirigerait sa vie ; mais une affection large et calme lui emplissait l'âme, et il ne faillirait point à cette affection. Cependant, lorsqu'il ne se trouvait point auprès de Berthe, une tristesse indécise s'emparait de lui. Il faisait autour de la ville ou dans la cam-

pagne de longues promenades, et parfois à l'heure, hâtive en cette saison, où le soleil s'inclinait dans sa course, il contemplait du haut d'une petite colline cet horizon restreint où il enfermait son existence. De faibles nuages de fumée s'élevaient çà et là de cette ville engourdie d'où ne sortait aucune rumeur. L'horloge de l'église tintait lentement, l'Eure coulait paresseuse entre ses roseaux desséchés. Richard redescendait vite auprès de sa fiancée. Là, il se rassérénait, se reprenait à la confiance et au bonheur. La grâce de Berthe le subjuguait. Il l'examinait avec un frisson intérieur d'orgueil et de joie dans son élégance et dans sa beauté. Ne l'avait-il pas conquise, et les voluptés si proches de la possession et de l'hymen ne couronnaient-elles pas son amour vainqueur? Sa voix lui causait par instants une impression profonde, un trouble délicieux. Elle avait tout à coup des intonations attendries, presque enfantines, qui traduisaient des élans rapides de reconnaissance et de passion pure. Ah! certes oui, il l'aimerait de tout son cœur et de toute sa volonté.

Quelques jours avant la cérémonie, Richard s'en fut à Paris pour acheter la corbeille de Mlle de Sandreuil. Ces jolis soins du fiancé pour celle qu'il aime, le choix intelligent et délicat des parures qui la rendent plus belle, de ces hochets de luxe qui seront les compagnons de sa vie de jeune femme, l'occupèrent d'abord. Berthe était pleine de goût et de distinction, et il mettait son amour-propre à ce que les moindres objets obtinssent son suffrage. Cependant, le soir venu, il se sentait repris de cette solitude inquiète qui le hantait par intervalles, et il cherchait à se distraire. Le plus souvent il allait au théâtre. Il avait passé en Afrique deux années si contemplatives et si dénuées de faits, que la représentation de toutes les passions humaines en plein essor l'attirait malgré lui. Ce faux cénobite du petit fort d'Oran s'agitait en tumultueuses pensées et renaissait à l'enivrement de sa vie d'autrefois. Un soir, il rencontra le colonel Maurice, et lui confessa naïvement ses impressions. Le colonel sourit. — Il n'y a pas de mal, mon enfant, lui dit-il,

à se sentir vivre, et l'on peut rester un homme d'esprit et d'action tout en épousant une jolie fille.

Il ne tarda pas à s'apercevoir que Richard avait ses heures d'isolement et d'incertitude qui lui pesaient, et il se fit obligeamment son camarade et son guide. Le colonel avait l'esprit jeune avec un grand fonds de philosophie et d'insouciance. C'était un épicurien aimable qui se souvenait, pour les avoir traversés, mais sans leur en vouloir, des fatigues des camps et des orages du cœur; bien au contraire, il leur devait le bien-être et l'indulgent optimisme de ses vieux jours. Ce vaillant soldat doublé d'un homme du monde portait à Richard une affection vraie, paternelle, presque attentive. La situation de ce jeune homme ardent, généreux, aux prises, sans qu'il le sût, avec les désirs de son imagination et les réalités de sa tendresse pour Berthe, avait peut-être été la sienne. L'amour sérieux chez les natures impresionnables et poétiques ne saurait être si exclusif qu'il n'ait ces défaillances inconscientes et ces

regrets vagues ; elles sentent malgré elles qu'elles se lient à la terre et n'ont plus d'ailes pour planer à leur fantaisie dans l'infini des rêves et de l'inconnu.

Autant par sympathie pour Richard que dans l'intention de l'observer, le colonel ne quitta plus son ami. Presque toujours ils dînaient ensemble. Le colonel racontait à Richard les aventures de sa jeunesse, les luttes de sa vie, la résignation de sa vieillesse. Il le faisait assister à ce mouvant spectacle des hommes et des choses dont la forme change, dont la logique et la frivolité sont toujours les mêmes. Peut-être le colonel conviait-il un peu trop l'officier à cette personnalité légèrement hautaine qui se sépare de la foule et trouve en elle-même sa force et sa jouissance. Le faisait-il donc à dessein ? Un soir, il le conduisit à une réunion chez le ministre de la guerre, qui était un de ses anciens amis, et auquel il le présenta. Le hasard avait fait que le ministre connût les travaux littéraires de Richard. Il le complimenta sur son Histoire militaire de France, un peu

moins sur son mariage, se montra plein d'affabilité, et s'entretint assez longtemps avec lui. Cette faveur du ministre le mit en évidence auprès de quelques officiers généraux qui se souvinrent de l'avoir vu en Afrique et de quelques femmes que sa bonne tournure séduisit d'ailleurs. Bien que les heures se fussent vite écoulées pour Richard en cette atmosphère mondaine, il s'était retiré vers minuit dans un petit salon attenant à celui où l'on dansait. Il éprouvait momentanément moins le besoin de se reposer que de se recueillir. Ce furent d'abord d'heureuses idées qui lui vinrent : la place de Berthe lui semblait toute marquée parmi ces jeunes femmes que la danse animait ; elle serait une des plus belles et des plus recherchées. N'était-elle point cependant un peu trop timide, un peu trop sévère pour ces fêtes de tant de richesse et de tant d'éclat ? Elle lui apparut alors en ses façons sérieuses, avec ces yeux limpides et ce pur sourire qui ne s'éclairaient franchement qu'aux félicités intimes. Quelque doute le prit, et bientôt aussi

une légère tristesse qu'il sentit grandir. Il regardait distraitement devant lui; par la porte ouverte, il voyait passer et repasser les danseurs. Au rhythme cadencé de la valse, les petits pieds des femmes effleuraient le sol, et les jupes à longue traîne, trop lourdes pour se soulever, ondulaient avec un bruissement. C'était la fin du bal avec sa mélancolie joyeuse. Richard éprouvait un indéfinissable malaise. En levant les yeux par hasard, il aperçut à la muraille, en face de lui, un tableau qu'il avait déjà vu, qui ne l'avait point autrement frappé jusque-là, et qui en ce moment lui causa une émotion douloureuse et contenue. Tandis qu'un radieux soleil se jouait sur des flots d'azur, un homme assis sur le rivage et dans l'ombre, la tête dans ses mains et le regard pensif, voyait s'éloigner, sous la voile gonflée d'une brise propice, une nef hardie chargée de voyageurs qui s'en allaient en habits de fête et le sourire aux lèvres. Ces indifférents qui partaient pour ne plus revenir, c'étaient la jeunesse et la poésie, c'étaient la fantaisie, fille de l'air, et le plaisir agitant ses

cymbales. — Ah ! oui, se dit Richard au bout de quelques instants, avec une amertume qui le domina, ce sont mes espoirs d'autrefois, ce sont mes illusions perdues.

Le colonel entra. — A quoi rêvez-vous là tout seul ? dit-il au jeune homme.

— Ah ! colonel, fit Richard en s'efforçant de sourire, pourquoi, comme Satan, m'avez-vous porté sur la montagne et montré tous les biens de la terre ?

— Pour vous placer en face de votre existence nouvelle et des devoirs qui vous attendent. J'ai voulu vous donner une douleur, aiguë peut-être, mais d'où vous sortirez fortifié, au lieu du regret que vous eussiez conservé, si vous aviez seulement contemplé du seuil ce monde qui vous charme et qui vous attirait.

Richard fit deux ou trois tours par la chambre. — Merci, dit-il enfin au colonel en s'arrêtant devant lui.

— Et puis, reprit gaiement celui-ci, on ne meurt pas pour s'être marié. Vous aimez votre femme, elle vous adore. Au lieu de vous dépenser

en de vains plaisirs qui vous ont fatigué déjà, vous vous consacrerez tout entier à votre carrière militaire, si vous la continuez, ou à quelque autre qui vous plaira. Votre femme sera votre compagne et votre amie, elle voudra s'associer à vos travaux et à vos efforts; il n'est peut-être point de but que vous ne puissiez atteindre avec votre intelligence et de la patience.

Deux jours après, Richard était de retour à Bréville, et il ne songeait plus qu'à la réalisation de ce bonheur qu'il avait si longtemps poursuivi et auquel il touchait enfin. Berthe ne s'émut guère des parures ou des bijoux de sa corbeille, mais elle se pendit au cou de Richard, qui, disait-elle en souriant et les yeux humides, s'était méchamment éloigné d'elle, qu'elle retrouvait, et qui ne la quitterait plus. Le jour des noces, cependant, elle se fit belle pour lui. Dans sa toilette de guipure, grande et svelte, un peu pâle, ses cheveux soulevés sur son front pur, l'œil brillant d'émotion, elle apparut adorable et touchante aux regards charmés du jeune homme. Il était fier de sa

femme, et se dit qu'il saurait se garder à elle, comme il l'avait su conquérir. De son côté, Richard était l'objet de l'attention générale. Il portait haut la tête d'un air calme et résolu. Sa bonne mine et son uniforme provoquèrent, parmi la population de Bréville, qui se pressait aux portes de l'église, de légers murmures d'admiration. — C'est là un homme, disait-on, et M^lle^ Berthe est bien jolie.

Quand on fut revenu chez les Sandreuil, et que les parents et les amis félicitèrent les mariés, le colonel Maurice s'approcha de Berthe et lui dit ces quelques mots, qui firent tressaillir la jeune femme : — Sachez aimer votre mari, madame ; votre bonheur et le sien dépendent de vous.

III

Lorsque Richard fut marié, après les joies des premiers jours, il s'occupa d'arranger sa vie. La famille de Sandreuil était dans l'aisance. Quant à lui, il n'avait absolument que son épée. Cette pauvreté relative ne lui avait jamais été à charge. Ses campagnes au désert, ses séjours sous la tente lui avaient permis, à des intervalles presque réguliers, de réaliser des économies qu'il dépensait à ses retours à Alger ou en France, avec une insouciance parfaite. Il n'avait jamais songé sérieusement que Berthe fût plus riche que lui. Elle était loin, au reste, d'avoir une fortune considérable. Au début, il l'avait aimée et s'était fait aimer d'elle sans entrevoir ni séduction ni mariage. En ce temps

de jeunesse ardente, il n'avait rêvé qu'une sympathie tendre qui l'unît à la jeune fille, et qui n'eût peut-être pas eu de lendemain avec une autre femme que Berthe; mais cette sympathie était devenue une affection forte qui avait poussé de profondes racines, et ce n'était plus dès lors une question d'intérêt, quelle qu'elle fût, qui eût pu intervenir dans les décisions des deux amants. Tout récemment, c'était Mlle de Redens qui s'était chargée des frais de la corbeille. Richard avait trouvé cela tout simple, et n'avait point ménagé l'argent de sa tante, qui se prenait de plus en plus d'affection pour lui, et qu'il s'habituait à regarder comme une mère.

En cet état de choses, Richard se proposa de passer tout son congé à Bréville dans la famille de Sandreuil. Quand ce congé serait terminé, il reprendrait du service et irait où on jugerait à propos de l'envoyer. Malgré lui, et bien qu'il eût cessé de croire pour sa part aux protecteurs, il se berçait de l'espoir que la faveur du ministre ne lui ferait point tout

à fait défaut. Il emmènerait sa femme. Elle était d'une nature délicate, mais d'une âme vaillante, et serait la digne compagne d'un soldat. Berthe à ce sujet ne répondait rien, elle ne voulait rien voir au-delà des six mois de bonheur pendant lesquels Richard lui appartiendrait sans partage. Le jeune homme ne la contrariait point. Il avait trop vécu au jour le jour dans une existence incertaine pour que cette perspective de six mois ne lui parût point une éternité. En attendant, il s'amusait à disposer selon ses goûts et ceux de Berthe le nid de leurs amours. M. et Mme de Sandreuil leur avaient abandonné toute une aile de logis. Ce fut là qu'ils rassemblèrent, en les rajeunissant de leur caprice, les meubles oubliés du XVIIIe siècle et de grands portraits qui depuis longtemps ne voyaient plus le jour. Ces guerriers et ces marquises, exhumés de leur retraite, en leurs cadres dorés d'un ton chaud sur lequel les années n'avaient pas eu de prise, semblaient, animés d'une reconnaissance joyeuse, sourire aux jeunes époux. Il fut question à Bréville du

joli hôtel de Sandreuil, car il se trouva, par une bizarrerie des circonstances, que Richard épousa de nom et de fait, en y demeurant, cette vieille maison aimée entre toutes.

L'hiver durant encore, Berthe et Richard vivaient le plus souvent chez eux. Tout au plus se hasardaient-ils pendant les heures les moins froides dans les grandes allées du parc toutes tapissées de neige, sous les mêmes branchages couverts de givre. Cette nature, s'assombrissant à la prompte tombée du soir ou se secouant en flocons blancs sous une brise soudaine, leur était devenue une silencieuse amie. Les légers pas de Berthe laissaient leur empreinte sur le sol, et Richard ne se lassait point d'admirer, sous la bise un peu âpre qui le nuançait de couleurs roses, le joli visage de sa femme. Il se complaisait en ce rêve de l'amour qui concentre sur un seul être toutes les énergies des sens et de la pensée. En revanche, Berthe était à lui de tout cœur, c'est ce qu'il ne pouvait mettre en doute. Le soir, après le dîner un peu sérieux de la famille, où M. et Mme de Sandreuil appor-

taient leurs habitudes régulières et leur placidité d'esprit, Berthe et Richard, subitement joyeux d'être libres, se retiraient dans leur appartement, et faisaient quelque lecture au coin du feu. Pendant que le jeune homme lisait, sa femme le regardait, s'occupant bien plus de lui, de l'expression de sa physionomie, s'il venait à s'émouvoir, du charme de sa voix, que des aventures du roman. Elle l'écoutait paresseusement, en une sorte de bien-être, et, la lecture finie, venait s'asseoir sur ses genoux. Elle renversait alors sa belle tête sur son épaule, se pelotonnait contre lui, et le couvait de ses yeux noirs à demi fermés. Elle ne disait rien pourtant de ce bonheur lent et profond qui l'envahissait, et il lui en coûtait presque d'en être dérangée. Quant à Richard, il posait son livre sur la cheminée et se mettait à rêver. Tour à tour il contemplait sa jeune femme endormie entre ses bras, songeait à cette calme volupté dont les moindres accidents de sa vie s'imprégnaient, ou il pensait à ces luttes humaines, à ces péripéties passionnées qui s'étaient un instant

auparavant, par la toute-puissance du livre, déroulées à ses regards et à son imagination. En ce repos absolu où sa destinée l'avait jeté, il avait le tressaillement de l'effort et de l'action. Il retournait et se reportait à ces temps déjà lointains où, de toute la vitesse de son cheval, il parcourait la plaine immense, aspirant à pleins poumons l'air de la liberté. Il revoyait ses gais compagnons, ses rudes soldats, ou aux sons d'un orchestre invisible le mouvement et l'éclat d'une fête. Ce n'était point un regret qu'il éprouvait, mais il se livrait avec un singulier frisson d'attente et de désir à l'évocation de ces souvenirs. Il se disait alors, non sans quelque trouble, que Berthe, insoucieuse d'une telle activité ou de tels plaisirs, était pleinement heureuse par lui en ce coin de terre ignoré, qu'elle était de ces créatures si rares qui s'élèvent par le désintéressement et la sérénité de l'âme au-dessus de toutes les agitations mondaines.

Parfois il allait à quelque réunion avec elle. Ces soirées, assez rares à Bréville, n'en étaient que plus animées. On ne s'y amusait toutefois,

comme on le fait en province, qu'avec un entrain contenu et quelque peu d'hypocrisie. Mme Destrées y était respectée plus encore que recherchée ; on se fût inquiété de son opinion et de ses jugements ; mais Berthe ne jugeait personne, et n'avait pour toutes les femmes qu'une indulgence facile, sans causticité aucune. Elle avait à valser avec son mari une joie naïve et un peu d'orgueil. Elle ne triomphait pourtant que de la façon la plus modeste de l'affection que Richard avait pour elle. Elle eût craint que les autres femmes ne la lui enviassent. Richard la devinait jalouse et souriait. Pour sa part en effet, il n'était attentif qu'auprès de sa femme et n'éprouvait nulle envie de l'être ailleurs. Ils revenaient du bal plus heureux que d'habitude. Richard avait vu Berthe en son discret mais réel épanouissement de beauté, et Berthe se disait que son mari s'était amusé. C'est que parfois et d'instinct elle redoutait qu'il ne s'ennuyât.

Il arrivait aussi que dans l'après-midi Richard allât voir le colonel Maurice. Ils fumaient des

cigares et s'entretenaient d'histoire et d'art militaire. Rarement leur conversation abordait un sujet mondain, ou alors elle se terminait vite. — J'ai perdu bien du temps à ces enfantillages, disait le colonel ; sans eux, je serais général. — Et quand vous seriez général ? ripostait Richard. — Eh bien, dit une fois le colonel, si j'eusse été général, au lieu de dépenser en égoïste mes vieux jours et mes revenus, j'eusse été le chef de braves gens, je les aurais aimés, et ils me l'eussent rendu. J'aurais eu pour eux dans les affaires de mon pays une légitime influence, et peut-être, le jour venu, je les aurais conduits au combat et à la victoire. Ah ! jeune homme ! — et il se redressa, et ses yeux étincelèrent, — on ne sait pas assez où mène, en dépit des déceptions et des déboires, l'ambition noble et patiente. On se décourage, on s'éparpille, on écoute la dignité fausse de son orgueil froissé, l'on court à ses plaisirs ou l'on s'enfouit dans l'amour, et l'on se réveille, au déclin de la vie, loin des sommets qu'on eût pu atteindre et du bien qu'on aurait pu faire.

Alors, souvent ils parlaient tous deux de la carrière de l'officier, qui n'était qu'interrompue, et qu'il allait reprendre. Le vieux soldat se montrait pour le jeune homme un guide excellent, d'une expérience consommée, d'une sollicitude active ; il avait des amis auxquels il le recommanderait. Il lui traçait sa route, l'élevait par des discussions fortes, par des aperçus profonds, au-dessus de la pratique ordinaire du métier des armes, et l'excitait, au travers des épreuves qu'il prévoyait pour lui, au travail constant et à la fermeté d'âme. — Je vivrai assez vieux, terminait-il, pour être content de vous.

Richard sortait de ces entretiens intérieurement remué. Il aimait Berthe autant que par le passé, mais il sentait aussi qu'une ardeur, généreuse cette fois, de vie et de mouvement s'alliait à son amour. Il eût voulu entraîner sa femme dans les mêmes sentiers que lui, et cependant il hésitait à le lui dire ; elle paraissait se douter si peu qu'il y eût d'autre bonheur en ce monde que celui du foyer domestique avec ses joies immuables et douces ! Il ne se trahis-

sait que par une gaieté plus expansive et des élans de jeunesse. Les belles journées étaient arrivées, et il en profitait pour faire à cheval avec Berthe de longues excursions aux environs de Bréville. Quelquefois, après un temps de galop sous des allées ombreuses, il saisissait sa femme entre ses bras et se penchait vers elle pour la serrer sur son cœur. Il lui parlait d'aventures de voyage, du grand ciel bleu de l'Afrique, des troupiers qui marchaient au son du clairon, des lions qu'on apprivoisait dans les palais mauresques. — Est-ce que tu ne seras pas heureuse, lui demandait-il de quitter Bréville avec moi ?

— J'ai mes parents, répondait Berthe, et c'est la première fois que je les aurai quittés.

Pourtant, elle se préparait au départ, et s'efforçait, à l'insu de son mari, d'habituer M. et Mme de Sandreuil à cette séparation inévitable. Ils se voyaient déjà dans une solitude immense que rien ne pourrait diminuer. Comme si la même douleur morale réagissait en eux en une même souffrance physique, ils se sentaient atteints au plus profond de leur être.

Ils changeaient visiblement, et c'était à ce point que le médecin s'inquiétait. Berthe, partagée entre ses devoirs de fille et d'épouse, avait tous les déchirements de l'amour conjugal et de la tendresse filiale. Elle ne pouvait cacher si bien son chagrin à son mari que celui-ci ne le vît et ne s'en irritât presque. Cet intérieur, tranquille et souriant d'ordinaire, se faisait triste. Quoique Richard, ayant vécu seul depuis son enfance, ne comprît pas qu'une séparation, qui après tout ne devait pas être éternelle, fût la cause d'un tel chagrin, il se prenait de pitié pour les parents de Berthe. — Ces pauvres gens, disait-il quelquefois à sa tante, que vont-ils devenir sans elle?

Mlle de Redens ne disait rien, et secouait la tête. — Si tu partais seul d'abord et que Berthe te rejoignît plus tard, fit-elle un jour, ce serait peut-être un moyen de tout concilier.

— Oh! fit Richard.

Cependant, le temps le pressait, il lui fallait prendre un parti. — Vois cela, dit-il à sa tante, mais que l'on ne me mette point en

cause, qu'il n'y ait en tout ceci que mon consentement tacite. Si je me sacrifie à ceux qui m'entourent, je ne veux ni de leur joie ni de leur reconnaissance.

Le lendemain, M. et Mme de Sandreuil accueillirent Richard avec une effusion de gratitude qu'ils tâchaient de réprimer. Ils avaient pour lui des prévenances, des remercîments muets. Il fut frappé du changement qui s'était produit en eux. Ce n'étaient plus deux vieillards accablés déjà du poids des années, c'étaient d'heureux parents à qui l'avenir était rendu. — Ils la gardent, se disait-il, et une jalousie d'affection, à laquelle se mêlait un sentiment amer, s'emparait de lui. Dans la soirée, Berthe, le voyant silencieux, se jeta dans ses bras en pleurant. — Richard, lui dit-elle, mon bien-aimé, sois sans rigueur pour moi, ne me garde point rancune. Il fallait que cela fût ainsi, pour quelque temps du moins. C'est notre devoir que nous remplissons.

Il l'embrassa fiévreusement sans lui répondre. Il ne la savait que trop en lutte avec une double

douleur. Si elle l'eût suivi, elle n'eût songé bientôt qu'à ceux qu'elle laissait derrière elle. Il valait mieux en effet qu'il partît seul. Ce serait à lui dès lors qu'elle songerait, ce serait lui qu'elle appellerait, comme autrefois, de ses souvenirs et de ses regrets. Elle comprendrait peut-être que le cœur ne se partage pas, et que, sous peine de déshérence dans la tendresse qu'ils nous portent, il nous faut choisir entre ceux que nous aimons.

Richard partit dans un singulier état d'esprit. Les événements de ces six derniers mois n'avaient donc rien changé dans son existence. Il ne se sentait point marié. Il n'y avait eu qu'une halte pour lui en des incidents vagues, presque monotones, qui ne lui avaient apporté ni une entière confiance dans le présent, ni des raisons valables de regretter ce qu'il avait fait. Voilà qu'une fois encore il s'en allait, au gré des hasards de sa profession, reprendre son service. Chemin faisant, il secoua cette sorte de torpeur. Il avait son métier à faire, il le ferait, et poserait enfin les premiers jalons de

cette vie saine et remplie que le colonel Maurice rêvait pour lui. Son régiment tenait garnison dans une ville du Midi, mais pouvait d'un jour à l'autre être envoyé à Rome. Bien que cette perspective et ses devoirs d'officier lui fussent une distraction, il n'échappa d'abord que lentement à la pensée de Berthe. Elle le hantait comme un chagrin, et parfois il s'accusait d'avoir trouvé des ombres à son bonheur et de l'avoir porté avec de passagères impatiences. Maintenant qu'un vaste champ d'activité lui était ouvert, il eût voulu que Berthe fût auprès de lui à partager ses impressions nouvelles. Aussi l'interrogeait-il ardemment dans ses lettres et la pressait-il de venir le rejoindre. Quelquefois Berthe se taisait à ce sujet, quelquefois aussi elle le priait d'attendre encore. M^lle^ de Redens, à laquelle il écrivait par intervalles, n'était pas plus explicite. Elle approuvait certainement les désirs de son neveu, mais l'exhortait à la patience. Elle lui insinuait que les parents de Berthe étaient âgés, qu'ils résisteraient mal à l'absence de leur

fille, et qu'ils s'étaient habitués à regarder comme définitif le délai qu'il leur avait accordé. Richard se récriait, et, se trouvant plus à l'aise avec sa tante pour dire toute sa pensée, blâmait ces indécisions de Berthe et la facilité résignée avec laquelle elle éloignait sans cesse le moment où elle le reverrait. Il comptait bien que ses plaintes, assez amères, seraient transmises à sa femme, et ne croyait pas qu'il y eût de mal à la stimuler dans des projets qui devaient lui être chers aussi, et qu'elle ajournait avec trop de faiblesse.

Peu à peu, toutefois, il redevenait ce qu'il était naguère, actif, entreprenant, d'une humeur expansive et aventureuse. Ses camarades et sa carrière, d'attrayantes études auxquelles il se livrait pendant ses loisirs, lui avaient rendu sa jeunesse insoucieuse et libre. Sûr de son bonheur domestique, il n'avait plus ces langueurs attristées qui l'assaillaient en Afrique; il aimait sa femme, espérait la revoir bientôt, et, s'il la désirait auprès de lui, il n'avait plus, comme avant son mariage, les énervements anxieux de

l'absence et du doute. Il se proposait un but nettement défini, il voulait être un bon mari et un vaillant soldat. Alors, plus content de lui-même, il montra dans ses lettres une indulgence plus grande, une patience plus conciliante pour des retards que la jeune femme ne pouvait peut-être point abréger. Il s'en plaignait encore, mais avec moins de vivacité et d'exigence. Par contre, Berthe semblait émue de ce changement. C'était à son tour de se plaindre de cette séparation, qui se prolongeait malgré elle, à laquelle elle mettrait un terme, car elle était surtout la femme de Richard, et c'était avec lui qu'elle devait vivre. Pourquoi ne venait-elle point alors? Richard se le demandait, et s'étonnait parfois de l'exaltation de Berthe. Il la supposait si maîtresse d'elle-même, quand elle avait le parti pris du dévouement et du devoir, qu'il ne la jugeait point capable de devancer l'heure où ses parents consentiraient à la laisser partir. Il se contentait donc de la plaisanter avec douceur, d'affecter désormais une sorte de désintéressement de cette réunion

qu'il avait si longtemps sollicitée de son amour ou de sa colère.

Il reçut alors de Mlle de Redens cette lettre fort courte : « Mon cher neveu, si vous voulez revoir votre femme, revenez vite. Au moment de partir pour vous rejoindre, elle est tombée subitement malade. Elle se meurt. »

Ce fut pour Richard un coup de foudre. Rien dans la dernière lettre de Berthe n'annonçait qu'elle dût se mettre en route. Ce peu de mots que lui écrivait sa tante, où elle ne le tutoyait plus, témoignaient d'un malheur dont il semblait être la cause. En grande hâte, il demanda et il obtint une permission de quelques jours, et se livra pendant tout le voyage aux suppositions les plus diverses et les plus alarmantes. En arrivant à Bréville, il descendit tout d'abord chez Mlle de Redens. — Ah ! malheureux enfant ! s'écria la vieille fille, j'étais si désolée que je t'ai accusé. Dieu merci, tu ne viens pas trop tard !

— Qu'y a-t-il, ma tante?

— Il y a que ta femme est malade de chagrin.

Elle se reprochait de ne t'avoir point suivi. Les Sandreuil s'en apercevaient, ils ne pouvaient se décider à la voir s'en aller. La lutte a été cruelle, sans relâche : non qu'il y eût un mot de prononcé, mais le cœur, l'existence même des pauvres gens était en jeu. Et toi, tu demandais ta femme,... et puis tu as cessé de le faire avec autant d'instance. Elle s'est crue oubliée et n'a plus hésité. La subite nouvelle de son départ a été terrible pour ses parents. M. de Sandreuil, souffrant depuis longtemps, a eu une attaque dont il ne reviendra peut-être pas. Berthe s'est trouvée mal. Elle est dans la plus inquiétante faiblesse ; tu ne la reconnaîtras pas.

Mme Destrées était en effet horriblement changée. Ses yeux, agrandis par la fièvre qui la minait, apparaissaient seuls dans son visage amaigri. Elle était plus blanche que ses vêtements de malade et passait de longues heures, impatiente et silencieuse, à regarder la pendule, car elle savait que Richard avait été prévenu, et elle espérait qu'il arriverait bientôt. Sa seule crainte était qu'il n'arrivât trop tard. Lorsqu'il

entra, elle se souleva rapidement et tendit ses mains vers lui. — Te voilà donc, lui dit-elle, et tu m'aimes toujours ? Dis-le-moi, j'ai besoin de l'entendre.

Richard la rassurait par de douces paroles, tandis qu'agitée de frissons elle pleurait dans sa poitrine. — On m'a fait beaucoup de mal, ajouta-t-elle tout bas, et j'en ai fait aussi. Il ne faut plus que tu me quittes jamais, jamais.

— Non, répondait Richard pour la calmer et pris d'une suprême pitié pour la chère créature qui se débattait dans sa souffrance et dans ses terreurs.

— Votre présence la sauve, dit le médecin à l'officier ; mais d'ici à longtemps tout au moins ne la quittez pas.

La convalescence commença, lente et pénible. Bien que Berthe fût languissamment heureuse sous les regards et les caresses de son mari, ses forces ne revenaient point. Elle se levait quelques heures, se promenait au bras de Richard, et paraissait craintive et soumise avec lui. On eût dit qu'elle doutait que l'amour seul lui eût

ramené son mari. Il est vrai que celui-ci se montra souvent taciturne et préoccupé. Il ne pouvait s'empêcher d'être froid envers M. et Mme de Sandreuil, qui de leur côté étaient contraints et mal à l'aise avec lui. Ne se disputaient-ils pas, eux et lui, le cœur et la possession de Berthe? Au fur et à mesure que les jours s'écoulaient, et ceux dont l'officier pouvait disposer étaient comptés, Richard sentait que, pour son bonheur et celui de Berthe, il avait une grande résolution à prendre. Il fallait qu'il emmenât sa femme, ou qu'il se résignât à rester auprès d'elle en lui sacrifiant son indépendance, son avenir et sa carrière.

— Il faudrait que tu donnasses ta démission, lui dit un soir sa tante, — et comme il ne répondait pas : — Je ne suis pas bien riche, mais tout ce que j'ai t'appartiendra, et cela te fera une dot. Tu ne dépendras pas de ta femme.

— Voilà donc le mariage! fit-il en se levant avec une douleur sourde.

— Tu dis là un mot cruel, Richard.

— Je le sais bien ; j'avais pourtant rêvé autre chose, avec Berthe surtout. Je la croyais tout à moi, tandis que pour la conserver, pour la sauver peut-être, elle me fait entrer dans une lutte avec moi-même où nous serons malheureux tous les deux.

Il fallait en finir. Par une après-midi d'automne, il se promena longtemps sur les rives de l'Eure, où il avait fait un jour de si beaux projets, où cette existence à deux, bien qu'il ne l'eût acceptée qu'après l'avoir débattue dans sa pensée, lui avait cependant apparu noble et féconde. Cette fois, en tenant compte de la réalité triste, il se demanda si ses appréhensions d'autrefois n'étaient point justes, et s'il ne s'était pas mépris sur le caractère de sa femme. Il avait espéré l'entraîner dans son mouvement de désirs et d'ambition permise, et, quoi qu'il eût fait, elle restait invariablement attachée à ses habitudes droites et calmes, à son dédain de tout éclat, à cette tendresse de cœur innée en elle, et qui la faisait l'indécise esclave des affections qui recevaient d'elle la chaleur et la

vie. C'était une de ces admirables fleurs que le sol où elles ont grandi s'assimile tellement qu'elles ne peuvent se transplanter ailleurs. Il n'accusait pas Berthe, il s'accusait lui-même. Le colonel Maurice le lui avait bien dit, il n'était pas fait pour se marier. Pourquoi s'était-il marié alors ? Parce qu'il aimait Berthe, et puis encore parce qu'il s'était senti aimé d'elle. Il aurait dû avoir, au début de sa liaison, le courage de partir et de ne plus revenir. Il ne l'avait pas eu. Les avertissements et, pour ainsi dire, les pressentiments ne lui avaient pas manqué. Il ne les avait point écoutés, ou il avait été trop tard pour qu'il les écoutât. Ah ! certes il n'avait qu'une âme pusillanime et faible. Peut-être, s'il faisait acte d'autorité, s'il emmenait Berthe avec lui, si là-bas, au loin, il l'entourait de soins et d'amour, se prendrait-elle à cette existence inconnue et nouvelle. Non, il secouait la tête et n'y croyait pas. Elle se ferait sans doute sa compagne obéissante, elle lui cacherait les larmes qu'elle répandrait, mais il ne triompherait pas de cette obstination douce et sans reproche

qu'elle opposerait à ses efforts. Découragement plus grand, il ne se sentait plus de force à lutter ainsi.

Il s'était assis, le front dans ses mains, le regard fixe. Il voyait devant lui l'eau couler : elle faisait un petit bruit en se heurtant à la berge ou en filtrant au travers des roseaux. Le soleil pâle déclinait à l'horizon. C'était le soir qui venait. Il se rappela qu'une ou deux fois déjà il avait eu ces heures de désillusion et d'abattement, et qu'il en était sorti pour entrer dans la voie que sa conscience lui montrait comme celle du renoncement et du devoir. Il éprouvait en même temps comme un contentement amer de pousser l'abnégation jusqu'au bout et d'avoir au moins la logique persistante et loyale de cette situation fausse qu'il s'était créée. Il se releva résolu, quoi qu'il arrivât, à s'immoler au bonheur et à la sécurité de Berthe. En retournant à pas lents à sa demeure, il avait le vague apaisement qui succède aux crises violentes, il songeait confusément à ce que l'avenir lui réservait de combats et de

souffrance, et aussi à la joie et à la reconnaissance de sa femme.

Elle était sur une chaise longue, près de la fenêtre, regardant la campagne et s'inquiétant de l'absence de Richard. Il la baisa au front et lui dit doucement: — Je resterai désormais près de toi.

— Tu as donné ta démission? fit-elle en se soulevant par un soubresaut de plaisir et de crainte.

— Je vais la donner. — Il prononça ces mots d'un ton positif, mais sans chaleur. Son visage était impassible, son œil tranquille, sa voix ne trahissait point d'émotion ; c'était un fait qu'il énonçait.

Berthe ne dit plus rien, elle se laissa retomber sur ses coussins, et garda seulement la main de son mari entre les siennes. Cette main ne tremblait pas, elle était inerte. La jeune femme fut prise d'un frisson. — Ah! murmura-t-elle si bas que Richard ne l'entendit point, que ne puis-je l'aimer comme il voudrait être aimé! Je ne suis pas libre, et je ne peux pas.

Chose assez étrange, la démission de Richard passa presque inaperçue parmi les habitants de Bréville et les amis de la famille Sandreuil, ou plutôt elle parut toute naturelle. On ne lui croyait pas grand goût pour sa carrière ; les longs congés qu'il avait pris, l'affection profonde que lui portait sa femme et qui n'était un mystère pour personne, en étaient la cause. Mlle de Redens lui en sut un gré infini ; mais comprenant que ce pouvait être un chagrin pour son neveu, elle ne lui en parla presque pas. Le colonel seul ne s'y trompa point. Il devina les combats que Richard s'était livrés, le sacrifice qu'il s'était imposé, et le prit en plus haute estime. Quant aux Sandreuil, qui bénéficiaient de cette décision, ils semblaient gênés et quelque peu honteux vis-à-vis de leur gendre. Berthe, encore incertaine, ne pouvant mesurer dans toute son étendue le dévouement de son mari, devinant toutefois que c'était pour elle qu'il avait agi de la sorte, heureuse de le posséder désormais sans entraves, revenait à la santé, et se promettait de le dédommager à force d'amour

des regrets qui pourraient lui rester. Elle se faisait d'ailleurs illusion sur ces regrets, qui ne devaient pas être bien grands. Elle se rappelait, pour en avoir été la confidente, l'amertume qu'avait autrefois ressentie Richard des servitudes et des déceptions de sa carrière et l'ardeur avec laquelle il aspirait alors au repos et à la délivrance. Il y était arrivé; devait-il donc en être si troublé?

Cependant Richard, quoique toujours un peu sombre, avait pris son parti. C'en était fait pour lui de la perspective brillante d'honneur et de gloire qu'il avait un moment rêvée; mais il était une autre voie, plus patiente et non moins féconde, où il pouvait marcher. Il avait toujours eu un goût très-vif pour l'étude; il allait s'y consacrer tout entier. Quoique son imagination fût vive, il avait une remarquable faculté de déduction et de logique. Les travaux sérieux l'attiraient et le passionnaient. L'histoire, la philosophie, l'économie politique, la science elle-même, en ses côtés élevés et pittoresques, l'avaient déjà séduit et sollicité. Il se

les assimilerait, en fouillerait les profondeurs, produirait peut-être de belles œuvres, et se ferait une place au grand jour. Ce n'était point l'ambition seule qui le dirigeait, c'était encore le tout-puissant désir et presque le besoin d'employer les forces qu'il sentait en lui et dont l'inaction — il ne l'avait que trop éprouvé — le laissait en proie à la lassitude du bonheur et aux stériles agitations de sa pensée.

Il ne reprit donc qu'à demi le genre de vie qu'il avait mené après son mariage avec Berthe et avant son départ pour l'armée. Aimable et affectueux pour sa femme, il sut cependant se soustraire à ce joug de despotique tendresse qu'il avait subi, et s'isola pendant de longues heures dans son cabinet. Il travaillait avec une volonté calme, persévérante, et jouissait de sa solitude et de l'essor que prenait son intelligence. Parfois, s'interrompant dans sa tâche, il appuyait son front aux vitres de la fenêtre et regardait les horizons larges de la plaine et des bois. Une rêverie douce, faite de regrets qui ne s'étaient point encore apaisés et d'élans con-

tenus, le saisissait. Il aurait, à n'en point douter, quand son heure serait venue, sa part de célébrité en ce monde. Il descendait alors, satisfait de lui-même, aux repas de la famille; mais souvent il y trouvait une sorte de gêne. Berthe l'accueillait froidement. C'est qu'elle lui en voulait de sa retraite et de ces travaux qui le lui dérobaient. Elle en était jalouse et ne le lui disait cependant pas. Richard, qui la devinait, aurait voulu l'associer à ses espérances. Il ne l'osait pas. S'il l'essayait, elle l'écoutait d'un air singulier. Il semblait à Richard que les lèvres de la jeune femme allaient s'entr'ouvrir et lui dire : A quoi bon ? Elle n'avait pas foi en lui ; avec une implacable naïveté de dédain et d'indifférence, elle ne croyait pas à ces orgueilleuses chimères qu'il nourrissait, et qui, dans l'œuvre multiple des philosophes ou des poëtes, se nient et s'affirment tour à tour. Elle avait, elle, un idéal plus haut, celui du bonheur dans l'amour, du devoir dans la vie, et elle confondait Richard par la simplicité droite de sa raison et son apathique sérénité d'âme.

Un jour cependant il eut sur elle un triomphe. Le colonel Maurice avait fait visite aux Sandreuil, puis il était monté chez Richard, et n'en était redescendu qu'assez tard.

— Qu'avez-vous donc fait si longtemps là haut ? lui demanda Berthe.

— J'ai lu de belles pages, madame, et c'est votre mari qui les a écrites.

— Ah ! dit-elle.

— Richard est un homme de talent, fit après une pause le colonel, et il ira loin, si on le laisse libre.

— Oh ! colonel, répondit Berthe, je ne l'empêche pas de travailler, de se distraire.

— De se distraire ! affecta de répéter le colonel.

Berthe pourtant voulut lire les pages que Richard avait écrites. Il s'agissait de la philosophie de l'histoire, et cela ne pouvait l'intéresser beaucoup ; ce qui pourtant la frappa, ce fut moins l'élévation des idées que la chaleur de conviction et de mouvement que respirait cette étude. Richard s'y épanchait avec une impétuo-

sité qu'elle avait peut-être soupçonnée en lui, mais qu'elle ne lui avait jamais connue. Elle entrevit que ce travail solitaire, auquel il avait sans cesse hâte de se livrer, qui ne le fatiguait jamais, était sa vraie vie, qu'il y trouvait la compensation d'une contrainte habituelle et de ces relations purement empreintes de courtoisie et d'affection qu'il avait maintenant avec elle. Était-ce donc qu'il ne l'aimait plus ? Elle en devint pâle, et néanmoins, sous les yeux de son mari qui l'observait, elle continuait sa lecture. Ces pages l'irritaient, la déconcertaient, lui montraient un abîme. C'est qu'elle n'avait ni la force, ni la volonté de suivre Richard dans cette route. A quelles ambitions, à quel bonheur en dehors d'elle aspirait-il encore ? Elle lui tendit enfin tranquillement les feuillets. — Oui, dit-elle, c'est bien fait.

Et ce fut tout. Richard, en la remerciant d'avoir lu ces quelques pages, se domina plus qu'il ne s'attrista. Décidément c'en était fait entre sa femme et lui de toute aspiration partagée, de toute communauté de vues ; mais s'il

avait sacrifié sa carrière à la sécurité de Berthe, il était résolu à garder pour lui ces études qui lui étaient chères, qui peuplaient sa solitude et calmaient ses regrets. Certes il n'y avait plus à en douter, elle eût voulu le transformer à son image et le convertir à cette existence uniquement remplie des joies forcées du cœur et des monotones incidents de chaque jour. Elle oubliait trop qu'il avait les passions, l'ardeur, les impatiences de son sexe et de son âge.

Là encore, il se prenait, non sans un certain trouble, à réfléchir à sa situation vis-à-vis de Berthe. L'hostilité ou, pour mieux dire, l'incompatibilité d'humeur qui s'était déclarée entre sa femme et lui s'accusait par instants dans leurs sentiments les plus intimes. Il arrivait que Richard, qui l'avait aimée, qui l'aimait encore, se souvînt de l'extase où elle l'avait plongé, du désir qu'il avait eu de vivre auprès d'elle. Il retrouvait en la regardant ces émotions puissantes qui l'avaient agité. Or sa femme était belle avec cette singulière énigme de l'auréole qui subsiste, du calme qui ne se dément pas. De tout temps il l'avait

émue, attendrie, charmée, il ne l'avait jamais, au moins de façon visible, apparente pour lui, jetée en cet émoi profond auquel, pour sa part, il ne songeait point à se soustraire. Berthe, à leurs plus belles heures d'entente et d'affection, s'engourdissait en une sorte de torpeur égoïste et chaste; elle semblait inaccessible à ces sensations souveraines, secondaires peut-être, qui font tressaillir l'âme au contact des joies terrestres. Cette admirable Galatée n'avait que des lueurs indécises de vie et s'enveloppait de ses voiles de marbre. Était-ce un parti pris chez elle, voulait-elle s'enfermer en ses propres secrets, ou n'était-elle capable que de la passion pure qui ne descend point des sphères supérieures où elle a pris naissance? Richard se le demandait, et parfois il était tenté de le demander à Berthe; elle ne l'eût pas compris, ou elle ne lui eût pas répondu. Il avait souhaité d'être le confident, le camarade, l'amant de sa femme, et, loin de là, dans cette réalité froide qui l'étreignait, elle lui devenait une compagne, irréprochable toujours, mais ombrageuse et défiante

de ses goûts, de ses plaisirs, de ses idées. Elle était encline à les combattre par son opposition entêtée et muette, résolue à ne les jamais subir et séparée de lui par cette existence même qu'elle regardait comme la meilleure et la plus digne, tandis qu'il ne l'avait acceptée que par un sacrifice et un renoncement qui ne recevaient pas leur récompense.

Quand Richard en fut venu à croire que cette lutte obstinée et silencieuse entre lui et Berthe, que la mutuelle noblesse de leurs âmes réduisait aux proportions d'un implacable bonheur négatif, ne pourrait pas avoir d'issue, il se sentit profondément malheureux.

IV

Si grand que fût son découragement, Richard s'efforçait de le cacher. Il n'eût rien tant redouté que la pitié insultante et banale des habitants de Bréville. Ils se fussent livrés à mille commentaires et n'eussent rien compris à sa souffrance. Il passait déjà pour un être assez bizarre et d'une originalité dangereuse qui touchait presque à un dérangement d'idées. On ne se faisait point illusion sur son peu de goût pour les honnêtes et tranquilles plaisirs de la province; c'était miracle que Mlle de Sandreuil, qui avait eu la folie de l'aimer, n'eût point à se plaindre de lui. Ce mari, dont les gens sensés se défiaient d'instinct, était inattaquable dans sa conduite et plein d'attentions pour sa femme. Il joua si bien le

rôle qu'il s'était donné que Berthe elle-même prit le change. En le voyant paisible et prévenant, elle ne s'imagina plus qu'il eût quelque grave arrière-pensée de regret ou d'ambition. Elle se flattait d'avoir soumis cette ardente et rêveuse nature; aussi devenait-elle presque indulgente pour la solitude où il s'enfermait et les travaux qui l'absorbaient. Elle était de cet avis, que les hommes doivent s'occuper, et Richard s'occupait. Elle eût préféré sans doute qu'il eût quelque emploi d'administration ou de bureau ; mais, telles qu'elles étaient, les études de Richard n'avaient rien d'alarmant, et elle s'en montrait moins jalouse. Berthe n'était même pas éloignée de se faire un mérite de son abnégation à cet égard. En somme, elle était heureuse entre ses parents et son mari. Son cœur vivait de ces affections diverses, elle avait retrouvé le calme de son existence de jeune fille, elle allait et venait dans la grande maison, chantait, se promenait, lutinait Richard avec d'enfantines gaietés. Il se prêtait à ces jeux, s'efforçait d'aimer la beauté de sa femme, admi-

rait la magnificence des longs jours d'été, et, si quelque soupir s'échappait malgré lui de sa poitrine, il l'étouffait avec soin. Il y avait même des instants où il se reprochait de ne savoir point jouir de ces biens relatifs qui lui étaient échus. Il y en avait d'autres malheureusement où son cœur se gonflait d'une amère tristesse, où la contrainte qu'il s'imposait lui devenait un chagrin de plus. Quelquefois alors il allait chez le colonel Maurice, dont la fermeté d'âme et les vaillants conseils lui venaient indirectement en aide.

— A quoi sert, lui disait-il un jour, de travailler comme je le fais? où cela me mènera-t-il?

— A rien et à tout, lui répondait le colonel. Le travail est une force dont on trouve l'emploi tôt ou tard, pourvu que l'on sache attendre. C'est la connaissance de la vie, non par l'action mais par la pensée. C'est l'élan que l'on prend en se repliant soi-même. Quand l'heure d'agir est venue, on n'ignore rien de ce qu'on doit savoir, on n'est point arrêté par les détails, et l'on marche droit au but.

— Et à quel but?

— Que vous importe? Soyez un homme d'une grande valeur et d'un beau talent; le but s'offrira certainement à vous. Et si vous ne travailliez pas, que feriez-vous? Ah! mon enfant, vous avez besoin de tout votre courage. Ne vous laissez aller ni au doute, ni à l'oisiveté. Travaillez et attendez.

— Je m'ennuie, colonel.

— Voulez-vous donc, lui répondait finement celui-ci, que je vous plaigne, comme je le ferais d'une jeune femme qui n'est point heureuse avec son mari?

— Vous avez raison, et cependant... Il souriait, allumait un cigare et se mettait à causer de tout autre sujet avec son vieil ami.

Mlle de Redens, de son côté, éclairée par ses sentiments de femme, avait mieux deviné que le colonel le secret malaise de son neveu. Elle se disait qu'il eût fallu à ce garçon-là autre chose que cette tranquille et admirable Berthe. Elle n'eût point su définir les qualités qui manquaient à sa nièce, mais elle se sentait, lors-

qu'elle méditait sur ce point délicat, des façons d'entendre la vie de ménage, tumultueuses et mouvementées qui la faisaient rire et rougir à la fois. Elle s'en était quelque peu ouverte à Mme Destrées, qui ne la comprenait pas du tout, et auprès de laquelle elle s'excusait bien vite en lui disant : — Notez bien, chère nièce, que je ne sais rien de tout cela; mais on prétend que le diable est au corps des vieilles filles, et il me semble que vous êtes un ange du bon Dieu qui se cache un peu trop sous ses grandes ailes blanches pour ne rien voir des réalités de ce monde.

Elle avait en même temps pour Richard une affection plus vive et plus attentive que jamais. Elle s'était empressée tout d'abord de lui donner la petite dot qu'elle lui avait promise. Il devait avoir, tant qu'elle vivrait, l'équivalent de ses appointements d'officier. Quand elle mourrait, il serait plus riche; jusque-là il aurait du moins sa situation personnelle d'autrefois. Richard, sans qu'il se l'avouât, en était profondément reconnaissant à sa tante. Il eût souffert,

oubliant que ce fût à eux qu'il s'était sacrifié, d'être à la charge des Sandreuil. Cette indépendance d'argent vis-à-vis de Berthe lui causait souvent un égoïste plaisir dont il avait lieu de s'étonner. Il n'avait en effet nul sujet ni nul besoin de s'en féliciter si fort. Il se doutait en outre de la sympathie intelligente de M^lle^ de Redens à son égard, et, si parfois quelque orage s'élevait en lui qu'il ne pût maîtriser, c'était devant sa tante qu'il se permettait les plaintes légères qui le soulageaient. Le plus souvent celle-ci le laissait dire, malgré son émotion intérieure, en travaillant plus activement à ses ouvrages de femme, ou elle lui parlait de Berthe, ce qui, suivant le cas, l'animait ou le consolait. Elle savait trouver de petits torts à M^me^ Destrées, et elle en trouvait aussi à Richard. Avec cette justice distributive, elle gagnait du temps et se flattait ingénument d'établir entre ces deux époux, qui ne commettaient peut-être que la faute de trop s'aimer de cœur, un équilibre de sensations et d'impressions qui les amenât tout à fait l'un à

l'autre. Aussi fut-elle très-désappointée et fort inquiète quand elle vit que Richard s'assombrissait de plus en plus. — Tu es donc vraiment malheureux ? lui dit-elle un jour.

— Oh ! ma tante, lui répondit-il, je ne suis pas heureux, voilà tout. J'avais fait des rêves qui ne se sont point réalisés, et je suis peut-être le seul coupable. Je n'ai rien à reprocher à Berthe. Elle a été tranquillement élevée en dehors de ces chimères qui me tourmentent et qu'elle ne partage point. Elle est profondément dévouée, affectueuse, elle est belle et charmante. C'est moi qui ne suis point digne d'elle. On a tort d'étreindre de ses désirs, achevait-il avec un sourire mélancolique, ces femmes d'exception qui nous donnent un peu trop l'avant-goût des placides sérénités du ciel. On ne les fait point descendre jusqu'à soi, et l'on ne saurait monter jusqu'à elles.

Néanmoins, quand ces soubresauts de découragement et de tristesse ne l'agitaient pas, Richard continuait paisiblement sa vie. A Bréville, l'opinion revenait légèrement sur son

compte. On le voyait plus souvent dans le monde, affable et poli, d'une gaieté douce. On craignait moins, car c'était là le grief secret qu'on avait contre le mari de Berthe, de se voir dédaigné par lui. Il se faisait moins sauvage et causait volontiers. On allait jusqu'à dire qu'on l'avait méconnu; quelques personnes même lui reconnaissaient du bon sens et du jugement. Richard n'était pas sans ressentir quelque plaisir de ces éloges, et, se pliant avec une patience lente à son rôle de Machiavel de province, il ne désespérait point de grouper un jour autour de lui, dans un dessein politique, des sympathies actives. — Courage! lui disait alors le colonel, c'est l'avenir qui commence à poindre.— Cependant cet avenir était bien loin, et ce dont Richard s'effrayait, c'est qu'il se détachait complétement de Berthe. Il n'avait plus pour elle que des sentiments, tendres parfois encore, mais respectueux et tranquilles. Les hostilités secrètes, tout empreintes de l'amour blessé qui s'agite et cherche à se ressaisir, avaient cessé entre eux. Il y avait une sorte de

trêve que la jeune femme prenait pour une victoire, mais dont Richard ne se dissimulait point que la lassitude qu'il éprouvait était le seul motif. Il ne s'étonnait point de l'avoir aimée, il était même fier d'être aimé d'elle, mais il regrettait qu'un malentendu de sentiments élevés et poétiques les eût conduits tous les deux à cette union, où ils n'avaient point trouvé et ne semblaient devoir trouver jamais ce bonheur dans le mariage dont ils se faisaient chacun une si différente image.

Ce fut alors qu'il se fit grand bruit à Bréville d'un petit événement. Le percepteur fut remplacé. Le nouveau fonctionnaire, ancien employé des finances aux colonies, d'une cinquantaine d'années et valétudinaire, avait une jeune femme, et c'est de celle-ci qu'il était question. Mme Darcy, disait-on, avait fait parler d'elle. Elle était d'une rare élégance, quoiqu'elle ne fût pas riche, d'une beauté singulière et dangereuse, fort coquette et de cette amabilité provocante qui ne se voit guère en France. Cette jolie créole, dès ses visites d'arrivée, dé-

concerta et alarma quelque peu les femmes de la société. On la mit à l'index en s'autorisant de ce propos, qui avait couru sans qu'on sût trop comment, que sa conduite dans le nouveau monde n'avait pas été ce qu'elle devait être. Cependant, on ne pouvait point tout à fait se dispenser de la voir, et elle était invitée aux réceptions officielles. Les faits et gestes de la nouvelle venue, ses petites excentricités — elle signait Cyprienne Darcy sur ses cartes — furent assez longtemps le sujet de toutes les conversations. Elle s'était présentée chez M^me^ de Sandreuil et chez Berthe, et avait été assez froidement reçue. M^me^ de Sandreuil se défiait ouvertement de cette étrangère, et Berthe, quoique plus indulgente ou plus équitable, n'éprouvait point pour elle de sympathie. Richard, qui n'avait point assisté à la visite, était surpris qu'on se préoccupât autant de M^me^ Darcy, et il en plaisantait sa femme et sa belle-mère. M^lle^ de Redens, à qui la gentillesse et l'empressement de la créole avaient beaucoup plu, disait en riant que les femmes mariées avaient

peur d'une rivale, et le colonel Maurice affirmait, dans sa bonhomie railleuse, que la femme du percepteur était véritablement trop étrange et trop jolie pour n'avoir pas le droit d'être calomniée.

Le hasard fit que plusieurs mois s'écoulèrent sans que Richard aperçût même Mme Darcy. Ce fut à une soirée très-nombreuse que donna le sous-préfet qu'il la vit pour la première fois. Ses regards avaient erré sur une triple rangée de femmes, lorsqu'il découvrit Cyprienne à une place effacée et modeste. Précisément les yeux de la créole rencontrèrent les siens. Richard en reçut la commotion la plus inattendue et la plus vive. Il devina que c'était Mme Darcy, et ne se renseigna auprès de ses voisins que pour se cacher son trouble à lui-même. A partir de ce moment, avec la crainte instinctive d'être épié, il examina l'étrangère d'une manière ardente, à la dérobée. Mme Darcy avait de vingt-cinq à vingt-six ans. Elle était frêle et mignonne dans les jupes bouffantes de sa toilette blanche. Ses petits pieds se cambraient

et craquaient dans ses souliers de satin. Ce furent eux qu'il vit d'abord, comme s'il eût redouté de remonter de plein saut à l'éblouissante et souveraine vision qui lui était apparue. Le visage de Cyprienne, pâle et mat, éclairé par de grands yeux noirs, encadré de tresses brunes, avait un charme inexprimable de morbidesse et de volupté. Le nez frémissait en ses narines roses, les lèvres d'un rouge tendre s'entr'ouvraient dans un sourire. Sur les traits, d'un joli dessin fin et pur, il y avait comme une physionomie flottante de désir vague et de langueur. Son regard avait en quelque sorte frissonné sous celui de Richard. Le jeune homme, sevré depuis si longtemps de ce puissant magnétisme des sens, avait tressailli de la tête aux pieds. En un instant, comme en un vertige, il s'imagina cette tête expressive et folle livrée à ses caresses. Il rougit, s'éloigna, revint encore. Un attrait irrésistible le ramenait vers la jeune femme. On lui parlait, il n'écoutait pas ou répondait à peine. Tout le poëme de l'inconnu le saisissait et le ravissait.

Il se demandait ce qu'avait pu être la vie de Mme Darcy. Il se la représentait enfant, puis jeune fille sous le ciel des colonies, telle qu'une fleur délicate et radieuse dans une exubérante nature. Il regardait aussi son mari, qui jouait à une table de whist. C'était presque un vieillard. Comment et pourquoi l'avait-elle épousé? Elle paraissait non point triste, mais d'une indécision étonnée avec le secret sentiment de sa supériorité sur les femmes qui l'entouraient, et qui semblaient s'écarter d'elle. Il jeta les yeux sur Berthe. Elle était très-belle ce soir-là. Sa beauté le laissa froid, et lui fit passer dans les veines comme un frisson de crainte. Il ne savait que trop qu'il lui appartenait. Vers la fin de la soirée, qui s'anima, quelques jeunes gens, venus de Paris, invitèrent Mme Darcy à danser. Elle eut un triomphe de chuchotements et d'envie. Elle valsait avec une grâce singulière, languissante et vive. On l'eût dite indifférente à son danseur, absorbée en elle-même, et plusieurs fois, en passant près de Richard, elle le regarda, soit

par hasard, soit à dessein. Ce fut une flamme rapide et pénétrante qui s'échappa de ses longs cils. Avait-elle donc deviné ce qui se passait en lui? que voulait-elle? Il était ému comme aux premiers jours de sa jeunesse, remué de la plus soudaine et de la plus violente passion. En apparence, toutefois, il était calme, un peu pâle, souriant. Mme Darcy partit peu après, et se retourna au seuil de la porte pour le voir une dernière fois. Quand elle ne fut plus là, Richard respira fortement et crut sortir d'un rêve.

Cette soirée n'eut pas de lendemain. Richard n'avait pas adressé la parole à Cyprienne, il n'avait même pas entendu le son de sa voix. Les jours s'écoulèrent, et il ne la revit pas; mais un grand changement s'était fait en lui. Il n'avait plus ces méditations prolongées qui ne s'illuminaient pour lui que de l'incertain espoir de la célébrité et du succès. S'il s'interrompait dans son travail, c'était pour penser à Mme Darcy, pour la revoir en son charme latent de poésie et d'ardeur contenue. Il n'avait point

de projets coupables, mais il s'enivrait de cette femme et du trouble qu'elle avait jeté dans son cœur. Son travail même, un peu lourd parfois comme la tâche à laquelle on s'obstine, s'imprégnait de séve et de fraîcheur. Toute la jeunesse de Richard, endormie dans le bonheur calme ou dans la volonté du devoir, se réveillait impétueuse et bondissante. Il lui arrivait d'être gai et bruyant au point que Berthe s'en étonnait et en concevait un soupçon vague. Pourquoi donc changeait-il ainsi? Il mettait avec quelque raillerie ce contentement intérieur qui rayonnait en lui sur le compte de ses travaux, qui marchaient bien à son gré. Rien d'ailleurs ne s'était modifié dans ses habitudes. Il allait se promener au bord de l'Eure, et ne voyait point d'autres personnes que Mlle de Redens et le colonel. La vieille fille se réjouissait, et pensait en être venue à ses fins. Elle retrouvait son neveu des anciens jours, et se disait qu'il était maintenant parfaitement heureux avec Berthe. Quant au colonel, il était assez vivement intrigué. —

Mais de qui diable êtes-vous donc amoureux? lui dit-il un jour.

— De ma femme, répondit hardiment Richard.

— Oh! oh! dit le colonel, ce serait fait depuis longtemps. Nous n'en sommes plus à l'été de la Saint-Martin, mais aux premiers bourgeons d'avril.

— En effet, — fit Richard avec un sourire, en regardant par la fenêtre les touffes de lilas et les arbres d'un vert tendre que le soleil éclairait et où chantaient les oiseaux.

D'ailleurs il avait presque vis-à-vis de lui-même cette discrétion dont il usait envers son vieil ami. Mme Darcy habitait en dehors de la ville une petite maison isolée sur la grande route. Jamais il n'était allé de ce côté. Il avait en quelque sorte évité toute occasion de la revoir. Il eût rougi de s'aventurer en des compromis vulgaires de séduction et de coquetterie. Il vivait d'une sensation étrange qui lui appartenait réellement, qui se prêtait à ses hésitations d'âme et qu'il n'eût voulu échanger contre aucune autre. Il est vrai que Richard ne s'ima-

ginait point que cette rencontre pût demeurer sans suites. Un pressentiment, qu'il ne sollicitait pas, qu'il redoutait plutôt, l'avertissait que tôt ou tard il reverrait Mme Darcy en des circonstances qui l'emporteraient peut-être au delà de sa prudence et de sa volonté.

Quelque temps après sa visite au colonel, il apprit tout à coup que M. Darcy était dangereusement malade. Cette nouvelle parvint aux Sandreuil au moment du dîner, et, si elle ne produisit pas une impression vive, défraya la conversation. Il était probable que M. Darcy mourrait; il avait la santé la plus précaire et la plus chancelante. On se demanda ce que Mme Darcy deviendrait, et l'on ne s'en inquiéta pas outre mesure. Elle quitterait la ville, où elle n'avait jamais été en odeur de sainteté; il n'y avait point là sujet de s'affliger. Cette femme était jolie peut-être, mais, quoiqu'elle n'eût jamais rien fait de véritablement répréhensible, elle était, par ses façons, par sa mise, par l'isolement même de sa vie, une pierre d'achoppement et de scandale. Il n'était point bon que

de telles femmes fussent admises de plain-pied dans la société. On ajoutait qu'elle serait sans ressources, car M. Darcy passait pour être gêné au point d'avoir des dettes en ville. Ce n'était pas que le pauvre homme menât grand train, ni qu'il fît grande chère chez lui, mais les toilettes de sa femme absorbaient presque tout l'argent qu'il pouvait gagner. Mme Darcy, après tout, se tirerait de là comme elle pourrait. On ne lui devait rien, et il était d'autres infortunes plus intéressantes que la sienne. Ces propos égoïstes et cruels mordaient Richard au cœur. Il ne disait rien pourtant, car il n'eût parlé qu'avec un flot de colère et d'indignation, et on se fût à bon droit étonné de sa violence. Puis cette injustice unanime, cette coalition de passions mesquines contre une inconnue qui n'avait d'autre crime que sa beauté, le confondaient. Les hôtes des Sandreuil étaient de si bonne foi dans leur hostilité qu'il était inutile de leur rien répondre.

On apprit bientôt que M. Darcy était mort, et l'on s'émut pour lui d'une pitié banale.

Quelques fonctionnaires allèrent à son enterrement, et se dirent en revenant que les dissipations de sa femme n'étaient pas étrangères à sa fin. Ce fut le bruit de la ville que les fournisseurs se pressaient à la porte de Mme Darcy. On leur répondait qu'elle s'était enfermée, mais ils ne croyaient pas à sa douleur; elle était plutôt dans l'impossibilité de les payer et cherchait seulement à les éconduire. On savait que le cautionnement de M. Darcy ne lui appartenait pas, qu'il n'y avait par suite rien à espérer de ce côté. De là quelques menaces et quelques injures que proféraient les créanciers, et qui revinrent à Richard par les gens de sa maison.

Il prit rapidement son parti, et attendit le soir avec une extrême impatience. A la nuit tombante, il sortit de chez lui et s'achemina par un long détour vers la demeure de Mme Darcy. Il tenait surtout à ne pas être vu. Il aperçut au milieu des arbres en fleurs la petite maison isolée. Une lumière, à travers les rideaux tirés, éclairait une fenêtre du premier étage. A ce

moment-là même, la seule servante qu'eût Mme Darcy sortait de la maison. Richard en fut très-heureux; puis, quand elle se fut éloignée, il poussa la porte, qu'elle n'avait point fermée. Ces hasards différents lui étaient propices, et il en conçut un bon augure. Arrivé au premier étage, il frappa timidement.

— Entrez, répondit une voix de femme.

Il se trouva en face de Cyprienne. Elle était venue à sa rencontre, le visage un peu inquiet, mais non sillonné de larmes. Elle était vêtue de noir, d'une robe faite à la hâte, mais avec une élégance simple qui faisait ressortir la légère pâleur de ses traits. Elle eut, en apercevant Richard, un mouvement de joie empreint d'une grâce touchante. — Vous ici, lui dit-elle, vous ici, près de moi !

Elle ne lui eût point dit autrement qu'elle l'attendait.

— Oui, dit-il, j'ai su que vous étiez affligée, tourmentée. C'est en ami que je viens. Il ne faut point que vous soyez à la merci de personne.

— Je n'y suis pas, répondit-elle simplement, et j'en rends grâce à Dieu.

Richard fut soulagé d'un grand poids. Bien qu'il n'eût cédé qu'à une impulsion généreuse et spontanée de son cœur et que cette impulsion fût la seule qui, vis-à-vis de lui-même et de sa conscience, eût pu l'autoriser à venir chez Cyprienne, il n'aurait su comment lui dire jusqu'au bout le motif qui l'amenait. Peut-être aussi, par une bizarrerie de sentiment qui ne se raisonne pas, Mme Darcy fût-elle déchue à ses yeux si elle avait accepté le service qu'il lui eût offert.

— Et qu'allez-vous devenir ? lui demanda-t-il.

— Je vais à Paris. Quelques créoles de mes amies s'y occuperont peut-être de moi.

— Peut-être ! répéta-t-il.

— Que voulez-vous? je suis seule.

Elle le regarda lentement puis baissa les yeux.

— Et ne vous reverrai-je plus? dit-il très-ému.

— Quand vous viendrez à Paris, vous y trouverez une lettre de moi.

Il échangea un dernier regard avec elle, et, en proie à un grand trouble et à une joie profonde, il se promena longtemps dans la campagne avant de rentrer chez lui. Jamais son cœur n'avait battu aussi fort, jamais le sang n'avait circulé plus violemment dans ses veines. Loin encore du péril qu'il courrait un jour et de la faute qu'il pourrait commettre, il n'avait ni regrets, ni remords. Cette fois, c'était bien l'amour avec son ivresse soudaine, sa sereine plénitude, en dehors de ces combats, de ces hésitations, de ces lenteurs qui le découragent et l'énervent. Il ne s'attristait point d'une séparation plus ou moins longue : il était certain de l'avenir. De quel avenir ? Il ne voulait pas le savoir. Ce qui lui importait, c'était d'échapper, sinon par le corps, du moins par la pensée, à ce joug domestique qu'il avait cru éternel, et de retrouver l'entière possession de ses désirs, de sa force et de sa jeunesse.

Il avait désormais un secret à garder, et il le gardait avec une joie tranquille qui le désintéressait des petites misères qu'il avait subies. Il

ne s'impatientait ni ne s'irritait plus de la monotonie ou des exigences de la vie de province. Il se ployait aux idées de Berthe ou se prêtait aux causeries de M. et Mme de Sandreuil. Son esprit était souvent ailleurs, mais on ne s'en apercevait point, tant il écoutait avec une patience attentive et répondait avec douceur. Cette transformation s'était opérée avec si peu d'éclat, d'une manière si naturelle, qu'elle n'étonnait plus personne. Berthe elle-même n'avait plus ces incertains soupçons que lui avaient fait d'abord concevoir les nouvelles allures de son mari. Elle avait, il est vrai, d'autres sujets d'inquiétude. M. de Sandreuil s'affaiblissait chaque jour. Elle le soignait avec ce dévouement tendre qui était chez elle une seconde nature, mais ne pouvait se dissimuler qu'elle le perdrait bientôt. Ces tristesses de l'âme, ces soins d'intérieur l'occupaient tout entière. Elle était pourtant reconnaissante à Richard de la façon dont il la secondait. M. de Sandreuil, qui ne se faisait point d'illusion sur son état, se montrait touché des attentions du jeune homme,

et presque étonné de trouver un ami dans ce gendre qu'il n'avait jamais cessé de redouter. Quant à Richard, il avait un peu de honte vis-à-vis de lui-même. Il se comportait dans cette maison comme s'il eût été sincèrement attaché à chacun de ses hôtes, et ils lui devenaient de plus en plus indifférents et étrangers. S'il s'interrogeait à cet égard, il n'avait pourtant dans sa conscience aucun trouble, aucun remords. Ce présent où il vivait encore, où il continuerait sans doute de vivre, ne lui était plus qu'un passé absolument disparu. Dans son for intérieur, il se voyait en face d'un bonheur tout autre qui ne dépendait que de lui, indéterminé mais sûr, et qu'il toucherait de la main quand il le voudrait.

Cependant, au commencement de l'automne, M. de Sandreuil mourut. C'était un chagrin prévu et qui unit dans une étroite et profonde douleur Berthe et sa mère. Mme de Sandreuil avait entièrement partagé l'existence de son mari; il lui manquait en ce moment comme un compagnon de route qu'elle aimait de tout son

cœur et sur qui elle s'appuyait. Berthe souffrait de la douleur de sa mère autant que de la sienne, et s'efforçait de la consoler. La présence de Richard, qui ne pouvait avoir d'aussi vifs regrets, la gênait peut-être un peu, et ce fut elle qui lui conseilla la première de faire à Paris un voyage de quelques jours, comme il en avait à plusieurs reprises manifesté l'intention.

A peine Richard eut-il quitté Bréville, qu'il oublia comme un rêve le passé qu'il laissait derrière lui, et qu'il ne songea plus qu'à Cyprienne. Il avait les remuantes sensations de l'inconnu et du désir et en même temps une sécurité complète. Dès son arrivée, il s'en fut chercher la lettre que Mme Darcy lui avait promise. Il y trouva l'adresse seule de la jeune femme. Elle habitait, au faubourg Saint-Germain, un pavillon isolé dans la cour d'un grand hôtel. Ce pavillon avait une de ses façades avec une porte d'entrée sur la rue, tandis que l'autre façade s'ouvrait sur la cour par un perron garni de fleurs. Il l'apercevait de la sorte par la grille de l'hôtel, qui semblait abandonné et que de

grands arbres cachaient à demi. Il alla frapper à la porte du pavillon, et fut assez surpris d'être reçu par une négresse qui le dévisagea en riant, avec des yeux gais, et l'introduisit dans un joli salon du rez-de-chaussée. Cyprienne parut presque aussitôt. Elle n'était point en deuil sévère. Une robe de barége noir laissait entrevoir ses épaules et ses bras. Elle courut à Richard, et d'un mouvement gracieux, plein d'abandon, se pendit à son cou. Elle demeura ainsi quelque temps, le regardant de ses yeux humides, le visage agité; puis naïvement, elle lui dit : — Que je suis heureuse ! Je croyais que vous ne viendriez pas !

— Oh ! fit Richard.

— J'ai bien pensé à vous depuis le bal. Ce jour-là, il m'a semblé que je n'étais plus seule au monde. Je me suis sentie à vous tout d'un coup, par un tressaillement soudain. C'est donc vrai qu'on puisse aimer ainsi ! Vous ne m'avez point parlé, mais j'ai deviné que vous auriez de l'affection pour moi. Comme vous avez été bon! C'est une de mes amies qui m'a donné ce pa-

villon. Cette négresse que vous avez vue, on me l'a donnée aussi, je l'avais connue à la Martinique, elle m'est toute dévouée. Je suis redevenue jeune fille. Mon histoire est bien simple. Il faut que je vous la dise, car vous savez à peine qui je suis. Je n'étais pas riche, j'ai épousé M. Darcy, je voulais voir la France. On n'y a pas été bienveillant pour moi, je ne sais pas pourquoi. J'allais peut-être trop franchement à mes impressions. Puis je vous ai rencontré... Voilà tout. Vous, vous avez souffert par d'autres causes, mais je vous aimerai. Je n'appartiens qu'à moi et à vous, bien à vous.

Elle se cacha le visage dans la poitrine de Richard, qui la serra doucement contre son cœur. — Et comment savez-vous que j'ai souffert ?

— Parce que j'ai souvent parlé de vous et que je connais toute votre vie. Vous avez beaucoup aimé votre femme avant de l'épouser, et c'est elle plus tard qui n'a pas su vous aimer. Ce n'est pourtant pas difficile. Il n'y a qu'à épouser tout entier l'homme que l'on a choisi,

dans ses idées, dans ses goûts, dans ses plaisirs. Pourquoi donc lui résister quand on l'aime?

Richard passa plusieurs jours à Paris dans un enivrement complet. Cette charmante créature était presque un enfant. Elle avait les étonnements les plus sincères, une grâce constante, une délicatesse vraie de sentiments jeunes. Elle ne connaissait rien des réticences ou des sous-entendus de la passion, elle n'avait ni déguisements ni restrictions dans son amour. Elle était coquette avec délices, mais ne semblait aimer la parure que pour Richard. Elle se livrait à lui de cœur, l'interrogeait sur beaucoup de choses, montrait une intelligence prompte sans parti pris de préjugés ou de principes, et n'était jamais plus heureuse que lorsqu'il lui apprenait ce qu'elle ignorait encore. Elle ne sortait presque jamais de ce pavillon où son existence était murée, où elle vivait de son amour, de ses fleurs, d'un peu de musique et de cette nonchalance rêveuse chère aux créoles. Elle y attendait son ami, et, lorsqu'il arrivait, elle bondissait vers lui. Par les belles

journées d'automne, ils se promenaient sous les arbres de l'hôtel, rentraient au premier froid, se faisaient de longues confidences, et passaient la soirée à se souvenir du temps déjà si loin d'eux, si proche toutefois, où ils habitaient la même ville, en pensant l'un à l'autre, sans se voir jamais. — Cela ne pouvait pas durer, disait Cyprienne, nous aurions fini, j'aurais fini, moi, par faire quelque imprudence ; mais ici nous sommes à l'abri de tout danger, absolument cachés à ce monde qui nous épiait, qui est méchant, car quel mal faisons-nous que de nous aimer, de nous le dire, sans que personne nous entende ?

Ils ébauchaient des projets. De temps en temps, Richard viendrait à Paris. C'était nécessaire pour ses études et pour ses travaux. Il ne fallait pas qu'il s'enterrât indéfiniment à Bréville. Cyprienne, avec son instinct de femme, se faisait ainsi la complice de ses espérances. Elle ne s'en tenait pas là. Elle lui donnait ces spirituels conseils dont les femmes ont le secret, et qui allient si bien la poursuite de l'idéal aux

réalités positives. Il la regardait, et le regard de Cyprienne reflétait le sien. Ah ! certes il n'était pas en lutte cette fois avec la femme qu'il aimait et n'avait point avec elle de ces durs combats dont on sort moins vainqueur encore que meurtri et désolé.

Pendant plusieurs mois, Richard et Mme Darcy menèrent la vie qu'ils s'étaient promise. Richard revenait calme et sérieux à Bréville. Il donnait à ses absences le prétexte de quelques recherches à faire dans les bibliothèques ou aux archives, et, comme dès son retour il se remettait à l'œuvre, Berthe n'avait point de raison de ne pas le croire. D'ailleurs, depuis la mort de son père, ses idées avaient paru se modifier. Elle ne contrariait plus son mari au sujet de ses études, ou se tenait du moins à cet égard sur une très-grande réserve. Dans son existence un peu assombrie par certaines désillusions de son amour autant que par les événements, lasse aussi de lutter sans résultat, elle pensait que Richard ne se laisserait jamais gagner à la vie qu'elle eût préférée, et que les occupations

d'esprit auxquelles il se livrait valaient mieux pour lui dès lors que le désœuvrement. Elle ne s'imaginait point que son mari pût devenir un de ces hommes dont le talent s'impose à l'opinion, mais elle s'apercevait que différentes personnes l'avaient déjà en assez haute estime, et cela ne lui déplaisait pas. Ce qui l'inclinait à cette indulgence et à ce parti pris de sagesse et de modération, c'est également qu'elle eût voulu croire Richard aussi absolument absorbé qu'il le disait dans ses études de prédilection. Elle commençait à s'inquiéter de ces absences périodiques, d'où il revenait silencieux et quelque peu impénétrable. Soit qu'on eût vu Richard et Mme Darcy ensemble, soit que l'instinct provincial, si friand de médisance ou de scandale, se fût éveillé, on avait par-ci, par-là, tenu à Berthe divers propos. La passion de M. Destrées pour le travail était donc bien grande qu'il s'éloignât ainsi de sa maison. On ne le voyait, il est vrai, à Paris dans aucun lieu de plaisir, c'était même inutilement que l'on frappait à son hôtel ; on ne l'y rencontrait

pas. Mme de Sandreuil était d'avis que Berthe eût dû accompagner son mari. Elle ne le gênerait guère et saurait du moins ce qu'il faisait. Berthe hésitait. Elle doutait que sa présence plût beaucoup à Richard, dont les idées étaient si différentes des siennes : elle estimait qu'il regardait ces quelques jours dont il disposait de loin en loin comme les meilleurs instants de cette solitude qui lui était chère et de cette liberté dont il avait la passion.

Toutefois, elle s'attristait. Elle sentait confusément que ses rapports avec son mari avaient changé. Elle ne le ressaisissait même plus dans ces discussions parfois douloureuses qui les excitaient jadis l'un contre l'autre, mais après lesquelles ils se souvenaient du moins qu'ils s'étaient aimés et qu'ils s'aimaient encore. Ces discussions n'avaient plus lieu. A son tour, Richard devenait irréprochable pour Berthe. Il n'eût plus bondi sous ses récriminations ou sous ses plaintes. Il était de son avis aimablement et toujours ; il comprenait même, au point d'en user, ces distractions de province ou ces réu-

nions de famille qui l'irritaient naguère ou qu'il poursuivait de ses railleries. En revanche, il paraissait s'étonner avec une politesse froide, si Berthe se risquait à l'interroger sur ses lectures ou sur ses travaux. Il était très-clair que, loin de l'encourager à de telles questions, comme il l'eût fait à une autre époque, il la jugeait entièrement incapable de s'y intéresser ou d'y rien comprendre.

Il y mit malgré lui une certaine affectation qui fit pressentir un danger à Berthe. Il y a mille indices, si faibles qu'ils soient, qui révèlent à celui qui ne se sent plus aimé l'existence d'un autre amour. On ne s'enveloppe point si bien de sa propre personnalité qu'on n'en laisse apparaître une seconde dont on s'est imprégné, que l'on chérit, qui s'accuse par d'involontaires réminiscences, dans nos gestes, dans nos paroles, dans les manifestations de notre être. Berthe, sans être sûre de rien, sans être jalouse encore, car elle ne s'était jamais jusque-là sentie aux prises avec une rivale, se disait qu'il y avait désormais autre chose dans le

cœur de son mari que son image à elle, que sa pensée, même hostile et combattue, et que cette autre chose, au contraire d'une passion abstraite comme l'ambition ou la science, était vivante, réelle, physique en un mot. Qu'était-ce donc, ou plutôt qui donc était-ce ?

Elle en était là, lorsqu'une nouvelle absolument inattendue la remplit d'espérance. Elle apprit qu'une sœur de sa mère, qui était fort riche et habitait le Dauphiné, venait de mourir et l'avait faite son héritière. Elle n'avait guère à pleurer cette parente presque inconnue, elle n'avait qu'à disposer de sa fortune. Elle y pensa tout de suite pour Richard. Elle allait lui faire enfin la grande existence qu'il avait toujours désirée. Si Berthe s'était résignée comme avec acharnement aux vertus modestes, à la retraite, à la famille, ce n'était pas seulement par un éloignement naturel du bruit et de l'éclat, c'était surtout par la terreur de ces tentatives aventureuses où les goûts de son mari l'eussent entraîné, et qui l'eussent conduit peut-être à un naufrage ; mais elle avait trop de bon sens pour

ne pas savoir que la richesse écartait la plupart des dangers qu'elle avait redoutés. La richesse, en effet, n'est-elle pas la sécurité, la dignité de la vie, le soutien des faibles et l'appui des forts? C'est par elle que ces derniers, dégagés de toute préoccupation subalterne, ne se distraient point de l'ambition qu'ils poursuivent, du but auquel ils aspirent. Aussi Berthe attendait-elle avec une impatience agitée le retour de son mari, qui était alors à Paris. Quand il revint, elle l'enlaça de ses bras, et lui apprit la grande nouvelle. Hélas! il était trop tard. Il ne montra point de joie, il cacha mal, au contraire, une impression singulière d'appréhension et de méfiance. Il lui en coûtait de devoir la fortune à cette femme qu'il trahissait, qu'il était décidé à trahir encore, avec laquelle il ne concevait plus le partage quotidien de ses sentiments et de ses plaisirs. Elle était devenue pour lui une compagne forcée qu'il traitait cependant en égale, il allait la subir comme un maître qui lui imposerait ses bienfaits. Il se contraignit néanmoins, et trouva pour Berthe,

qui s'étonnait de sa froideur, ces mots qui purent la tromper : — C'est moi qui avais rêvé de devenir un jour riche et puissant.

Berthe était une femme résolue. Elle voulait donner à Richard une grande existence, et se décida immédiatement à partir pour Paris. Elle avait déterminé sa mère à les accompagner. Mme de Sandreuil n'avait fait aucune résistance. Depuis la perte de son mari, elle s'attristait dans cette maison, où les moindres objets lui retraçaient son bonheur passé. Berthe et Richard descendirent d'abord à l'hôtel, mais Mme Destrées chercha rapidement, trouva et organisa une charmante habitation entourée d'arbres et qui se dérobait dans un frais silence à l'agitation et au tumulte de la ville. Bien que ses habitudes eussent toujours été des plus modestes, elle avait le goût des choses belles et simples. Elle eût été, dans une situation médiocre, la femme la plus économe et la plus sage ; elle eut, dans cette fortune subite, la notion précise et presque l'intelligent dédain de cet argent qu'elle pouvait dépenser selon

son caprice. Richard, qui ne l'aidait même point de ses conseils, s'émerveillait parfois de ces aptitudes de Berthe, si nouvelles pour lui. Il avait comme un remords en se voyant deviné dans ces réalisations d'un luxe d'artiste qu'il eût souhaité autrefois, qui lui pesait aujourd'hui. C'est qu'il avait devant les yeux la petite maison de Cyprienne. La serre de son hôtel, où s'épanouissaient des fleurs rares, le faisait songer à cet unique bouquet de violettes ou de camélias que renfermait un vase bleu dans le salon de sa maîtresse. Les lourds rideaux tombants de damas de soie lui rappelaient par un contraste ces légers rideaux de perse qui se soulevaient à la moindre brise. Ses équipages, ses chevaux, la somptuosité de sa table, la livrée de ses gens, lui causaient du dépit et de la honte. Tout cela était non point à lui, mais à sa femme ; il ne se croyait pas le droit d'en user. Berthe elle-même en son élégance de vêtements correcte et fière le reportait à ces vaporeuses toilettes où Cyprienne s'enfouissait en des flots de mousseline avec une seule rose dans ses

cheveux noirs. Celle-là était bien la fée d'un paradis défendu, d'un royaume ignoré que les tendresses du cœur et les fantaisies de l'imagination peuplaient d'éblouissantes chimères. Aussi le plus souvent fuyait-il sa demeure ou s'y comportait-il comme un étranger qui n'en goûte un jour les splendeurs que pour les oublier le lendemain.

Cyprienne s'était montrée surprise plutôt qu'émue du changement de fortune de son ami. Elle s'était doutée que cela ne dérangerait en rien leur manière d'être. Ni Richard ni elle n'avaient rien à voir à ces magnificences que la femme qu'ils estimaient en la redoutant mettait à leur portée. Tout d'abord, cependant, ils s'étaient réjouis de se voir chaque jour. Tandis que Berthe était tout entière aux soins de son installation, Richard, qui était libre, passait de longues heures auprès de Cyprienne. Ils avaient enfin cette réunion presque continuelle que les départs n'attristaient plus; mais bientôt ils en vinrent à regretter le passé. Autrefois, en effet, si d'inévitables séparations

les arrachaient l'un à l'autre, ils s'appartenaient sans contrainte au moment du retour. Si rapide que fût leur bonheur, il était sans mélange, l'implacable destinée ne le leur mesurait point d'une main avare. Maintenant, au contraire, à heure fixe, au moment où le trouble de leurs cœurs les emportait le plus loin, ils devaient se quitter, et, pendant que Cyprienne retombait en son équivoque solitude, Richard rentrait au foyer conjugal. Le mensonge les enlaçait de ses replis. Ils n'étaient même pas les hardis déserteurs du devoir, ils n'étaient que des hypocrites qui savourent leur faute en secret, en retardant le plus et du mieux qu'ils peuvent le châtiment et l'expiation. Ils le sentaient, et s'efforçaient de n'en point rougir, car ils n'avaient pas le droit, en agissant autrement, d'infliger à la femme innocente qu'ils trompaient le chagrin d'une humiliation et d'un scandale qui l'eussent atteinte au grand jour. En revenant chez lui, Richard, mal à son aise, composait son visage et avait, lorsqu'il revoyait sa femme, un pâle sourire sur les lèvres. Elle ne l'interro-

geait pourtant pas, mais le recevait avec une méfiance muette. Tout conspirait en effet pour lui donner l'éveil. Elle avait cru que Richard, dans cette ambition qu'il avait souvent laissé entrevoir de devenir un homme politique, profiterait de sa situation nouvelle pour ouvrir son salon et grouper autour de lui un certain nombre de ses amis. Il y eût réussi lentement, mais à coup sûr. Il n'en était rien. Il fuyait maintenant le monde et s'importunait d'une façon visible du faste de sa maison. Aux yeux exercés de Berthe, il n'y était point chez lui. Elle avait également pensé qu'il publierait quelques-uns de ces manuscrits qu'il avait achevés à Bréville, et qu'il regardait alors avec regret comme des œuvres qui ne verraient pas le jour. Ce n'était pas désormais une question d'argent qui pût l'arrêter. Cependant Richard ne le faisait point. Elle en vint à le presser à ce sujet; il répondit évasivement. C'est en vain qu'elle l'avait prié de prendre la direction de ses affaires; il lui avait dit qu'elle s'acquittait trop bien de ces fonctions de maîtresse de maison pour qu'il lui en ôtât le

soin. Il avait même restreint ses dépenses personnelles, qui n'étaient plus ainsi en harmonie avec le train qu'on menait autour de lui. Mme de Sandreuil s'étonnait de cette parcimonie calculée, de cette réserve absolue. — On croirait, à voir ton mari, dit-elle un jour à sa fille, que ton argent lui brûle les doigts.

Berthe ne répondait pas. Agitée d'impatiences intimes, devinant un péril, elle cherchait le moindre indice qui l'éclairât, et avait hâte d'en arriver à un dénoûment.

V

Un jour, Richard rentrait chez lui. Il avait, le matin même, prétexté une affaire et déjeuné chez Cyprienne. C'était un plaisir qu'ils goûtaient rarement et qui était pour eux d'autant plus vif. Par la fenêtre ouverte, ils avaient eu l'ombrage et la senteur des arbres, puis la molle clarté du jour. Ce beau soleil d'été, la joie de se sentir libre l'un et l'autre, les avaient bercés d'espérances soudaines. Pourquoi leur bonheur finirait-il? Richard revenait heureux et confiant. Il se disait que sa situation n'était après tout ni si nouvelle ni si étrange qu'elle ne pût se prolonger. Sa femme resterait ou redeviendrait son amie, car il ne savait trop où il en était avec

elle. Une affection tranquille lui suffirait. Il n'en fallait pas davantage à Berthe, qui était froide et même austère. Il se reprochait presque de lui avoir montré un peu d'éloignement; c'était l'affliger inutilement. Il avait eu aussi trop de scrupules; il pouvait certes sans inconvénient prendre tout au moins sa part plus large du luxe de sa maison, recevoir quelques amis. Il dissiperait ainsi les soupçons de Berthe, à supposer qu'elle en eût.

Sa femme l'attendait au salon, debout devant la cheminée, très-pâle, l'œil chargé d'éclairs. Quand il eut instinctivement fermé la porte et qu'il eut fait quelques pas, Berthe lui dit :

— Pourquoi me trompez-vous?

— Moi! fit-il.

— Avec Mme Darcy. Ne niez pas. Je le sais.

— Comment le savez-vous?

— Je vous ai suivi. C'était le moyen le plus simple. De cette façon, il n'y a que moi qui sache la vérité; mais répondez maintenant, continua-t-elle, en se dominant. Pourquoi m'avez-vous trompée?

Richard, lui aussi, était très-pâle. Il répondit :

— J'aime Mme Darcy.

— Elle! fit Berthe avec un haussement d'épaules, elle! Vous ne l'aimez pas, vous ne pouvez pas l'aimer; seulement vous avez cessé de m'aimer. Pourquoi?

— Pourquoi? répéta-t-il.

— Oui. Que vous ai-je fait? J'étais une jeune fille paisible et fière. Vous êtes le premier homme qui m'ait fait battre le cœur. Vous êtes venu à moi, et vous m'avez dit que vous m'aimiez. Je vous ai cru. J'ai accepté, j'ai encouragé cette affection telle qu'elle s'offrait à moi. Je m'y suis livrée, parce que je vous estimais homme d'honneur et que vous l'étiez. Je suis allée plus loin; je ne vous ai refusé ni les aveux, ni les preuves d'amour que vous m'avez demandés. Cela m'était égal d'ailleurs. Dans ma pensée déjà je n'eusse jamais appartenu à un autre homme que vous. Vous êtes parti, et vous m'avez laissée dans la douleur, dans les regrets, dirai-je plus? dans le doute. Quand vous êtes revenu, quand vous m'avez dit que vous m'épousiez, j'ai

tressailli de joie. Je devinais bien que vous me faisiez là un sacrifice ; mais, encore une fois, il eût mieux valu, plutôt que d'en venir où nous en sommes, avoir le courage de me quitter de nouveau et de rester libre. Moi, je n'ai jamais changé, je n'ai eu de désir, de pensée, de tourment, de chagrin, de bonheur que pour vous et par vous. Quand, après notre mariage, il a fallu nous séparer, je me suis vue prise entre l'amour que j'avais pour vous et l'affection que je gardais à mes parents, et dont ils avaient besoin au déclin des ans plus que vous n'aviez, vous, dans la force de l'âge, besoin de mon amour. C'est vous qui aviez vaincu. J'allais vous rejoindre quand j'ai manqué mourir. Là encore, vous avez pour moi renoncé à votre carrière. Il ne le fallait pas, si vous ne mesuriez en même temps l'existence que vous vous réserviez et l'effort dont vous étiez capable. Vous l'avez fait néanmoins, et je vous en ai su gré du plus profond de mon cœur, et ce que j'avais été pour vous, j'ai continué de l'être. En quelle circonstance une plainte est-elle sortie de ma bouche,

un reproche s'est-il lu dans mes yeux? Et cependant je vous ai vu par degré vous détacher de moi. J'ai pressenti, je ne dirai pas qu'une autre femme, car je ne supposais pas cela possible, mais que quelque autre chose d'inconnu, de tout-puissant, d'effrayant pour moi, s'emparait de vous. Je vous épiais, c'est vrai ; pourtant je m'humiliais, je courbais la tête, je me disais que vous aviez peut-être raison, et que je pouvais ne plus vous plaire. Lorsque tout d'un coup j'ai été riche, j'ai cru que j'allais vous reconquérir. J'ai béni cet argent, — qu'en avais-je besoin pour moi ? — qui me permettrait de satisfaire vos goûts, votre ambition et vos rêves. Ah! vous avez mal fait de n'en point user. C'eût été me tromper encore, c'eût été m'épargner aussi; je n'en serais pas à me dire que tout est fini entre nous, et que c'est par la trahison et l'abandon que vous avez reconnu ma loyauté, mon amour, mon dévouement.

Elle s'était moins attendrie qu'animée en parlant ainsi, et Richard, qui ne l'avait point interrompue, avait senti une sourde colère

gronder dans son cœur. Ce n'était plus sa femme malheureuse et trahie qu'il avait devant lui, c'était une accusatrice qu'il voulait accuser à son tour.

— Ce que vous avez dit est vrai, lui répondit-il; mais vous n'avez point tout dit. Voilà bien l'orgueilleux égoïsme des femmes, qui ne voient de la vie que le côté qui les exalte. Vous avez parlé de vos désillusions et de vos souffrances, vous n'avez point parlé des miennes. C'est moi qui vais le faire. Je ne vous dirai pas que je vous ai sacrifié ma carrière, mon indépendance, mon avenir. Ce sont là de ces sacrifices qu'un honnête homme fait quand il le faut à la femme qu'il aime. Toutefois, il a le droit d'en être récompensé. Comment l'ai-je été? Vous avez tranquillement abusé de mon amour, vous n'avez rien compris à ma vie. J'étais jeune, plein d'ardeur et de feu; vous m'avez isolé dans une existence froide, monotone, stérile. Vous avez lentement engagé de vous à moi une lutte sans relâche. C'étaient vos goûts, vos principes, vos idées qu'il s'agissait de m'imposer;

vous m'aimiez, c'était assez, à votre avis pour que je m'inclinasse à vos volontés. Lorsque je me suis réfugié dans le travail, vous avez songé que par là peut-être je vous échapperais, et vous m'avez poursuivi, persiflé de votre dédain. Vous ne croyiez point en moi; c'était votre droit. Alors à mon tour je me suis caché de vous, sachant mieux chaque jour que jamais l'un de nous ne se convertirait à l'autre. En dépit de tout cependant, il nous restait à tous les deux notre amour. Il était né, il s'était fait de ce que nous avions de plus noble au cœur; par une fatalité étrange, dont nous n'avons point à nous accuser, il ne s'était jamais pétri de notre sang et de notre chair; nos âmes seules avaient tressailli ensemble. C'était assez pour vous peut-être, cela cessa d'être assez pour moi, qui suis un homme, qui en ai les passions et les ardeurs. Oui, vous avez été irréprochable, oui, vous m'avez aimé comme vous pouviez le faire, pour vous surtout; vous n'avez pas su être ma femme. Là est non pas votre crime, mais votre malheur, et ce

n'est point tant ma faute s'il s'est rencontré sur mon chemin, sans que je la cherchasse, une autre femme qui m'a promis, qui m'a donné d'une façon irrésistible et soudaine tout ce que vous me refusiez, parce que vous ne l'aviez point en vous.

Berthe recula de deux pas. — Oh! fit-elle.

Richard continua. — Cette autre femme, elle, a cru ou du moins a feint de croire à mes études, à mes chimères. Elle a partagé mes espérances. Elle s'est unie à moi de corps et d'âme; elle s'est faite la compagne palpable, animée, toute frémissante de ma vie.

— Ainsi vous l'aimez?... ajouta lentement Berthe.

— Oui, je l'aime.

A ce moment-là, un domestique vint les prévenir que le dîner était servi. Il est de ces incidents vulgaires qui intimident les passions les plus violentes; elles ont subitement la pudeur d'elles-mêmes. Berthe et Richard se turent, saluèrent Mme de Sandreuil, qui arrivait, et prirent silencieusement leur repas. Mme de San-

dreuil, un peu étonnée, les examina, mais ne les interrogea point. Aussitôt après le dîner, Richard se retira chez lui. Berthe, assise devant le feu qu'elle regardait fixement, ne dit rien à sa mère. Celle-ci, qui devinait quelque dissentiment de ménage, rentra bientôt dans son appartement. Berthe, demeurée seule, ne changea point d'attitude, elle s'absorbait sans prendre de parti dans la douleur qui l'avait frappée, ou plutôt elle attendait Richard pour lutter avec lui de nouveau, pour souffrir à plein cœur des coups qu'elle lui porterait et qu'il lui rendrait. Elle avait le morbide et suprême désir de ce combat mortel.

Vers neuf heures, et comme elle s'étonnait qu'il ne vînt pas, le valet de chambre de Richard lui apporta une lettre. Elle reconnut l'écriture de son mari, et, dès que le serviteur fut sorti, elle ouvrit fiévreusement le billet. « Madame, lui écrivait Richard, après ce que nous nous sommes dit, nous n'avons plus qu'à nous séparer. Vous êtes chez vous dans cette maison, je la quitte. Ne cherchez pas à me revoir. Cela serait inutile. »

« Berthe sonna violemment. — Ma voiture ! cria-t-elle. » Quelques instants après, elle courait au logis de Cyprienne. Elle n'avait qu'une pensée, reprendre Richard à cette femme, de force s'il le fallait, car c'est là qu'il était. Elle avait des moments de folie ; était-ce bien elle qui, toute bouillante de colère, se précipitait ainsi à sa vengeance? Oui, c'était elle, et elle eût voulu que les chevaux allassent plus vite. Quand la voiture s'arrêta, elle s'en fut elle-même à cette petite porte de la rue qu'elle ne connaissait que depuis le matin, et qu'il lui semblait connaître depuis des années. Elle agita le marteau de bronze, qui rendit des sons retentissants dans ce quartier désert. On ne répondit pas. Elle s'éloigna quelque peu pour voir s'il n'y avait point au travers des volets quelque filet de lumière. L'obscurité était complète, peut-être à dessein. « Voyez donc, dit-elle au valet de pied, s'il n'y a personne du côté de la grille. » Il revint bientôt : « Personne, Madame; la loge du concierge n'est point éclairée. » Berthe, à force d'émotion, était devenue presque calme.

Elle frappa encore. Alors, de l'autre côté de la rue, un voisin, attiré par le bruit, parut à une fenêtre. — Est-ce que Mme Darcy, lui cria Berthe, n'habite plus ici ? — Je ne sais pas, répondit le voisin, comment cette dame s'appelle ; je l'ai vue partir comme en voyage, il y a une heure, dans une voiture sur laquelle il y avait des malles. — Ah ! dit seulement Berthe. — Elle eût voulu demander si Mme Darcy était partie seule ; elle ne l'osait pas devant ses gens. — Et même, continua le voisin, j'ai dit à ma femme : « Il y a un monsieur qui l'accompagne. » — Je vous remercie, fit Berthe d'un ton doux et faible. — Elle remonta dans sa voiture, et se fit reconduire chez elle.

Sa colère était tombée. Elle se sentait isolée à en mourir. Ainsi ils avaient fui tous les deux, tout de suite. Elle les méprisait profondément ; elle ne comprenait même pas qu'ils s'aimassent. Les raisons de Richard ne l'avaient pas convaincue. Cet amour des sens — car, à bien prendre, il n'y avait point autre chose entre ces deux êtres — lui inspirait plus de dégoût

que d'indignation. Comme elle s'était trompée pourtant sur le compte de Richard ! Et avec quelle adresse perfide il l'avait abusée, lui ! Elle se rappelait la soirée où Mme Darcy avait eu ce triomphe de coquetterie et de scandale. Cette femme — elle la voyait encore — avait quelque chose d'onduleux, de félin, d'enveloppant. Elle eût rougi, pour sa part, d'être ainsi. Depuis ce jour, Richard n'avait plus été le même. Elle s'en était mal aperçue à Bréville, mais ce passé maintenant s'éclairait pour elle. C'est parce qu'il aimait Mme Darcy qu'il s'était montré insensible à cette grande fortune qui leur était échue, et qu'il eût désirée autrefois. Il avait au moins ce scrupule d'honnête homme. Oui, l'honneur des hommes se réfugie en une misérable question d'argent, et alors ils se croient quittes de tout envers la femme qu'ils trahissent, dont ils tuent à la fois le présent et l'avenir. Que deviendrait-elle en effet? Elle se le demandait entre les larmes et la révolte. Si soudaine avait été la catastrophe, que Berthe ne savait plus où elle en était. Elle appelait Richard et

ne le voulait plus voir. Elle le maudissait et le regrettait. Elle le chasserait loin d'elle, s'il revenait, et elle craignait qu'il ne revînt pas. Les heures de la nuit tombaient une à une dans le silence, le feu s'était éteint, les bougies se consumaient. Berthe avait froid, elle avait peur. Elle vit les premières clartés du matin entrer dans le salon : elle avait veillé toute la nuit. Et pendant ce temps-là Richard... Elle n'achevait point sa pensée, se cachait le visage dans ses mains et sanglotait. Quand les bruits du jour s'éveillèrent dans la maison, elle eut honte de son désordre, s'enfuit dans sa chambre et se coucha. Elle était tellement brisée de fatigue et de douleur qu'elle s'endormit d'un lourd sommeil agité de songes mauvais qui étaient encore la réalité.

En se réveillant, elle eut une idée fixe: savoir ce que Richard était devenu et le revoir à tout prix ; mais elle ne se sentait pas capable d'agir seule. Elle songea d'abord à sa mère, et la fit demander. Quand elle fut là, elle se jeta dans ses bras, et lui conta tout. M^me^ de Sandreuil se

prit à pleurer, se répandit en exclamations, leva les mains au ciel. Berthe comprit que sa mère ne lui serait d'aucun secours, et ce fut elle qui dut la calmer et lui recommander la prudence. Alors elle pensa au colonel Maurice. Celui-là était un homme, et serait de bon conseil. Le colonel ne pouvait vouloir que Richard se perdît. Il le chercherait, le trouverait, le lui ramènerait peut-être. Elle lui envoya aussitôt une dépêche et l'attendit. Quelques heures plus tard, il arrivait. Elle lui raconta ce qui s'était passé avec une simplicité courageuse qui émut le vieillard et qu'il admira. — Je tâcherai de faire ce que vous voulez, Madame, lui dit-il.

— Vous tâcherez, reprit Berthe; seulement cela !

Le colonel secoua la tête : — J'aurais mauvaise grâce à vous dire que je vous avais prévenue. Vous n'avez pas su garder votre bonheur. Il s'agit de le reconquérir aujourd'hui, et vous n'avez pas les armes qu'il vous faudrait pour cela.

Berthe se dressa devant lui, frémissante et

dédaigneuse: — Est-ce donc, selon vous, qu'entre cette femme et moi il n'y a pas de lutte possible?

— Je le crains, dit-il froidement.

Elle se tut, rougit, baissa les yeux. Elle venait de se heurter une fois de plus à ces secrets de la vie et de l'amour qu'elle n'avait jamais voulu soupçonner, tant elle les jugeait indignes de sa fierté de femme, que depuis la veille elle entrevoyait confusément, mais dont elle ne concevait encore, dans son ignorance, ni l'entraînement ni la toute-puissance.

— C'est une crise que traverse Richard, reprit doucement le colonel: il peut en sortir guéri; mais avant tout ne précipitons rien. Ce n'est point de nous qu'il est question, c'est sur lui qu'il faut veiller.

— Oui, dit-elle, devenue faible et laissant couler ses larmes.

Ils convinrent qu'il fallait tenir secrète la fuite de Richard. Cela n'était point difficile à Paris, où M. et Mme Destrées n'avaient que des relations peu nombreuses. Le colonel se fit fort

d'annoncer à Bréville que le jeune homme, en sa qualité d'ancien officier, avait accepté une mission pour l'Algérie et était parti très-promptement. L'on gagnait ainsi le temps nécessaire pour se reconnaître et pour agir. Mme de Sandreuil n'était point femme à parler de cet accident domestique, et, s'il fallait en instruire Mlle de Redens, dont la tendresse était inquiète et perspicace, on pouvait être sûr qu'elle garderait le silence. Quant au colonel, il dut faire, sur-le-champ, aux alentours de la maison de Mme Darcy, des recherches qui le missent sur la piste de Richard. Malheureusement ces recherches furent vaines. On connaissait, il est vrai, Mme Darcy, on n'ignorait pas qu'un étranger venait souvent la voir; mais le colonel ne put recueillir d'autres renseignements que ceux que Berthe avait déjà obtenus. Il apprit cependant d'autre part que Richard n'avait point pris de passe-port pour l'étranger; on pouvait dès lors présumer qu'il était à Paris plutôt même qu'en province.

Le parti qu'avaient adopté Berthe et le colonel de donner un motif officiel au départ de Richard

leur réussit parfaitement. Personne ne s'étonna que M. Destrées eût accepté une mission qui l'éloignait momentanément de France. Plusieurs en firent leur compliment à Mme de Sandreuil et à sa fille. D'ailleurs, par le conseil du colonel et aussi par fierté, Berthe se montrait à tout le monde accessible et souriante. Elle ne changea rien non plus à son genre de vie. Le colonel l'en avait priée, afin qu'elle pût se distraire et rendre plus fréquentes les occasions où le hasard lui ferait rencontrer Richard. Toutefois, au fur et à mesure que les jours et les semaines s'écoulaient, les sentiments de Berthe à l'égard de son mari se modifiaient. La colère et la douleur des premiers moments faisaient place au ressentiment, à un mépris froid. N'eût été une question d'orgueil et d'amour-propre vis-à-vis des personnes qu'elle connaissait et de ce petit monde de Bréville, où elle avait passé sa vie entière et à l'opinion duquel elle tenait par-dessus tout, Berthe eût lentement, ainsi qu'elle l'avait aimé, oublié son mari. Elle n'en eût pas moins été à tout jamais frappée. Sa beauté

correcte et pure, épanouie dans un bonheur calme, se décolorait et s'immobilisait déjà en des contours rigidement accusés, pâles et sévères. Elle n'avait plus ni joie ni mouvement, et ses goûts, déjà si simples, s'exagéraient par une extrême sobriété de toilette. Elle parlait rarement, évitait même avec le colonel de s'entretenir de Richard. Elle s'acheminait volontairement vers une existence de retraite et de silence qui lui eût presque été chère autrefois, d'où son amour pour Richard l'avait violemment tirée, et que sa rapide et douloureuse expérience des joies mondaines lui faisait entrevoir comme la seule qui convînt désormais au deuil de son cœur et à son austérité d'âme.

Un soir d'été, Berthe, accompagnée du colonel, revenait du bois. La nuit était splendide, les étoiles scintillaient dans le bleu foncé du ciel, une brise légère courait à travers les arbres, dont le feuillage s'éclairait aux rayons de la lune. La voiture cheminait au pas dans une allée déserte, quand tout à coup le colonel mit un doigt sur ses lèvres. Dans une victoria élé-

gamment attelée, qui marchait parallèlement à la calèche de Mme Destrées et un peu en avant, il venait d'apercevoir Richard et Mme Darcy. Berthe pouvait les voir sans être vue d'eux. Il les lui montra. Les deux jeunes gens, penchés l'un vers l'autre, se tenaient les mains, se regardaient. L'éclat attendri de leurs yeux, leur pose abandonnée, ces mains étroitement unies, l'expression rêveuse et passionnée de leurs visages, attestaient une entente si complète, si physique de leurs deux êtres, que Berthe en tressaillit. Jamais l'amour en ses sympathies palpables, en ses affinités magnétiques, ne lui était apparu sous un tel aspect. En dévorant Cyprienne du regard, il ne lui sembla point qu'elle se fût jamais vue elle-même avec cette transfiguration des traits où se lisaient le désir latent et la volupté heureuse. Elle n'avait jamais été femme à la façon de cette créature. Berthe fut éblouie, fascinée à la révélation de ces prestigieux et lumineux abîmes. Hélas! toute mariée qu'elle fût, elle n'avait été que la prêtresse de Vesta. Instantanément, par un

frisson qui la parcourut de la tête aux pieds, elle eut le regret de feu de ce bonheur qui lui était échappé, qu'il n'eût tenu qu'à elle de saisir, qu'elle avait méconnu, et dont une autre jouissait à sa place. Elle fut vraiment jalouse en voyant, par ce douloureux contraste, les raisons qu'elle avait de l'être. Perfidement, à la dérobée, comme si elle eût pris de la sorte quelque chose de son amant à Mme Darcy, elle examina Richard. Il était sous le charme de sa maîtresse, comme celle-ci était sous le sien. Il parut à Berthe plus résolu, d'une beauté plus virile et plus tendre qu'elle ne l'avait jamais connu. Elle fut sur le point de lui crier son nom, de l'appeler à elle. Elle ne le fit pas par une honte toute-puissante. Elle s'avouait que Cyprienne l'eût emporté sur elle, et qu'elle était vaincue d'avance. Cette apparition de Richard et de Cyprienne dura quelques secondes à peine. Avant que Berthe eût pu prendre un parti, songer à les suivre, à découvrir ainsi leur retraite, les chevaux de Richard partirent à une allure rapide, et, débouchant dans la grande

allée, remplie d'équipages et de piétons, se perdirent dans la foule.

Il resta de cette aventure à Mme Destrées une agitation fébrile. Ainsi, il était à Paris, heureux ! Elle comprenait, maintenant qu'elle avait vu les deux amants ensemble, la signification de ce mot. Ce luxe qu'ils étalaient la troublait aussi. Où Richard trouvait-il de l'argent ? Quelle femme était-ce donc que cette Cyprienne ? Berthe avait été jusque-là si pure et si chaste, que le resplendissement de la passion coupable la pénétrait de frissons. Elle avait envie de cet homme qu'elle avait trop noblement et mal aimé peut-être, qu'elle aimait fiévreusement aujourd'hui, si indigne d'elle, si déchu qu'il lui parût. Elle se raidissait contre ces atteintes, offrait au colonel, qui ne s'y trompait pas, un visage tranquille et ferme, et cependant se faisait conduire par lui dans tous les lieux de plaisir et de bruit où il lui semblait qu'elle dût fatalement retrouver Richard et Cyprienne.

Un soir, à un théâtre, elle les aperçut. Ils

étaient dans une loge obscure, juste en face de la sienne. Cyprienne, sur le devant, à demi en lumière sous la clarté qui venait de la rampe, tenait un gros bouquet qu'elle respirait fortement. Elle était d'une blancheur plus mate, avec des yeux d'un plus noir éclat que Berthe ne l'avait encore vue. Elle se présentait de trois quarts, regardant la scène, et devait avoir sa main droite aux mains de Richard, qui se dissimulait dans l'ombre. Sa toilette était éclatante, d'un rose vif, avec des manches de dentelle d'où sortaient ses bras fluets. Ces moindres détails n'échappèrent point à Berthe, qui se recula doucement, et qui, désignant la loge au colonel, lui dit seulement : — Ils sont là.

Ils ne nous ont point remarqués, fit au bout d'un instant le colonel. Il faut que vous partiez, Madame, vous n'avez rien à faire ici. Moi, j'irai les voir.

Il conduisit Mme Destrées à sa voiture, et au premier entr'acte il alla frapper à la loge de Richard. Il n'eut point à s'excuser de sa visite. Après une courte surprise, Cyprienne, qui

rougit légèrement, l'accueillit en souriant, et Richard lui serra la main avec émotion. Ils ne causèrent pas durant le spectacle, s'observèrent plutôt. Richard et Cyprienne ne doutaient pas que le colonel ne vînt pour le compte de Mme Destrées et tout au moins amené par la curiosité. Le colonel mit sa vieille expérience et tout son aimable esprit à les rassurer. Il était heureux de les revoir, et ne songeait vraiment qu'au bonheur de cette rencontre. Ils furent bientôt en confiance, et, certains de ne s'aventurer que sur un terrain de courtoisie et de sympathie, ils éprouvèrent le désir de prolonger cette entrevue pour se reconnaître mutuellement et se mieux pénétrer.

A l'issue du spectacle, afin de ne se point séparer aussitôt après s'être revus comme à l'improviste, le colonel offrit à Cyprienne et à Richard de souper au cabaret. Ils acceptèrent. Là, les portes closes, dans l'intimité du repas, ils abordèrent, sous le voile de l'allusion, les sentiments secrets qui les agitaient. Ils semblaient ne pas vouloir qu'il existât entre eux

le moindre malentendu. Ce qu'ils débattirent, ce fut l'éternelle question du cœur aux prises avec les lois sociales, la passion qui s'éteint et se ravive, les sacrifices que l'on doit s'imposer, la fugitive durée des affections humaines. Cyprienne et Richard se regardaient alors avec un beau sourire. Très-hardiment ils ne regrettaient rien du passé, ne redoutaient rien de l'avenir. Tout au plus Mme Darcy était-elle un peu exaltée. Il y avait en elle une sorte d'entrain fébrile, de soif de la vie, d'ardeur au plaisir et au bonheur, que le colonel remarquait avec étonnement. Elle devenait très-pâle, tandis que ses yeux s'animaient d'une flamme brillante. Elle invoquait, riant à demi, à demi sérieuse, la fatalité des amours heureuses ou malheureuses, à laquelle nul ne se soustrait, et cet autre arrêt du destin qui mesure ses jours à chacun de nous et sa part de joie en ce monde. Elle se hâtait aux jouissances, pouvant se trouver demain en face d'un grand malheur.

— Et lequel, madame? lui demanda le colonel.

— Est-ce que je le sais? répondit-elle gaiement.

Puis elle se tut, se sentant un peu fatiguée, ferma les yeux et laissa sa tête s'incliner vers les coussins. Elle était ainsi, vue de profil, le corps légèrement arqué, ses petites mains blanches étendues près d'elle, ses pieds cambrés sur le tapis, dans une pose délicieuse et coquette.

— Elle est bien charmante, fit à voix basse le colonel.

— Oui, — dit Richard avec une certaine hésitation. Il parut ému et ajouta : — La pauvre enfant ! Puissé-je la garder longtemps, toujours !

— Est-ce que vous avez des inquiétudes ?

Richard alla vers Cyprienne et l'examina quelques instants. Un faible souffle s'échappait de ses lèvres, elle avait au front un peu de moiteur et dormait. — Voilà comme cela lui arrive, reprit-il en revenant au colonel, subitement ; la vie s'exagère en elle, puis cesse tout à coup. Elle est étrange, mon ami ; il lui faut ce mouvement où vous l'avez vue et ces plaisirs où elle se distrait de je ne sais quelle pensée, de je ne sais quel mal. C'est une jolie fleur de

son pays. Elle est toute frileuse ici; je la réchauffe de mon amour dans ce luxe qu'elle aime, où elle s'épanouit.

— Richard, dit avec une amicale franchise e colonel, de quoi vivez-vous ?

— De ma tante, répondit l'insoucieux jeune homme; nous dépensons la petite fortune qu'elle m'a donnée.

— Et après ?

— Oh ! après, dit-il.:. Il s'assombrit. — Nous sommes encore assez riches pour ne pas nous inquiéter de cet avenir-là, qui ne viendra peut-être point.

Cyprienne s'éveillait. Elle s'enveloppa de son châle, prit le bras de Richard, et fit ses adieux au colonel. — Au revoir, lui dit-elle, et souvent; en ami, n'est-ce pas ?

Il lui baisa la main, et s'en fut lentement, surpris et charmé de cette grâce et de cette beauté qui s'affirmaient en leur plein essor, et dont les jours semblaient comptés. Sa rêverie fut si intense qu'il tressaillit en se retrouvant vis-à-vis de Mme Destrées. Il venait de quitter

la maîtresse, une frêle créature, amoureuse et malade. L'épouse offensée, fière encore, mais frappée au cœur, le recevait avec ces seuls mots : — Eh bien ?

— Madame, lui dit le colonel, leurs amours ne dureront pas longtemps.

— Ah ! fit Berthe indécise, et pourquoi ?

— Mme Darcy se meurt, répondit gravement le colonel Maurice.

Cyprienne se mourait en effet. Le colonel, tout en l'affirmant à Mme Destrées, le pressentait plutôt qu'il ne s'en était aperçu. Richard s'en doutait par instants, et chassait cette pensée loin de lui. Cyprienne seule, malgré de tristes pressentiments, ne s'imaginait point qu'elle pût mourir. C'était un mal singulier que celui qui la minait. La vie, en apparence exubérante en elle, était accompagnée de prostrations soudaines; puis elle se reprenait à des impatiences de bien-être, à des plaisirs sans relâche, à un étourdissement de toutes les heures, où dominait cependant sa passion pour Richard. C'est à lui que se reportaient ses sentiments, ses sensations.

Elle ne perdait rien de sa beauté, qui lui était chère ; elle avait la séduction de ses traits, la volupté de sa démarche. La seule chose qui l'effrayât, c'était sa pâleur, toujours plus grande. Elle la cachait à Richard, elle se la cachait à elle-même en mettant du rouge. Elle se trouvait ainsi plus ardemment jolie. Parfois, elle n'avait pas besoin de cela ; sous le coup d'émotions promptes, de tendresses rapides, le sang, en teintes rosées, affluait à ses joues. Elle s'en réjouissait comme d'un symptôme de force et de jeunesse ; mais ce n'était qu'un éclair. La vie, qui s'épuisait en Cyprienne, avait ces mourantes lueurs. Richard avait consulté les médecins ; ils parlaient seulement d'anémie, de malaise nerveux, ne s'alarmaient point. Pour un jour il reprenait confiance et subissait, pour sa part, le contre-coup de ces crises bizarres. Il avait, comme Cyprienne, le vertige de la vie et de l'amour. Il chérissait la jeune femme avec une affection folle et attristée tour à tour. Il tentait, comme elle, en se répandant au dehors, d'échapper à sa pensée, ou s'efforçait par ses

caresses, par ses paroles, par l'élan de son âme, de disputer son amie au sort implacable qui la lui dérobait lentement. Le moment venait pourtant où les illusions n'étaient plus possibles. Cyprienne, alanguie, plus blanche encore en de frais atours, ne se levait plus de son fauteuil, ou faisait quelques pas à peine dans son salon tout rempli des belles fleurs qui lui plaisaient à voir. Toute proche de sa fin, elle voulait mourir coquettement, et le disait en souriant à Richard. D'une sérénité douce, elle avait pour lui, puisant aux sources mêmes de son être ces forces dernières, de tendres regards qui le ramenaient aux temps heureux. Elle avait voulu que le colonel Maurice vînt la visiter, — elle avait souvent avec lui de longs entretiens qu'elle interrompait lorsque paraissait Richard. Elle tâchait alors d'être gaie, et priait le colonel de lui raconter les jolies histoires de ce monde parisien qu'elle n'avait qu'entrevu, et qui la berçaient comme des contes de fées. Elle se laissait aller, en les écoutant, à une rêverie paresseuse qui ressemblait au sommeil. Le co-

lonel se taisait, regardait Richard, et les deux hommes avaient les yeux humides. En revenant à l'hôtel Destrées, le colonel entretenait Berthe de cette lente agonie. Il trouvait d'ailleurs Mme Destrées énigmatique et renfermée en elle-même. Elle l'écoutait, ne répondait rien. On eût dit qu'il lui en coûtât d'avoir le colonel pour allié en ces circonstances suprêmes, qu'elle se défiât de lui ou qu'elle eût de nouveaux projets, dont il lui répugnait de le faire confident. Quand il lui annonça que Cyprienne s'était éteinte, Mme Destrées lui demanda seulement :

— Voyez ce que mon mari a l'intention de faire.

— Ne le recevrez-vous donc pas, s'il revient à vous ? dit le colonel.

— Oh ! fit Berthe, qui ne put demeurer impassible et se hâta de sortir.

Le colonel alla chez Richard, qu'il trouva plongé dans une douleur muette et désolée. Après un silence qui se prolongea, il prit la main de son vieil ami. — Pardonnez-moi, lui dit-il, je n'ai plus de courage. Je m'étais donné

à elle tout entier, et il ne reste plus rien d'elle ni de moi.

— Il y a une autre femme, dit avec fermeté le colonel, qui est la vôtre et envers qui vous avez des devoirs à remplir.

— J'avais cessé d'aimer Mme Destrées, fit Richard; ne me parlez jamais d'elle.

— C'est elle cependant qui m'envoie, reprit le colonel.

Il fit entendre à Richard le langage de l'honneur. Il lui peignit Berthe à son foyer désert, non-seulement veuve de son amour, mais abandonnée par lui aux mauvais propos, au dénigrement du monde. Elle n'avait pas su être la compagne de son cœur, soit, elle avait été celle de son existence. Il devait rendre à la femme infortunée qui l'aimait encore, qui lui pardonnait, la situation à laquelle elle avait droit, la sécurité et la famille.

— Je ne le pourrais pas, s'écria Richard avec véhémence. Eh quoi ! j'irais à ma femme, ayant en moi le souvenir de la morte que je pleure ! Ma femme m'aime, dites-vous ! Quel mot avez-

vous prononcé là? Que ferais-je près d'elle? Avec ce pardon qu'elle m'accorde, je verrais venir à moi ses regards et sa tendresse! Et j'y répondrais, et j'oublierais le passé, et vous croyez qu'elle ressaisirait l'homme que j'étais autrefois pour elle! Ah! c'est cruel autant qu'insensé. Je n'en suis pas descendu à ce degré de banalité ou d'hypocrisie. Je le voudrais, vous dis-je, que je ne le pourrais pas. Mme Darcy est à jamais entre ma femme et moi.

— Mme Darcy, elle-même, aurait voulu qu'il en fût ainsi; elle me l'a dit.

— C'est possible. Les morts peuvent se désintéresser des choses de ce monde; il ne leur appartient pas d'infliger un tel supplice à ceux qui leur survivent et qui les ont aimés. Assez, mon ami, je vous en prie, car vous me voyez, à cette idée, tout bouleversé, tout tremblant. Tenez, moi aussi, je pardonne à Mme Destrées l'immense chagrin que j'ai, dont elle n'est pas, après tout, innocente. Qu'elle vive sans moi! On me croit en Afrique, qu'on m'y croie encore ou dans quelque mission, dans quelque voyage

d'où je ne reviendrai pas ! Je ne connais point tant de gens qu'on se préoccupe indéfiniment de moi. Sa dignité de femme sera sauve. On m'oubliera, on me condamnera, que sais-je? Que lui importe, pourvu que je ne fasse pas parler de moi ? Et je lui promets de ne plus même porter à l'avenir le nom que je lui ai donné; qu'elle me laisse en échange dans l'indépendance et dans la sauvagerie de ma douleur !

— Mon pauvre ami, reprit le colonel, je ne veux pas vous blâmer en ce moment ; mais ajouta-t-il en hésitant, vous êtes sans ressources, n'est-ce pas ?

— Oui, fit Richard.

— Je voudrais que vous comptiez ou plutôt que vous ne comptiez pas avec moi comme avec un camarade.

— Oh ! colonel, répondit Richard, ne vous inquiétez pas de cela ; je vivrai. J'aurais toujours au besoin, en m'engageant, le pain du soldat ; malheureusement on ne se bat plus.

Lorsque le colonel retourna chez M^me^ Destrées,

il trouva la jeune femme intérieurement agitée, mais s'attendant presque à la réponse qu'il lui portait. Avec une grâce tranquille et triste, elle remercia le colonel de ses bons offices, se plaignit doucement de son sort et dit qu'elle comptait vivre désormais absolument retirée, probablement dans une province éloignée d'où elle ne sortirait pas. C'était en quelque sorte un congé qu'elle lui donnait. Il le comprit ainsi, et partit bientôt pour Bréville, où il devait rendre un dernier service à Mme Destrées en répandant le bruit que la mission de son mari, se changeant en voyage d'exploration, pouvait se prolonger au delà de ce qu'on avait prévu.

Les hésitations de Berthe, son attitude indécise et presque froide, le calme relatif avec lequel elle avait suivi les phases de la maladie de Mme Darcy et appris la nouvelle de sa mort, la demi-tentative qu'elle avait laissé le colonel faire auprès de son mari plus qu'elle ne l'y avait encouragé, se rattachaient à un grave événement survenu dans sa vie de femme, et dont elle avait longtemps douté : Berthe était

enceinte. Elle avait d'abord été saisie d'un grand trouble, mais n'avait livré son secret à personne. La maternité l'avait surprise au milieu de sa jalousie, de sa colère, de ces désirs, étranges pour elle, qu'elle éprouvait de recouvrer son mari en l'enlevant à Cyprienne. Bientôt cependant l'apaisement s'était fait en elle ; des sensations amères et douces l'avaient maîtrisée et conquise. Elle songeait toujours à Richard, mais à travers une autre pensée qui était celle de son enfant. Cet enfant, c'était elle et lui, le passé et l'avenir. Il lui était une première vengeance. Si elle le voulait, elle l'aurait à elle seule ; Richard ne saurait rien de son existence. Aussi s'était-elle gardée d'en parler au colonel, qui eût sans doute employé ce moyen de lui ramener son mari. Celui-ci ne fût revenu que pour l'enfant. Cela ne devait pas être ; elle voulait qu'il revînt uniquement pour elle. Berthe se sentait toute changée ; elle n'avait plus ni fiel ni courroux, et avec l'orgueil d'être mère, toute vibrante d'émotions généreuses, elle avait le cœur plein de mansuétude et de pardon. Elle

se recueillait, prévoyant bien que la lutte serait longue, et qu'elle aurait besoin, pour reconquérir son mari, de toute sa patience, de toute sa tendresse, de tout son génie de femme.

Au bout de quelques jours, elle s'en fut à la maison que Richard avait habitée avec Mme Darcy. Ses façons simples et réservées ne donnèrent aucun éveil, et on lui dit que M. Destrées s'était fait conduire à un hôtel meublé du faubourg Saint-Germain. Heureuse de ce premier succès, elle ne hâta point ses démarches; elle ne voulait s'avancer que sûrement. Ce qui la préoccupait surtout, c'était de savoir de quelle manière Richard pouvait subsister. Elle n'ignorait pas que le colonel lui avait fait des offres de service, et qu'il les avait refusées. Quand elle s'informa de M. Destrées à l'hôtel qu'on lui avait désigné, on lui apprit qu'il en était parti et qu'il demeurait dans une rue assez éloignée, l'une des plus étroites et des plus sombres du quartier. Berthe s'y aventura lorsque la nuit tombait, aussi émue que s'il se fût agi pour elle d'un rendez-vous coupable, et découvrit une haute maison d'aspect

misérable, qui en ce moment n'avait de lumière qu'à son dernier étage. — Est-ce donc là? se dit Berthe. — Elle pensa que Richard, selon ce qu'il avait dit au colonel, avait peut-être changé de nom en se présentant dans ce logis ; en tout cas, elle craignait d'être remarquée. Elle restait donc enfoncée dans l'ombre d'une porte, lorsque la fenêtre, que ses yeux ne quittaient pas, vint à s'ouvrir. Richard, car c'était lui, s'y accouda quelques minutes, regarda le ciel, qui était pur, parut frissonner au contact de l'air assez froid déjà de la nuit, et referma la croisée. Berthe, qui avait tremblé d'être aperçue, s'enfuit encore effrayée et toute joyeuse. Elle savait du moins où elle trouverait Richard pour l'entrevoir quelquefois et veiller sur lui.

A partir de ce jour-là, soit que ce fût une conséquence de son état ou que ces émotions diverses l'eussent trop profondément agitée, elle se vit obligée de garder la chambre. Elle n'était plus de force à sortir longtemps à pied, ne voulait point se servir d'une voiture dans ce quartier désert, et était ainsi sans nouvelles de

Richard, ce qui la troublait fort. Mme de Sandreuil n'était au courant ni de ses espérances ni de ses craintes. Elle ne parlait point de son gendre, et se contentait de soigner sa fille. Elle attendait impatiemment la venue de cet enfant, qui serait la consolation de Berthe.

Le moment arriva. Ce fut un fils que Berthe mit au monde. Plus que jamais, après les premières joies et les dernières souffrances, elle se crut sûre de l'avenir. Elle eut, dès qu'elle fut bien portante, un regain de bonheur, de confiance, d'audace juvénile. Elle confondit dans une affection commune, absolue, presque gaie, son enfant et son mari. Celui-ci demeurait toujours dans cette obscure maison, qui ne déplut point à Berthe quand elle la revit. N'apercevant jamais Richard à la fenêtre pendant la journée, elle pensa qu'il devait s'en aller de bonne heure et rentrer tard pour quelque besogne qui le retenait au dehors. Elle se mit en embuscade de grand matin dans une rue voisine, et put suivre Richard. Il marchait vite, son collet relevé à cause du froid, ayant dans ses vêtements des

vestiges de pauvreté qui émurent tristement Mme Destrées. Elle ne distingua pas son visage, car, bien qu'elle eût un voile épais, elle n'osait devancer Richard, craignant d'être reconnue. Il entra enfin au rez-de-chaussée d'une maison, dans une sorte de bureau où plusieurs employés, courbés sur des pupitres, écrivaient sans relâche. C'était un atelier de copistes. Berthe vit de loin, confusément, à travers les petits rideaux de mousseline blanche, Richard se mettre à l'œuvre... Elle se souvint alors qu'il avait une belle écriture, qu'il était fier de ses manuscrits, et se prit à pleurer. C'était donc à cet ingrat labeur qu'aboutissaient les beaux rêves du jeune homme. Il vivait de sa main, non de sa plume, et cependant le colonel Maurice lui reconnaissait un grand talent. En revenant chez elle, Berthe avait sans cesse devant les yeux cet infortuné, qui eût pu être si heureux, s'il l'avait voulu, si elle l'avait voulu elle-même. Elle revoyait aussi ce brillant officier de haute mine qui l'avait séduite du premier regard, qu'elle avait tant aimé. Hélas! qu'ils étaient

maintenant loin l'un de l'autre, et combien leur amour les avait trompés tous deux!

Berthe ne songea plus dès lors qu'à venir en aide à son mari; mais cela n'était point aisé. Il ne fallait pas qu'il se doutât de rien; la moindre imprudence était irréparable. Elle avait besoin, entre elle et Richard, d'un intermédiaire absolument discret et dévoué. Elle le trouva dans un modeste maître d'étude, dont la famille était nombreuse, et à qui, au commencement de son séjour à Paris et dans ses fonctions de dame de charité, elle avait eu l'occasion d'être utile. Cet honnête garçon, qui s'appelait Aubry, se chargea de procurer au protégé de Mme Destrées un nombre suffisant de manuscrits à copier. Berthe comptait les payer assez cher à Richard pour que celui-ci fût débarrassé de cette pauvreté qu'il supportait vaillamment, mais qui l'empêchait de se livrer à des travaux plus élevés, plus dignes de lui. Ce stratagème simple et touchant était le seul qu'elle pût employer; il lui réussit. Elle eut ce plaisir vif de voir ses bienfaits porter leurs fruits. Richard quitta sa

mansarde et loua en ces quartiers éloignés, presque aux confins de Paris, une maisonnette entourée d'un terrain vague qui ressemblait à un jardin, car il était fermé d'une haie où grimpaient des rosiers sauvages. Elle était aussi au courant de ses moindres actes par Aubry, dont il ne se méfiait point, et qui venait fréquemment chez lui. Elle apprit bientôt que Richard ne s'occupait plus seulement de son métier de copiste, mais de « quelque belle œuvre », disait Aubry.

Ce dernier arriva un jour rayonnant chez elle. Il tenait à la main des épreuves. — Voici ce qu'il écrit, Madame. Quoique je ne sois qu'un pauvre homme, je suis sûr que c'est bien fait, j'ai tout lu en chemin. — Berthe, toute tremblante, ne prenait pas les papiers. — Oh! fit Aubry, il me les a donnés pour que je lui dise mon avis. Il n'est pas fier, et puis il était si content : c'est un recueil qui va publier cela. — Berthe emporta, comme elle l'eût fait de lettres d'amour, les feuillets noircis dans sa chambre. Ils avaient une odeur particulière; elle les flaira en riant. C'était un résumé de ces

travaux dont Richard s'occupait à Bréville. Ces pages avaient une précision de style, une élévation de vues, une allure originale, qui forcèrent l'admiration de Berthe. Elle vécut dans une attente fiévreuse. Ce n'était pas assez qu'elle pressentît que Richard fût un écrivain, il fallait savoir ce que dirait le public. L'écrit parut enfin, et tout à coup il se fit un grand bruit autour du nom de *Jacques Durand*, qui l'avait signé, de ce publiciste qu'on avait complétement ignoré jusqu'alors et qui se révélait avec éclat. Berthe écoutait, toute confuse, et comme s'ils se fussent adressés à elle, les éloges qu'elle entendait. Elle était émue aussi de la critique. Il fallait, disait-on, attendre ce singulier lutteur à ses prochains travaux ; alors seulement on saurait si ce nom nouveau serait définitivement acclamé ou s'il n'aurait été qu'un accident littéraire. On ne tarda pas à le savoir. Les publications suivantes confirmèrent et grandirent la renommée de l'auteur inconnu.

Berthe cependant était indécise autant que troublée. Tout cet effort de Richard vers la cé-

lébrité s'était fait en dehors d'elle. Son mari du moins ne savait pas qu'en lui épargnant les souffrances et les ennuis de la vie matérielle, quelqu'un lui avait aplani les voies du travail fécond et glorieux, et elle n'eût point voulu qu'il le sût jamais. En se le rappelant tel qu'elle l'avait connu, poursuivant d'une volonté âpre son ambition et ses rêves, elle espérait qu'en cette heure d'enivrement et de succès il ne pensait plus à Cyprienne ; mais songeait-il à sa femme, qu'il avait délaissée par chagrin et par orgueil ? Hélas ! elle ne le croyait pas. Elle s'était acharnée à son œuvre obscure et dévouée. Elle avait eu les amers plaisirs de l'amour qui se sacrifie et qui se cache. Où était donc la récompense qu'elle avait entrevue pour elle-même ? Plus loin que jamais, car Richard avait le droit de se croire vaillant et fort et ne lui reviendrait plus, comme il l'eût fait peut-être par lassitude et par désenchantement. Mme Destrées, il est vrai, jugeait une pareille pensée indigne de lui et la rejetait ; toutefois Richard, grandi comme il l'etait, la laissait humble et défiante. Elle eût

voulu le voir faire amende honorable des doutes qu'elle avait eus jadis, lui faire comprendre qu'elle saurait l'aimer comme il avait souhaité qu'on l'aimât, et cependant elle n'osait se hasarder à la moindre démarche.

Elle se décida pourtant après de longs combats. Elle ne pouvait plus se résigner au chagrin qui l'oppressait. Elle avait d'ailleurs le décevant espoir de réussir. Voici la lettre qu'elle écrivit :

« Richard, j'ai oublié le passé, ou je ne me rappelle plus que celui où nous nous aimions. Je voudrais vous parler, vous expliquer — cela s'est fait par vous — que je ne suis plus la même, que je suis maintenant la femme qu'il vous fallait, que vous vouliez. Demain, à quatre heures, je viendrai. N'est-ce pas que vous consentirez à me recevoir ? » BERTHE. »

Mme Destrées ne dormit pas, et les heures du lendemain lui produisirent en s'écoulant un effet étrange : elles allaient à la fois vite et lentement. Elle s'étonnait qu'elles fussent si

longues, et s'effrayait de les voir s'enfuir. Elle s'inquiéta de sa toilette, voulant être belle et ne sachant plus trop comment s'y prendre. Pour la première fois depuis que Richard l'avait quittée, elle se regardait attentivement. Elle avait toujours ses abondants cheveux, ses yeux limpides, et cependant ne se reconnaissait point tout à fait. La jalousie, la passion qui l'avait enfin étreinte, avaient modifié sa physionomie; elle l'avait maintenant attendrie et mobile avec de subites rougeurs, et de rapides flammes passaient dans son regard. Berthe se trouva mieux de la sorte, et en tira un bon augure. Ce n'était plus la femme languissante et froide des anciens jours qu'elle montrerait à Richard.

Elle se mit en route, dépensa beaucoup plus de temps qu'il ne lui en fallait pour arriver. Quand elle fut près du but, le cœur lui manqua. Elle s'arrêta un instant, puis s'avança plus vite. Au détour de la rue, elle ne devait plus être qu'à quelques pas de la maison de Richard. Elle l'aperçut tout à coup et tressaillit. Les volets en étaient fermés; la vieille servante

donnait un double tour de clé à la porte. Berthe s'élança vers cette femme.—M. Jacques Durand? lui demanda-t-elle.

— Il n'y est pas, Madame.

— Il est sorti, vous voulez dire; il va rentrer?

— Non, il est parti pour un long voyage, et n'a pas dit quand il reviendrait. — Comme Mme Destrées ne l'interrogeait plus, la servante s'éloigna.

Berthe était si faible qu'elle se retint, pour ne point tomber, à la haie du petit jardin. En ce moment, Aubry s'approcha d'elle. Il était là par hasard, ou il avait suivi Berthe. — Oui, Madame, lui dit-il, il est parti; mais ne perdez point courage, nous le retrouverons.

VI

Richard avait fui. — Tout d'abord, en recevant la lettre de Berthe, sa stupeur avait été profonde. Qui donc avait mis Mme Destrées sur ses traces, comment l'avait-elle découvert? C'est à peine s'il sortait de sa retraite; il avait changé de nom, il ne voyait personne. Un instant, il soupçonna Aubry; mais il n'y avait point d'apparence que ce brave homme, naïf et simple, fût de complicité avec Mme Destrées. Non, c'était le hasard, un hasard funeste qui aurait tout fait. Berthe l'aurait aperçu et suivi; puis elle aurait lu un de ses articles, se serait rappelé ce qu'elle avait pu lire autrefois de semblable, et la fantaisie l'aurait prise de retourner à ce mari qu'elle avait cru sans talent et à qui la célébrité venait tout d'un coup. Quoi qu'il en

fût, du moment qu'il était découvert, il n'avait qu'à fuir. Il se mit en route le soir même. Ce ne fut pourtant point sans tristesse qu'il s'éloigna de cette petite maison où il avait abrité sa douleur toujours vive, ses premières espérances, ses premiers succès. Sa destinée était donc de s'en aller sans cesse devant lui, et de mener, sans s'attacher à rien, une existence errante et incertaine! Lentement, toutefois, il s'apaisa et réfléchit avec moins d'agitation; il se demanda quel était le vrai sens de la lettre de sa femme. Elle se prétendait changée et telle désormais qu'il l'eût voulue autrefois; qu'entendait-elle par là? La jalousie et la vue de sa rivale lui avaient-elles donc révélé les ardentes tendresses d'un cœur qui se livre? Il était trop tard. C'est lui maintenant qui ne saurait plus, qui ne pourrait plus l'aimer. C'est par lui, disait-elle, que ce changement s'était fait. Oui, peut-être il avait grandi aux yeux de Berthe; mais il n'en était plus à ce temps où les suffrages de sa femme l'eussent enorgueilli ou encouragé. Il était aujourd'hui le travailleur

qui s'acharne et se dévoue à son œuvre, que cette œuvre même possède et récompense, qui ne se soucie plus des autres joies qu'il a épuisées ou qu'il n'a pu goûter. Berthe avait laissé passer l'heure. Quant à lui, il n'aurait jamais dû se marier. Il était de ces hommes d'imagination qui, répugnant d'instinct aux sentiers battus, cherchent leur voie sans la trouver, que l'idéal tourmente, que le bonheur assuré, défini, ne retient pas dans ses liens, et auxquels leurs fautes et de longs chagrins apprennent seuls l'énergie tenace et la résignation vaillante. Richard, à son tour, se reconnaissait coupable ; c'était sa faute autant que celle de Berthe s'ils s'étaient acheminés par loyauté timide et par faiblesse d'âme à d'irréparables malheurs et à une situation sans issue.

Richard, en quittant Paris, avait l'intention de s'arrêter à l'extrémité de la France, aux bords de la Méditerranée, en quelque village isolé. Il avait été séduit autrefois, dans un rapide voyage, par l'éternel printemps, par les horizons lumineux du midi. Il choisit un petit

port de pêcheurs au fond d'une anse entourée de rochers. Il y avait là précisément, toute seule au bout de la plage, une maison inhabitée, que le caprice d'un touriste avait bâtie. A quelques pas devant elle, la mer venait, sur un sable fin, mourir en lisérés d'argent. Derrière, émergeant d'une terre rougeâtre, les oliviers et les pins se groupaient en un bois d'un vert sombre. Çà et là, les lauriers-roses et les cactus sortaient en leur chaud épanouissement des crevasses du roc. Tandis que d'un côté le ciel bleu s'abaissait sur les flots et se confondait avec eux, — de l'autre, dans une perspective lointaine, de grands monts sourcilleux, plaqués par endroits de végétation, couronnés de neige, dessinaient les lignes pures des Alpes sur la nue d'un azur pâle et sans tache. D'une élégante terrasse à balustres de marbre, à peine exhaussée de quelques pieds au-dessus de l'eau, qui devait la couvrir dans les rares tempêtes de l'hiver, Richard suivait des yeux les barques qui allaient en mer ou les navires qui croisaient au large.

Nul asile ne pouvait mieux convenir à ce lutteur fatigué, dont de tristes regrets, un désir de repos et d'oubli, et pourtant de vagues espérances se partageaient le cœur. Quand il avait fini de travailler, il faisait à pied de longues courses ou demeurait à contempler la mer, qui dormait immobile sous le soleil ou que la brise soulevait en lames légères. Il en écoutait le bruit faible et sourd, la plainte qu'elle murmure en roulant sur elle-même, et qui finit par un gai clapotement aux anfractuosités des roches. Alors involontairement, mais sans qu'il essayât de résister à ce souvenir, il revoyait au bord de la mer d'Afrique ce fort aux blanches murailles qu'il avait commandé, son habitation mauresque et ces lentes journées d'espoir et d'attente où il ne songeait qu'à son amour pour Berthe. L'image de la jeune fille lui était chère encore. Chose étrange, sa pensée, déviant ensuite vers Cyprienne, glissait sur elle, ne s'y arrêtait pas. Elle était comme un rêve disparu dont les impressions ne subsistent qu'indécises, à demi effacées. Ne serait-ce point que le bonheur et

la volupté nous enveloppent seulement de leurs effluves, tandis que le malheur laisse en nous son ineffaçable empreinte? Mme Darcy n'était plus pour Richard que le fantôme de son passé; Berthe en restait la réalité douloureuse et redoutable.

Quelquefois, le soir, il allait au port, causait avec les pêcheurs, s'enquérait de leurs affaires. Ce qui les préoccupait, comme tous les habitants de ce littoral, c'était l'arrivée des voyageurs. Quelques-uns d'entre eux avaient des logements qu'ils louaient aux touristes ou aux malades. C'était un gros revenu plus sûr que la pêche et qui échéait à tous, car chacun, en ce qui le concernait, pourvoyait aux besoins des étrangers; puis c'était le plaisir, l'activité, la conversation du village. Jusque-là, les chaleurs avaient duré, et les hôtes, si impatiemment souhaités, ne s'étaient pas montrés; mais l'automne commençait, et il était probable qu'on les verrait bientôt. Richard apprit effectivement peu après qu'une jeune femme avec un enfant s'était installée dans la dernière maison du côté

de la plage et au bord même du chemin qui conduisait à sa villa. Son premier sentiment, à cette nouvelle, fut une curiosité vive mêlée d'effroi. N'eût été l'enfant, Richard s'imaginait déjà que Berthe avait découvert sa retraite et l'y venait chercher. Il s'informa de l'inconnue. Elle pouvait avoir une trentaine d'années, était grande et d'une figure agréable. Il voulut la voir sans en être vu, n'eut point beaucoup de mal à y réussir, et fut immédiatement rassuré. Ce n'était point Berthe.

Mme de Fussey — tel était son nom — avait des cheveux blonds et des yeux bleus, des traits délicats et une remarquable expression de bonté séduisante et de gaîté. Elle paraissait élégante et simple; comme en ce moment elle se promenait sur la plage, on la voyait jouer et rire avec le très-jeune enfant qu'elle conduisait par la main, et dont les petits pieds trébuchaient dans le sable. La vue de cette jolie femme fit plaisir à Richard. Elle animait de sa présence, de son rire sonore, ce paysage qui d'ordinaire était désert et silencieux. Après être descendu

des rochers dont il avait fait son observatoire improvisé, il prit le chemin de sa maison, croisa Mme de Fussey et la salua. Elle lui rendit son salut en l'examinant presque coquettement à la dérobée. Les jours suivants, il la rencontra de nouveau. La nuit venant vite, il avait changé le moment de sa promenade. Il profitait avant son dîner, comme le faisait elle-même Mme de Fussey, de ces heures, tièdes encore, où le soleil, enflammé de rayons roses, inclinait vers les flots. Ils échangèrent d'abord quelques mots, puis en peu de temps prirent l'habitude de causer et de marcher ensemble. Richard ne se dissimulait point qu'il était heureux de se départir de sa sauvagerie et de son mutisme ; mais il ne voyait en Mme de Fussey qu'un aimable compagnon. Il se plaisait surtout avec l'enfant, dont le regard était intelligent, la physionomie gracieuse, et dont les jolis gestes et les premier bégaiements l'amusaient. Mme de Fussey lui dit promptement qu'elle était veuve, et qu'elle était venue en Provence pour la santé de son fils, qui lui avait causé quelques craintes. Lorsqu'ils se connurent

plus intimement, Richard alla passer ses soirées chez la jeune femme. Elle était au courant de sa réputation d'écrivain, de ses ouvrages, et le raillait de sa misanthropie. Il ne se défendait pas, se contentait de sourire. Elle l'eût volontiers sollicité à quelques confidences ; mais il était à ce sujet de la plus grande réserve. Il s'occupait du petit Roger, le prenait sur ses genoux, jouait avec lui, et le gardait quelquefois tout endormi dans ses bras. Il admirait ce sommeil absolument confiant de l'enfance, la bouche entr'ouverte comme une fleur, les boucles soyeuses de la chevelure, qu'il roulait entre ses doigts ; souvent alors il devenait rêveur et ne parlait plus à Mme de Fussey. Un attendrissement vague, des regrets indécis s'emparaient de lui. Peut-être songeait-il que, s'il avait eu un fils, cet enfant aurait été sa sauvegarde, que rien ne serait survenu des malheurs qui l'avaient frappé, des fautes qu'il avait commises. Combien il l'eût aimé, à en juger par l'affection qu'il portait à cette frêle créature dont les naïves caresses l'émouvaient malgré lui ! Il

l'embrassait une dernière fois et le rendait à Mme de Fussey, qui le déposait dans son berceau. Il la suivait presque d'un regard jaloux, il ne lui semblait pas qu'elle eût avec ses allures folâtres la tendresse inquiète, un peu farouche, qu'il aurait voulu lui voir pour Roger. Il eût été si heureux de l'avoir à lui. Ah! pourquoi Berthe n'avait-elle pas été mère?

Un soir que Richard venait de lui dire adieu, Mme de Fussey disposa sur une table, près de la cheminée, tout ce qu'il lui fallait pour écrire; mais, quand ce fut fait, elle resta plongée dans son fauteuil, regardant distraitement la flamme du foyer. Il y avait sur son front une teinte de mélancolie, tandis qu'un fin sourire voltigeait sur ses lèvres. Elle réfléchissait peut-être à la vie qu'elle menait, peut-être à ce qu'elle allait dire. Enfin elle fit acte de courage, et écrivit :

« Ma chère Berthe, M. Jacques Durand sort de chez moi; comme d'habitude, nous avons passé la soirée en bons camarades. C'est un homme étrange que ton mari. Il ne fait point

attention à moi, mais point du tout. Je me crois pourtant pas mal aujourd'hui, j'ai des rubans bleus dans mes cheveux blonds, une robe qui me va fort bien, et je suis chaussée à ravir. Je vois ma bottine qui bat la mesure sur les chenets,... de colère ou de honte, je n'en sais rien. M. Jacques est joli garçon, et, s'il n'était point fermé comme un cadenas, je ne jurerais point qu'il ne s'en doute pas. Il a quelques cheveux blancs et le hâle de la mer, ce qui ne lui messied point. Il parle complaisamment de tout ce que l'on veut, s'anime quelquefois, il est spirituel et fort intéressant; mais c'est tout. J'ai beau le regarder de certaine manière, avoir à son adresse les plus charmants sourires; ce sont peines perdues, il ne s'émeut pas plus qu'un roc. Je m'imagine que tu n'en es guère fâchée; — moi, cela me dépite. Ta très-fidèle ambassadrice était venue avec une foule de bons sentiments, mais avec l'intention de te trahir un brin. Eh bien, non, j'en suis pour mes frais; tu n'as pas lieu, Berthe, d'être jalouse de moi.

» Quant à l'être de l'autre, je ne le crois pas non plus. Mon avis est qu'elle s'en est allée à temps de ce monde-ci, ce qui prouve que c'était une femme d'esprit : à différents mots qu'il m'a dits, car je n'échoue pas toujours à l'amener sur le terrain de la passion, je présume qu'il n'a jamais aimé qu'une seule femme, et que cette femme, c'est toi. La belle Cyprienne n'a été qu'un accident irrésistible ; il en a le regret fugitif, ce qui ressemble beaucoup à de l'oubli. A coup sûr, en tout cas, il est consolé. Ce qu'il se prend à aimer follement sans bien s'en douter encore, c'est l'enfant. Je l'observais tout à l'heure. Il s'absorbait à le contempler et à le chérir au point qu'il a de moi quelque dédain, et qu'il ne me trouve pas assez mère. Il est vrai que Roger est tout à fait gentil et a la malice de lui ressembler chaque jour de plus en plus. Il ne s'en aperçoit pas, mais je t'assure que ce sont bien ses yeux et son front.

» Ma pauvre chérie, je pense bien à toi. Comme tu dois être seule sans ton fils ! Ne

te désole pas trop, espère plutôt : songe aux beaux jours qui ne peuvent tarder à revenir, et pour tout de bon, car on ne passe pas deux fois par les épreuves que tu as subies.

» Que n'es-tu ici! il fait un temps d'amoureux. L'hiver n'est pour nous qu'une légende du Nord. Nous faisons du feu pour nous figurer que nous avons froid. Les journées sont radieuses. Le soleil vient à heure fixe, et se couche par coquetterie dans des nuages d'opale, de rubis et d'émeraude. La mer a seulement dans son grand bleu quelques raies blanches pour faire croire qu'elle frissonne. Quant aux tempêtes, on dit qu'elles viendront, et on se les promet comme une fête. Il fera moins chaud, le vent grondera, et j'irai sur la terrasse de mon ami voir déferler les lames qui nous enverront des gouttes d'eau.

» Je vais te dire bonsoir. Je crois, Berthe, que le temps n'est pas loin où nous pourrons, où il nous faudra frapper le grand coup. Tu me préviendras, et je serai l'exécutrice de tes hautes œuvres. La main me tremblera certes

un peu, mais ce sera ma vengeance de ce bel indifférent, et ce sera pour ton bonheur et pour le sien.

» Ton amie, » CLAIRE. »

Mme de Fussey, quoique toujours enjouée, se montra dès lors plus affectueuse pour Richard et d'un caractère plus sérieux qu'elle ne l'avait été jusque-là. Richard, de son côté, fut plus expansif. Il laissa comprendre à Claire que le chagrin l'avait jeté dans le travail et la retraite, que l'avenir, fermé pour lui, serait ce qu'il serait, qu'il n'avait plus le droit de s'en inquiéter ou de s'en occuper. Il eut pour elle des paroles de reconnaissante affection, la remercia du bonheur qu'il avait à la voir, et lui fit pressentir le regret qu'il aurait de son départ, si elle partait. Elle le rassura sur ce dernier point ; elle devait rester jusqu'au printemps, et, puisqu'il reviendrait lui-même tôt ou tard à Paris, ils pourraient tous deux renouer les liens d'une amitié vraie que leur solitude et les circonstances avaient formés. Quoi qu'elle pût dire, elle était

intérieurement agitée, et attendait avec impatience une lettre de Mme Destrées qui lui dictât les résolutions qu'elle avait à prendre et la conduite qu'elle devait tenir. Cette lettre arriva; elle était ainsi conçue :

« Ma bonne Claire, ta dernière lettre m'a donné une émotion vive. Il aime l'enfant, me dis-tu. Tout est là. Réussirai-je, ma chérie ? Et que ne te devrai-je pas, si je réussis ! Comme j'étais désespérée lorsque je t'ai rencontrée ! Ah ! ma bonne Claire, tu as pris tout doucement le chemin de mon cœur et de ma confiance. Je n'eusse guère songé qu'en te retrouvant à l'improviste, toi que j'avais perdue de vue et que je ne tutoyais que par une habitude d'enfance, j'allais avoir ma meilleure, ma plus secourable amie. Lorsque cet excellent Aubry a su que Richard était là-bas, c'est toi qui t'es proposée pour cette entreprise que je ne pouvais tenter moi-même, dont je ne pouvais me remettre qu'à toi, dont l'idée ne me serait point venue de te charger. Ne me crois pas une ingrate, je t'ai confié mon fils sans hésiter.

» Claire, je ne serai pas jalouse de toi. Tu es de ces femmes à qui l'on peut se livrer sans crainte : pourtant, lorsque tu me dis en riant que je n'ai pas lieu d'être jalouse, je frissonne malgré moi à cause de lui. N'a-t-il pas aimé une autre femme? S'il allait t'aimer ! Ah ! ma bien chère, ne soit pas coquette, ne joue pas ce jeu cruel. Je me souviens trop de ce que j'ai souffert, je souffre trop encore. Non, — je le lui ai dit, mais il ne m'a pas comprise, — je ne suis plus la Berthe d'autrefois. Je m'en aperçois surtout depuis que tu m'as quittée, depuis que je n'ai plus mon fils auprès de moi. Il me semble que je suis une statue qui se serait animée et qui aurait toutes les ardeurs à satisfaire, toutes les revanches à prendre, de sa vie si longtemps immobilisée dans le marbre et s'épanouissant, débordant tout à coup en pleine séve, en plein soleil. J'aime mon mari de toutes mes forces, et si je ne le reconquiers point cette fois-ci, je ne sais pas ce que je deviendrai.

» Pardonne-moi mes divagations, ma bonne Claire, et, puisque tu crois que le moment est

arrivé, ne retarde plus, et fais ce dont nous sommes convenues.

« Ta Berthe. »

L'intimité s'était enfin établie entre Richard et Mme de Fussey. Il ne se dérobait plus à ses questions, et, s'il ne lui faisait pas d'entières confidences, il la laissait pénétrer par instants dans son passé, lui en racontait les difficultés et les angoisses. Il ne lui avait caché que son vrai nom mais elle savait qu'il était marié. Peut-être Richard avait-il jugé à propos de le lui dire. Il ne voulait point que Mme de Fussey pût se méprendre à la sympathie et à l'affection qu'il lui témoignait. Il avait pour elle une amitié qui lui était précieuse. Il se sentait libre avec elle, redevenait jeune, avait des élans de franchise et de sincérité. Il s'étonnait d'envisager parfois, autrement qu'il ne l'avait fait jusque-là, les diverses circonstances de sa vie. Un mot de Mme de Fussey, un sourire, lui montraient le néant de quelqu'une de ces souffrances qu'il avait crues si vives, ou l'exagération de ces dé-

sirs ambitieux qu'il avait portés si loin. Claire se glissait entre lui et sa femme comme un juge équitable et indulgent dont il acceptait les arrêts. La perspicacité de Mme de Fussey était si grande que Richard avait quelquefois envie de faire sa confession entière ; il en était vite empêché par la réflexion. Il se contentait d'écouter en souriant la morale que lui faisait la jeune femme, et de discuter avec elle ces éternelles questions du cœur où les femmes affirment si hautement leur suprématie de tendresse et de générosité.

— Alors, lui dit-il un soir, cela se résume toujours ainsi : les hommes ne savent point aimer ; ce sont de complets égoïstes ; ils n'ont ni le pardon, ni le dévouement.

— Ils ne les ont pas, répondit Claire. Je n'en sache pas un qui eût fait pour sa femme ce qu'une femme dont j'ai entendu parler a fait pour son mari.

— Et quoi donc ?

— Son mari ne s'était pas seulement séparé d'elle comme vous vous êtes séparé de votre femme, pour des dissentiments plus ou moins

sérieux de caractère ou d'humeur. Il l'avait trompée et quittée pour une rivale ; puis, cette rivale étant morte ou l'ayant quitté à son tour, je ne sais plus trop, il s'était trouvé fort pauvre et, par fierté d'âme, n'avait point voulu revenir à sa femme, qui cependant l'en avait fait prier. Alors sa femme se dévoua, sans qu'il en sût rien, sans qu'il en ait jamais rien su, à cet infortuné qui luttait, qui aurait lutté longtemps peut-être et vainement pour arriver à l'indépendance. Elle sut le débarrasser de la misère qui lui était un obstacle, et, comme il avait de l'énergie et de la valeur, il put, dans des travaux dignes de lui, se montrer ce qu'il était. Elle est seule aujourd'hui à le regretter encore, et il est, lui, presque célèbre. Connaissez-vous, fit-elle après une pause, beaucoup d'hommes qui pratiqueraient à ce point l'abnégation et le pardon ?

Richard était devenu fort pâle. Il eut le soupçon rapide de la vérité, et, tremblant d'émotion moins encore que de honte et de colère, il dit à Mme de Fussey : — Pourriez-vous m'apprendre le nom de cette femme ?

— Elle s'appelle Mme Destrées, répondit Claire tranquillement en attachant sur Richard ses yeux purs et limpides.

— Et elle est de vos amies ?

— Non, je ne la connais pas.

— Elle a de grands mérites en effet, reprit Richard, qui rentrait en possession de lui-même, mais elle n'a pas celui de la discrétion.

Il ne prolongea pas sa visite, et néanmoins ne partit point tout de suite. Il adressa quelques propos indifférents à Mme de Fussey, puis alla s'asseoir auprès du berceau de Roger. L'enfant dormait. Il le regarda longuement et sans plus parler, tandis que Claire brodait au coin de la cheminée. Richard ne voulait, sur le moment, rien approfondir de ce qu'il venait d'entendre. C'est un coup qu'il avait reçu, et le choc avait été si violent, que la douleur qui en devait résulter ne se faisait point sentir encore. Il devinait confusément que le bonheur dont il jouissait depuis quelques mois allait s'évanouir. Cette histoire était trop précise pour que Mme de Fussey ne fût pas, à quelque degré,

de complicité avec Berthe. Cependant aussi, elle pouvait ne l'avoir apprise que par hasard, comme un de ces secrets qui n'ont pas besoin qu'on les trahisse pour se répandre. Il eût voulu que cela fût, car autrement oserait-il revenir dans cette maison, où il passerait à bon droit pour un fourbe? Il se pencha sur le berceau, embrassa doucement l'enfant, et, s'imaginant qu'on ne le voyait pas, il ne retint point deux grosses larmes qui s'échappaient de ses yeux. Il se releva ensuite avec un calme affecté, et souhaita le bonsoir à Mme de Fussey, qui le laissa partir en lui souriant et sans l'interroger.

Quand il fut seul, ce qui le préoccupa tout d'abord, ce fut la générosité de Berthe. Il ne pouvait point douter que cette générosité n'eût été réelle. Différents indices, qui ne l'avaient autrefois que faiblement frappé, lui revinrent à l'esprit. Aubry, dans les premiers temps qu'il le connaissait, avait des allures étranges et circonspectes. Plus tard, lorsque d'aventure Richard avait désiré, pour s'installer dans sa

petite maison, quelque objet d'art ou quelque meuble, c'était Aubry qui négociait l'achat à des prix fabuleux de bon marché. Et lui, Richard, n'avait rien soupçonné, ne s'était douté de rien. Il avait cru à son travail, à son mérite, au dévouement de ce serviteur improvisé, qui n'avait d'autre raison de l'aimer que de l'avoir rencontré par hasard. Il se sentait plein de honte, moins encore de l'erreur où il était tombé, des illusions qu'il s'était faites, que d'avoir dû à sa femme l'adoucissement et la fin si prompte de ses jours de misère et de lutte. A chaque instant, avec une sollicitude qui la vengeait, Mme Destrées s'était donc mêlée à sa vie. Il n'éprouvait pas contre elle de la révolte ou de la colère : il s'humiliait devant cette grandeur d'âme. Berthe était une noble femme, il lui rendait justice; seulement il ne l'aimait plus, et ne croyait pas qu'il pût jamais se reprendre à l'aimer.

Il avait d'autres ennuis moins définis, plus cuisants. Si Berthe s'était confiée à Mme de Fussey, il allait être de la part de celle-ci, comme

il l'avait été de la part du colonel, l'objet d'une démarche en faveur de Mme Destrées; mais cette fois cela s'était tenté plus habilement. On résiste moins à une femme aimable et jeune qui vous offre l'image d'un bonheur qu'on a perdu, qu'on pourrait retrouver; il n'est pas jusqu'à la présence d'un enfant qui n'évoque pour l'époux solitaire l'idée sainte de la famille et du foyer domestique. L'on ne s'était trompé qu'à demi; c'est par l'enfant surtout que Richard avait eu le regret de son passé lointain. Quant à Mme de Fussey, cette entreprise avait séduit son humeur aventureuse; elle s'y était complaisamment prêtée. Il lui en voulait de ce subterfuge, de ses manœuvres, et se tourmentait moins de l'opinion qu'elle pourrait avoir de lui. Il en voulait aussi et plus cruellement à Berthe, non plus du passé, mais de le condamner une fois de plus à cet isolement absolu d'où il avait eu la faiblesse de sortir et dans lequel il allait rentrer plus découragé et plus misérable.

Le lendemain, cependant, il ne savait encore

ce qu'il ferait. En supposant, ce qui n'était guère admissible, que Mme de Fussey ignorât qui il était, il répugnait à Richard de profiter plus longtemps des bénéfices d'un incognito qu'une circonstance fortuite pouvait trahir. Et si elle était au courant de la vérité, qu'irait-il faire chez elle ? Mais il avait envie de la revoir, de revoir Roger ; il ne concevait plus les journées s'écoulant pour lui vides et lentes à quelques pas de cette porte qu'il avait si souvent franchie, de ces deux êtres dont la vie se confondait avec la sienne. Quand l'heure fut venue de sa promenade sur la plage, il aperçut de loin Mme de Fussey et Roger. Claire avait un burnous rouge qui la préservait de l'air de la mer, un peu vif ce jour-là. L'enfant marchait à côté d'elle ou la quittait pour ramasser des coquillages. Il lui sembla que Roger et sa mère tournaient les yeux vers sa maison, que même un instant Roger l'avait désignée du doigt. La promenade fut courte : Claire et l'enfant regagnèrent le port, à petits pas, comme à regret. On eût dit qu'ils avaient inutilement attendu

leur ami. Richard les suivait de l'œil. Il avait eu vingt fois la tentation de s'élancer vers eux. Pourquoi donc, après tout, s'imposait-il cette souffrance? Ou Mme de Fussey ne savait rien, ou quelques jours encore elle feindrait de ne rien savoir. Il avait ces quelques jours à lui, il les vivrait à plein cœur et ne se frapperait point lui-même.

Après son dîner, il se mit en marche vers le village. Le vent s'était apaisé, la lune brillait dans un ciel pur. Richard s'attardait dans les sinuosités de la plage, et regardait avec une joie secrète ce joli paysage, comme s'il lui était rendu. Il ne discutait plus sa faiblesse, il l'avait admise, elle lui était chère; ne le ramenait-elle pas vers ceux qu'il aimait? La pensée de l'enfant l'attirait surtout; il allait l'embrasser. S'il se demandait pourquoi il s'était épris d'une si grande tendresse pour ce petit être qui bégayait à peine quelques mots, qui ne faisait que sourire à la vie, il se répondait qu'on ne peut se passer d'aimer quelqu'un, et que, n'ayant point d'enfants, il aimait celui-là;

puis il secouait tristement la tête, car il songeait combien son bonheur était fragile et avec quelle rapidité il pouvait lui être ravi.

Il avait perdu quelque temps à réfléchir ainsi ; il hâta le pas et frappa sans inquiétude à la porte de Mme de Fussey. En entrant au salon, il resta stupéfait. Il y avait çà et là des caisses et des cartons, tout le désordre, tous les préparatifs d'un départ précipité. Comme il demeurait indécis, subitement désolé, sans trouver une parole, Claire s'en fut à lui. — Mon ami, lui dit-elle, je pensais bien que vous viendriez ce soir, et je n'ai pas songé à vous envoyer chercher.

— Qu'est-ce que cela signifie? balbutia-t-il. Vous partez ; pourquoi?

— J'ai reçu une dépêche de ma mère. Elle est très-souffrante, et me mande auprès d'elle le plus tôt possible.

— Mon Dieu ! dit seulement Richard. — Il fit bientôt d'autres questions à Mme de Fussey. Elle répondait sans suite, allant d'une pièce à l'autre et se faisant aider par sa femme de

chambre à porter divers objets. Richard la regardait tout bouleversé, voyant combien peu sa récente affection comptait pour Mme de Fussey dans ces inquiétudes suprêmes. Roger était très-joyeux, ce mouvement l'amusait. Il courait entre les meubles et plongeait ses petites mains dans les cartons. — L'enfance est ainsi, se disait Richard, dont les yeux devenaient humides.

Cependant tout ce bruit se calma. Les malles étaient prêtes, et Mme de Fussey ne pouvait partir que le lendemain matin. Roger, fatigué, s'était endormi sur les genoux de Richard. — Mon ami, lui dit Claire, ce serait mal à moi de trop vous effrayer, et je ne veux pas moi-même me tourmenter outre mesure. Ma mère est âgée, il est vrai, mais elle s'alarme aisément. Elle n'est peut-être point en aussi grand danger qu'elle le dit. Peu importe, elle m'appelle, et j'obéis. D'ailleurs il vaut mieux que je parte.

Elle prononça faiblement ces derniers mots. Richard ne parut pas le remarquer.

— Et, dit-il lentement, vous emmenez Roger?

— Oh! s'écria-t-elle, comme vous l'aimez !

— Je vous aime beaucoup aussi, fit-il avec noblesse.

Elle détourna les yeux, resta quelques instants silencieuse, puis reporta sur Richard un visage tranquille, presque souriant.

— Et vous l'emmenez, reprit-il, par cette saison, en plein hiver, quand il est habitué à ce soleil, à ce climat qui lui fait du bien. Après quelques heures de route, vous rencontrerez la neige et le mauvais temps. Il aura froid, il va souffrir, il peut tomber malade.

— Il faut bien que je l'emmène. Je ne puis l'abandonner seul ici aux soins d'une femme de chambre.

— Laissez-le-moi, dit-il.

— A vous?

— A moi. Quand votre mère sera mieux portante, vous reviendrez, car vous reviendrez, n'est-ce pas? et vous le retrouverez. Je vous jure que vous n'avez rien à craindre pour lui.

Elle ne répondait pas.

— Si vous ne reveniez point, dit Richard,

je vous le conduirais moi-même à Paris. — Il insista en tremblant un peu. — C'est convenu, vous ne refusez pas.

— Soit, répondit enfin Claire, je vous le laisse. — Richard eut un mouvement de joie, comme un élan de reconnaissance. — Mais, reprit-elle avec une sorte de gaieté en le menaçant du doigt, ce ne sera pas pour longtemps. D'abord je reviendrai bientôt, je l'espère, et, si j'étais forcée de prolonger mon séjour à Paris, je ne veux pas que ce soit vous qui m'ameniez Roger. De quoi cela aurait-il l'air? qu'en dirait-on? Je trouverai bien une de mes amies qui voudra consentir à le venir chercher et en qui j'aurai toute confiance, car elle sera mère comme moi.

Elle avait lu un soupçon dans les yeux de Richard, mais il s'était rassuré presque aussitôt. Berthe n'avait pas d'enfant. — Comme vous voudrez, lui dit-il; mais, moi aussi, j'ai bon espoir. Vous ne tarderez pas à revenir.

Claire et Richard se donnèrent rendez-vous pour le lendemain matin. Mme de Fussey devait

partir de très-bonne heure, et, s'il était possible, avant que Roger ne fût éveillé. Il valait mieux qu'elle s'épargnât le chagrin de cette séparation. Elle ne voulait pas que son fils comprît, si vaguement que ce fût, qu'elle s'en allait. Cependant lorsque, dès le point du jour, la voiture fut prête et que Richard l'aidait à y monter, elle ne put résister au désir de voir Roger une dernière fois. Il s'éveilla sous ses caresses, se douta bien qu'elle le quittait, mais il ne se mit pas à pleurer. Il regardait tour à tour Claire et Richard. Ce dernier, nu-tête et dans son costume de tous les jours, ne partait pas, c'était bien sûr. Il était très-ému et tenait les deux petites mains de l'enfant dans les siennes. Roger donna un gros baiser calme à Mme de Fussey et sourit à Richard. Ce fut si naïf que Richard ne put retenir une exclamation.

— Eh ! oui, fit-elle d'un ton qui n'accusait point une vraie douleur maternelle, il a déjà pris l'habitude de vous aimer mieux que moi. — Elle serra la main de cet ami, qui lui était

peut-être plus cher en ce moment qu'il ne l'avait jamais été, puis sortit rapidement de la maison, tandis que Richard restait auprès de l'enfant.

Une vie nouvelle, d'un intérêt continuel et puissant, de tendresses fécondes, commença dès lors pour Richard. L'enfant était à lui. Pour combien de temps, il l'ignorait ; mais il était bien à lui, à lui seul. Les premières heures avaient été pleines d'angoisses. Roger allait-il chercher Mme de Fussey, et, ne la voyant pas, s'attrister et dépérir ? Il n'en fut rien ou presque rien ; Richard avait toutes les caresses de l'enfant, ses rires et ses gaietés, le précoce éveil de son intelligence. Il ne l'avait point emmené chez lui et s'était installé dans la maison de Mme de Fussey. Sa joie était d'épier en Roger la gracieuse croissance, lente et rapide à la fois, de la pensée et du corps. Il lui apprenait à parler, l'interrogeait, s'efforçait de le comprendre, de se faire comprendre de lui. Quelquefois, après l'avoir pris dans ses bras et avoir couru le long de la plage, ce dont Roger

s'égayait fort, il le déposait à terre et l'asseyait contre un rocher, en face de la mer bleue, scintillante au soleil. L'enfant, rose de plaisir, restait là des temps très-longs, avec un sourire sur sa petite bouche et les yeux fixés devant lui. Il y a dans le regard de ces frêles créatures, heureuses et surprises de vivre, une profondeur limpide et scrutatrice, une sérénité absolue. Elles n'ont peur de rien, car on ne leur a jamais fait de mal, et déjà dans leur existence si courte, où les sensations multiples s'accumulent et se pressent, elles comparent, se souviennent et espèrent. Les idées incertaines qui se déplacent sans pouvoir se fixer encore, se reflètent sur la physionomie mobile, sous la peau transparente que le sang abandonne ou colore. C'est pour cela que le sourire est si près des larmes et que les larmes sont si près du sourire. Les enfants sont chers et sacrés en leur faiblesse sans limites, en leur méditation vague ; ils ne l'ignorent pas, et, s'ils se livrent et se confient à nous, qui devons leur paraître si grands et si redoutables, c'est qu'ils sont

assurés sans réserve de notre amour pour eux et de leur despotisme sur nous.

Le plus souvent, en ces moments de repos, Richard demandait à Roger où était Claire, s'il pensait à elle, s'il l'aimait bien et serait content de la revoir. Roger répondait à ces questions-là. Claire était à Paris, il l'aimait beaucoup, mais il répondait d'un air ambigu, non sans restriction mentale. On eût dit qu'il cherchait dans sa mémoire diffuse, au delà de ces souvenirs qui étaient proches, quelque autre chose que Claire. Il ne trouvait pas, se fatiguait évidemment, et parfois il pleurait au grand émoi de Richard, qui se désolait et s'ingéniait à mille enfantillages jusqu'à ce que le sourire eût reparu sur le visage de Roger. Alors Roger le regardait d'un œil intelligent et joyeux, et semblait lui dire : — Oh ! quant à toi, je sais bien que c'est toi, que tu n'es pas un rêve, que tu es là, et que je t'aime.

Richard recevait des lettres de Mme de Fussey. Elle ne pouvait quitter sa mère, dont la santé ne se rétablissait pas, et qui n'eût point sup-

porté l'idée de la voir partir. Elle s'enquérait de Roger, faisait à son sujet de nombreuses recommandations à Richard ; elle n'avait d'ailleurs pour lui aucune inquiétude, car elle le savait en de bonnes mains. Elle écrivait à Richard : — Vous avez manqué votre vocation, vous deviez être père ; — et, sous une forme voilée, mais sérieuse, elle se hasardait à lui donner quelques conseils. Ne lui avait-il pas assez raconté sa vie pour qu'elle eût le droit de s'intéresser à son avenir ? Tôt ou tard l'on se fatigue et l'on s'attriste d'être seul. Richard ne le savait que trop, puisqu'il avait suffi d'un enfant pour développer en lui une sorte de passion dont elle s'effrayait. Au fond, d'après ce qu'il lui avait dit, il n'avait aimé et il n'aimait encore qu'une seule femme, la sienne. N'en avait-il plus eu de nouvelles ? Puisqu'elle se disait changée, pourquoi ne pas la croire ? Claire se mettait à sa disposition, s'il avait de ce côté quelque démarche à faire ; puis elle lui demandait pardon de s'avancer autant, elle redevenait gaie, se flattait de retourner bien-

tôt en Provence, d'y conduire sa mère et de recommencer la bonne existence qu'ils avaient menée. Elle l'entretenait aussi des événements, petits ou grands qui faisaient du bruit. Il ne fallait pas qu'il fût un sauvage, quelque goût qu'il eût pour cela. Son talent même, dont il était souvent question devant elle, gagnerait à s'inspirer de plus de mouvement. Il fallait désormais à Richard la famille, non point exclusive comme elle avait autrefois pesé sur lui, mais la famille telle qu'elle aide et sauvegarde les hommes d'élite en devenant pour eux un centre de collègues, d'amis, de clients.

Ces lettres laissaient Richard rêveur et préoccupé. Il sentait bien que Claire avait en partie raison, et que ce grand bonheur dont il jouissait en ce moment ne pouvait pas durer. On lui reprendrait Roger, et c'était chimère que de songer à le suivre, à ne le point quitter en vivant auprès de Mme de Fussey. De quel droit et à quel titre? De plus, il ne le pouvait pas; il eût rencontré Berthe au premier jour. C'était bien assez de l'avoir abandonnée sans l'offen-

ser encore de sa présence et de la vue de ces relations, équivoques pour elle à coup sûr, qu'il se serait créées. Quant à revenir à elle, il ne le pouvait pas davantage, et, chose étrange, précisément à cause de ce qu'elle lui avait écrit. Il eût consenti à des rapports d'affection et d'oubli, il ne concevait plus l'amour tardivement expansif qu'elle lui promettait. Il avait cependant la curiosité de savoir ce que Berthe était devenue. S'autorisant du récit que lui avait fait autrefois Mme de Fussey, et ne la croyant plus guère de complicité avec sa femme, il lui demanda si elle n'avait plus entendu parler de Mme Destrées. Claire ne répondit pas tout de suite. Elle avait eu de la peine à se renseigner. Mme Destrées était toujours à Paris, où elle vivait fort retirée dans son hôtel. On la disait occupée d'œuvres de charité; elle ne voyait personne. Ce fut tout. Ainsi Berthe avait probablement adopté le genre de vie qui convenait à sa nature autant qu'à sa situation. Elle n'avait plus cette ardeur passagère dont il s'était étonné en elle, et ne songeait plus sans doute

à une réunion que sa froide raison avait dû bientôt lui faire envisager comme impossible. Il n'avait donc lieu de rien craindre ni de rien tenter en ce sens. Alors, las de se tourmenter dans le vide, il se résolut à jouir au jour le jour de son bonheur présent et à se bercer de l'espoir que plus tard il pourrait, de loin en loin, voir Roger, veiller sur lui quand il grandirait, devenir peut-être son protecteur et son ami.

Il était depuis deux mois environ seul avec l'enfant, lorsqu'il reçut de Mme de Fussey la lettre suivante :

« Mon ami, je ne sais plus quand je quitterai Paris, et je ne puis plus vivre sans Roger. J'avais d'abord songé à vous prier de me l'amener; mais je ne veux pas vous causer le chagrin de refaire seul cette longue route après vous être séparé de lui. C'est une de mes amies, qui a l'obligeance de l'aller chercher. Elle sera là-bas presque en même temps que ma lettre. Pardonnez-moi, et souvenez-vous que je suis et serai toujours votre bien attachée et reconnaissante, » CLAIRE. »

C'était le matin que Richard recevait cette lettre, et l'étrangère pouvait arriver le soir. Il n'avait ainsi que quelques heures devant lui pour se résigner à sa douleur. Un instant il eut la pensée de refuser Roger à cette inconnue; il laissa vite de côté cet inutile projet. L'heure qu'il avait tant redoutée venait, il fallait le subir. Pour la dernière fois, il voulut conduire Roger à la plage et jouer avec lui. Il le serrait de temps en temps avec plus de tendresse contre son cœur, point assez cependant pour l'émouvoir et l'attrister de sa peine, car l'enfant était assez intelligent déjà pour deviner les souffrances de son ami. La journée se passa, l'obscurité se fit.

Richard commençait à croire que la séparation ne serait pas du moins pour ce soir-là, quand il perçut le roulement lointain d'une voiture qui s'approchait. Le bruit dans la nuit silencieuse, sur la route sonore, fut bientôt plus distinct. La voiture s'arrêta devant la maison. Il entendit la femme de chambre qui questionnait la voyageuse, et celle-ci qui répondait à voix basse. La porte s'ouvrit ensuite, et une

femme voilée parut sur le seuil. Elle sembla hésiter une seconde, ferma la porte, et s'avança très-émue vers Richard. Lorsqu'elle fut dans le cercle de lumière que projetait la lampe, elle leva son voile. C'était Berthe.

Richard tressaillit, devint très-pâle. — Vous ici, dit-il, vous!

— Oui, moi, répondit-elle faiblement.

— Alors Mme de Fussey était donc bien votre complice; seulement, je n'aurais pas cru que ce fût pour cela... Ainsi, continua-t-il après une pause et cherchant à dominer la passion qui grondait en lui, c'est vous qu'elle envoie pour prendre l'enfant.

— C'est moi.

— Si vous vouliez vous venger, c'était là en effet la vraie vengeance; mais je ne croyais pas, — je vous rendais cet hommage, — que vous l'eussiez imaginée.

— Vous l'aimez donc bien, cet enfant? dit-elle encore.

— Si je l'aime! s'écria-t-il en ne se contenant plus. Vraiment je suis fou de vous dire cela :

vous n'avez rien à y voir; mais je veux vous répondre. Par votre faute, par la mienne, j'y consens, peu importe, j'étais seul en ce monde, découragé, n'ayant plus même la fierté d'être sorti de la misère par mon travail depuis que je savais que vous m'y aviez aidé; j'étais sans illusions, sauvage et méchant. J'ai rencontré cet enfant, et, sans raison, tout d'un coup, parce que j'étais faible, parce que je suis homme, je me suis pris à l'aimer. Lui aussi m'a aimé, il m'a souri quand il m'a vu, il avait de grands yeux pleins de lumière qui se sont attachés sur moi. On m'a laissé vivre alors à côté de lui, le soigner, l'amuser. On me l'a enfin laissé à moi tout seul; cela rentrait dans le plan qu'on avait ourdi. Aujourd'hui on me le prend, et c'est vous que l'on charge, ou qui plutôt de longue main avez médité de vous charger de cette besogne. Ah! tenez, fit-il en s'interrompant, la vengeance est mauvaise conseillère. Vous aviez quelque désir que je revinsse à vous, — par amour pour moi? je n'y crois guère, dans quel autre dessein? je l'ignore : — eh bien, si vous

n'aviez point fait ce que vous faites en ce moment je crois que j'aurais agi selon ce désir, que je serais rentré dans ma maison, car j'étais calmé par cet enfant, meilleur par lui, et je ne concevais plus que, dût-on souffrir sans remède en accomplissant un sacrifice, on fît jamais de mal à personne.

— Richard!

— Or c'en est fait, je ne vous connais plus, je ne vous verrai jamais. Emportez cet enfant, puisque vous êtes venue pour cela. Faites vite et laissez-moi. — Il tomba sur une chaise. — Un enfant, dit-il, ah! si j'en avais eu un! elle ne m'en a même pas donné!

— Et qu'en sais-tu, insensé? cria Berthe. Viens à ce berceau, Richard, et ne blasphème pas.

Il se leva, et la suivit palpitant d'émotion. Toutefois il doutait, se défiait d'elle; il allait parler.

— Oh! fit-elle en lui serrant le bras, attends donc avant de me rien dire, et ne t'oppose pas à ce que le Dieu des mères me protége.

Ils s'étaient approchés de l'enfant, qui dormait, et le regardaient avidement. Berthe, à plusieurs reprises, l'appela doucement par son nom. Il s'éveilla. Il ouvrit d'abord les yeux tout grands et les tint fixés sur Berthe, qui retenait son souffle, qui avait l'angoisse peinte sur le visage. Richard, frémissant, avec une ironie qui grandissait, les observait tous les deux. Berthe ne disait mot, mais elle avait joint les mains. Cependant l'œil de Roger s'éclairait par degrés comme à la découverte d'un souvenir lointain qu'il ressaisissait, qui n'éclatait pas encore. Soudain la clarté s'y fit, sereine et profonde. Le rire vint avec les larmes, et, jetant devant lui ses bras vers Berthe, Roger cria : — Maman, maman !

Berthe, à son tour, poussa un cri de joie, d'agitation suprême, et, prenant l'enfant contre sa poitrine, elle l'y étreignit follement. Elle le montrait triomphante à Richard et ne pouvait prononcer une parole. Quant à Richard, le cri de l'enfant avait retenti au plus intime de son être. Jamais Roger n'avait eu ces sons-là en

parlant à Claire. Mme de Fussey n'était point la mère.

— Richard, put dire enfin Berthe en replaçant Roger dans son lit, j'ai voulu que ce fût notre fils qui me rendît à toi.

Il la contempla. Elle était transfigurée par la maternité et par l'amour. Il ouvrit ses bras, et Berthe tomba sur son cœur. Richard sentit que c'était une vraie femme qu'il y tenait.

M. et Mme Destrées restèrent quelques jours à la villa. Ils éprouvaient le besoin, sous ce beau ciel, sur les bords de cette mer pareille à un lac, de jouir de leur bonheur si jeune encore, si puissant et si frêle. Ils y prenaient des forces, dans l'expansion de leurs âmes, par la présence et la possession de Roger, pour l'existence qu'ils allaient bientôt retrouver à Paris et à Bréville, en face du monde, et que nul incident fâcheux ne devait d'ailleurs troubler. Richard, aux yeux de tous, revenait de ce long voyage qu'il avait entrepris, et auquel personne ne s'avisa de ne point croire en revoyant les deux époux étroitement unis, fiers

l'un de l'autre, mutuellement épris comme au temps de leurs fiançailles et aux premiers jours de leur hymen. Le colonel Maurice et Mlle de Redens avaient si habilement manœuvré, ils montrèrent, en recevant Berthe et Richard à Bréville, une joie si sincère et si dénuée d'artifice, que les habitants de la petite ville ne surent plus que penser et jugèrent prudent de trouver tout naturel ce retour du mari, auquel, en leurs médisances secrètes, ils avaient d'abord été si loin de s'attendre. M. Destrées, dont le pseudonyme fut dévoilé bientôt, était en outre par la notoriété de son talent, par sa grande fortune, un homme considérable, dont ils avaient tout intérêt à s'honorer, car il pouvait un jour ou l'autre arriver à la députation. Quelques curieux obstinés se hasardaient seuls à dire qu'il était bien difficile de faire un voyage d'exploration à cinq cents lieues de distance et d'écrire en même temps sur les événements et le mouvement d'idées de son pays des lettres si remarquables d'à-propos. — Ce n'en est qu'un plus grand mérite pour mon neveu, répondait

Mlle de Redens avec une conviction tellement naïve qu'elle s'imposait d'elle-même et coupait court aux commentaires.

Aubry était devenu le secrétaire de Richard ; mais ces fonctions, qui le flattaient dans son orgueil, ne suffisaient point à son activité ; il y joignit celles d'intendant. Ce digne maître d'étude avait conservé de son ancien métier, en se souvenant de lui-même, une vive commisération pour les pauvres gens, et toutefois un certain penchant à l'autorité. Aussi, après s'être aidé des conseils de Mme de Sandreuil, était-il admirablement apte à gouverner un nombreux personnel et une grande maison, et il voulait que celle de M. et Mme Destrées fût la plus belle et la plus hospitalière qui se pût voir. Il la préparait pour les hautes destinées qui, selon lui, ne pouvaient manquer à Richard. Nul ne le tourmentait en ses desseins, ni Mme de Sandreuil, qui se reposait, ni Richard, qui s'était remis au travail, ni Berthe, qui n'avait point trop de tout son temps pour aimer son mari et son fils.

Au moment où Berthe et Richard allaient quitter Bréville pour s'installer à Paris, ils reçurent des nouvelles de Mme de Fussey. Lorsque Mme Destrées était partie pour retrouver son mari, Claire s'était retirée en province auprès de sa mère, et n'avait plus donné signe de vie. Cette fois, après ce long silence, elle écrivait avec son habituelle gaieté. Sa mère, qui n'avait jamais été bien malade, se portait à merveille. Quant à elle, elle venait de se marier. « J'ai épousé, disait-elle, un brave homme qui n'est plus jeune, mais qui m'aime beaucoup et fera toutes mes volontés. C'est ce qu'il me fallait. Je crois que j'ai eu raison. Je n'en aurai que plus de plaisir à te revoir. C'est un joli état, mais dangereux, que celui de veuve. Malgré toute ma sagesse, je ne sais pas trop si je n'en ai pas fait l'expérience. » A ce passage de la lettre, que Berthe lisait à haute voix, le colonel Maurice, qui était là, se mit à sourire.

— C'était assez imprudent à vous, dit-il à Berthe, de l'envoyer si loin.

— Oh ! répondit Mme Destrées, j'ai réussi.

Richard jouait avec Roger ; il n'avait rien entendu.

— Voilà bien un mot de femme, riposta le colonel ; mais je m'incline. Tout est bien qui finit bien.

MADAME HERBIN

I

Le château de Mme Herbin était situé dans une des plus jolies vallées de la Normandie. Il s'adossait à une petite colline ombragée de grands arbres et avait devant lui de vertes pelouses au delà desquelles l'Eure dessinait de capricieux méandres. C'était une élégante construction blanche, sans prétentions à l'archéologie, bien qu'elle eût deux ailes en retour et fût ornée de clochetons. Un large perron à double rampe, caché sous des massifs de fleurs, y donnait accès. L'aspect en était gai et hospitalier, tandis que le paysage environnant s'animait des teintes

fraîches et vivaces du climat normand. Les arbres, souvent trempés de pluie, y séchaient vite sous le soleil. Le vent qui, même aux beaux jours, chasse allégrement les nuages sous ce ciel mobile, les agitait, aux chaudes heures de l'été, d'un bruissement léger. Au loin, dans les gras pâturages, on voyait les chevaux et les vaches cheminer lentement en tondant l'herbe plantureuse, ou sommeiller en ruminant sur le sol qu'ils plaquaient de taches fauves. La végétation avait tant de séve, les prairies étaient si riches, les arbres tellement feuillus, que le château de Mme Herbin, qui n'avait point de nom à lui, s'appelait dans la contrée le Château-Vert.

Mme Herbin était à trente-cinq ans — un bel âge pour les Françaises — la femme la plus jolie et la plus séduisante. D'une taille assez élevée, avec un peu d'embonpoint, elle marchait, gracieuse et fière, dans le plein développement de sa jeunesse et de sa beauté. Sa toilette d'été, en barége, laissait voir des bras charmants et de rondes épaules finement modelées. La tête, bien assise, à contours délicats, était spirituelle

avec un caractère de bonté et de passion. Le front semblait petit sous les abondants cheveux noirs séparés en bandeaux. Les yeux, frangés de longs cils, brillaient humides et veloutés. Le nez, dont les ailes roses frémissaient, se relevait d'une façon heureuse et mutine, et la bouche, estompée de duvet, était d'un aimable dessin, voluptueux et tendre.

Mme Herbin était veuve depuis fort longtemps. On n'avait jamais vu son mari au Château-Vert. En revanche, depuis qnelques années, elle y était accompagnée, à chaque saison, d'un homme de son âge que les paysans s'étaient tellement habitués à voir, qu'ils l'appelaient simplement M. Aymeric. Aymeric Descars, bien que ce fût un beau garçon d'un fort grand air, n'avait point en apparence supporté aussi aisément que Mme Herbin les plaisirs et les bonheurs d'une jeunesse qui se prolonge. Ses cheveux châtains se faisaient rares, et le front élargi se creusait de quelques sillons pensifs. Ses yeux, d'un bleu clair, avaient cette netteté transparente sous laquelle, loin qu'ils se laissent deviner, se dérobent

bien plutôt les secrets de l'âme. Cet azur sans fond se fait impénétrable. Son existence, cependant, avait été très-simple. Quoiqu'il fût bien doué et très-intelligent, il n'avait jamais rien fait. Libre à vingt ans, disposant d'une belle fortune, il s'était contenté de mener une vie élégante et facile. Plus tard, il avait rencontré Mme Herbin, et s'était pris pour elle moins d'une passion forte que d'une affection sérieuse. Elle l'avait vivement séduit et se l'était étroitement attaché. Aymeric, fatigué de ce mouvement vide et bruyant du monde qui l'emportait à tous les hasards sans le faire aborder nulle part, s'était livré à la tendresse dévouée de cette belle jeune femme. Après être entré dans cette vie nouvelle comme dans un port, il n'en était plus sorti. Assez observateur pour se complaire au spectacle des évolutions mondaines, il passait l'hiver à Paris dans une intimité discrète avec Mme Herbin, et, le printemps venu, se laissait emmener par elle au Château-Vert. Néanmoins, s'il s'était abandonné volontiers à ce bonheur calme dont il avait l'habitude, il n'avait point épousé son amie par

défiance de lui-même, peut-être un peu par défiance d'elle. Sans doute il sentait vaguement que le *farniente* de l'intelligence et du cœur n'est point la véritable destinée de l'homme, et que les placides perspectives d'une félicité douce n'en sont point l'horizon. Il ajournait indéfiniment, de parti pris, toute résolution énergique de travail ou d'ambition ; mais il envisageait sans crainte quelque accident imprévu qui le rejetât dans un violent courant d'action et de lutte.

Mme Herbin, avec la seconde vue de la femme aimante, avait deviné chez Aymeric ces inquiètes dispositions d'esprit. A coup sûr, au bout de ces huit années, elle le possédait plus qu'elle n'en était aimée. Certes ce n'était point assez pour ses instincts et sa tendresse de femme; mais, ne se voyant pas autrement menacée, elle avait le sagesse de se résigner; parfois même, dans les rares circonstances où leur solitude était troublée par l'arrivée de quelques amis ou la visite de quelques voisins, elle avait la force et l'habileté de ne point se montrer jalouse. Elle avait reconnu

qu'Aymeric, nonchalant et sceptique, n'était jamais entraîné au delà de certaines velléités de coquetterie ou d'indépendance. Mme Herbin, si cela eût été en son pouvoir, aurait même multiplié ces occasions de distraction et de plaisir, car son amant lui revenait ensuite plus reconnaissant et plus tendre. Se voyant très-jolie encore, s'imaginant, non sans un peu de fatuité féminine, qu'elle avait su demeurer plus jeune que lui, s'appuyant sur un long passé d'intelligent despotisme, elle se flattait de le dominer longtemps, et ne s'effrayait point d'un avenir qui ne lui paraissait qu'à demi redoutable. En somme, elle aimait profondément Aymeric, et, quels que fussent par intervalles sa diplomatie de cœur, ses inquiétudes, les motifs qu'elle se donnait d'espérer ou de craindre, elle ne songeait sérieusement qu'à son amour de l'heure présente et aux jouissances qu'il lui apportait.

On était au mois de septembre, et la chasse venait de s'ouvrir. Aymeric Descars, jusque-là sédentaire, partait du château le matin, et ne revenait que le soir. Ces longues courses à

travers la plaine et les bois lui plaisaient et ne déplaisaient point à Mme Herbin. Elle y voyait pour son ami une distraction vive et salutaire. Parfois, à l'aube rougeâtre, tandis qu'un léger brouillard flottait déjà dans l'air et que les arbres jaunissants dégouttaient de rosée, elle avait le courage de se lever, et, frissonnant doucement dans un peignoir de cachemire, s'accoudait à la fenêtre. Elle souriait au départ d'Aymeric, aux ébats, aux aboiements des chiens, aux fanfares des piqueurs. Dans l'après-midi, elle le rejoignait en voiture à quelque rendez-vous, le ramenait, s'il était fatigué, ou rentrait seule pour veiller aux apprêts de ces repas délicats et substantiels qui sont la joie des chasseurs. Aymeric s'y attablait avec gaieté, s'y montrait aimable, y mangeait de grand appétit, et bientôt après tout doucement sommeillait devant l'âtre où flambait le sarment. Mme Herbin ne s'offusquait point de ce sommeil, elle en attendait la fin en lisant, en travaillant, et se trouvait récompensée par un sourire, par une bonne parole. Elle était assez expérimentée pour faire

la part large à ces besoins matériels de l'homme qui s'imposent à lui après la fatigue physique, et dans lesquels il se délasse avec un égoïsme un peu brutal. N'était-elle pas payée de cette abnégation volontaire par l'admiration d'Aymeric, qui, après les ronces du chemin, la pluie du jour, les déchirures des halliers et le rude aspect des grands bois, s'attardait, dans le bien-être de cette soirée, à la lueur douce de la lampe, ou aux reflets roses du foyer, à contempler cette jolie créature dont les regards avaient de caressants effluves, dont les doigts étaient effilés, les pieds mignons, dont toute la personne respirait la grâce et l'élégance ? Certes c'eût été là pour tous les deux, pour Mme Herbin surtout, un charmant mois de septembre, si la passion d'Aymeric pour la chasse se fût renfermée dans des limites raisonnables ; mais, au bout d'une quinzaine de jours, il tourna décidément au Nemrod sauvage et farouche qui, dans sa poursuite acharnée, ne cherche plus que la solitude ou le gibier. Aymeric en venait à dédaigner les meutes et les fanfares, les collations sous bois,

les retours affadissants en calèche. Il partait seul avec son chien et son fusil, sa gourde au côté, déjeunait à l'aventure, à plusieurs lieues de là, dans quelque maison de paysan, et s'égarait si naïvement au hasard de ses battues, que Mme Herbin, si elle avait la fantaisie de vouloir le rejoindre, ne parvenait point à le rencontrer.

Cette recrudescence d'ardeur cynégétique chez Aymeric ne l'inquiéta point tout d'abord ; elle avait d'ailleurs en ce moment auprès d'elle un de ses plus vieux amis, le plus aimable vieillard et le plus distrait des botanistes, M. Desrosiers. Elle l'accompagnait dans ses promenades, cherchait avec lui des insectes et des plantes, et parfois aussi fouillait du regard la profondeur des fourrés, afin de voir si elle n'y découvrirait point Aymeric. Elle se mettait à rire en le soupçonnant de faire sa sieste sur un lit de feuilles ou de mousse pendant les chaudes heures du jour. Le soir, on se retrouvait à table, et M. Desrosiers se vantait de sa chasse heureuse, tandis qu'il raillait M. Descars sur sa carnassière presque vide. Cet infati-

gable chasseur, en effet, ne tuait plus de gibier. Comme compensation, il avait perdu de son grand appétit, et par égard sans doute pour l'hôte de Mme Herbin, il ne s'endormait plus au coin du feu, mais il y rêvait beaucoup plus qu'il ne parlait, en faisant jaillir avec la pincette des milliers d'étincelles des bûches encore humides. Cette distraction de son ami, ces petits changements dans sa manière d'être n'échappèrent point à Mme Herbin. Elle remarqua également que ses grandes guêtres de cuir n'étaient plus tachées de boue comme autrefois, et qu'il apportait un soin extrême à sa toilette. — Vous n'êtes plus Nemrod, lui dit-elle un soir; vous êtes Robin des Bois.

M. Desrosiers n'était point seulement un entomologiste, il se piquait aussi d'astronomie, et, comme il faisait à peu près tout ce qu'il voulait au Château-Vert, il y découvrit dans les combles une lunette d'observation oubliée là depuis longtemps, et la fit disposer sur la plateforme de l'un des clochetons. Le soir, il observait les étoiles, et ne désespérait point de dé-

couvrir une nouvelle planète. Les nuits étant fraîches, Mme Herbin demeurait au salon ; mais Aymeric se montrait fort assidu à ces leçons d'astronomie. Toutefois il observait moins les astres que les rares lumières éparses à l'horizon, et la lunette complaisante, selon qu'elle était aux mains du savant ou du jeune homme, se dressait orgueilleusement vers le ciel ou s'inclinait humblement vers la terre. Pendant ce temps-là, Mme Herbin s'amusait à tailler dans des étoffes à ramages deux belles robes pour les astronomes, et eux-mêmes, quand ils redescendaient, se façonnaient, selon différents modèles, avec des feuilles de carton flexible, de grands bonnets pointus qu'ils constellaient d'étoiles d'or ou de caractères cabalistiques. Bien que ces jeux d'enfants, succédant aux stations sur la plate-forme, prolongeassent assez tard la soirée, Aymeric n'en partait pas moins de bon matin et s'absentait toute la journée. C'était au tour de Mme Herbin d'escorter, après le déjeuner, M. Desrosiers à l'observatoire, et, tandis qu'il s'escrimait en de savants calculs après

avoir pris le passage du soleil au méridien, elle se servait de la lunette ainsi que le faisait Aymeric, pour de moins ambitieuses recherches, et s'amusait à la braquer en divers points de la campagne. Ce subit rapprochement des objets la divertissait et l'étonnait quelquefois par la netteté de leurs contours. Précisément, très-loin de là, presque à deux lieues et sur la déclivité d'une colline, au delà de l'Eure, s'élevait le joli château de Santalais, un véritable joyau d'architecture. Mme Herbin ne se lassait point d'en fouiller les nervures, les trèfles et les ogives, qui se détachaient sur le champ d'optique avec une merveilleuse délicatesse; puis, si quelque habitant du château venait à sortir, elle le dévisageait, l'épiait dans ses mouvements avec une naïve indiscrétion, et disait à M. Desrosiers : — Vous qui connaissez les Santalais, dites-moi donc si ce n'est point le comte, si ce n'est point Mlle Églé.

L'astronome, dérangé dans ses combinaisons, regardait en grognant un peu, puis répondait avec son bon naturel : — En effet, c'est mon

excellent ami, c'est ma petite Églé. Ah! la jolie enfant, qu'est-ce qu'elle va donc faire là-bas comme si elle craignait d'être vue?

Mais il n en regardait pas plus long et se remettait à calculer. Or, ce jour-là, Mme Herbin voyait Mlle Églé de Santalais descendre lentement toute l'étendue de la pelouse et s'approcher sur les bords de l'Eure, d'un grand chêne qui se dressait solitaire et répandait autour de lui une ombre immense. Çà et là, sous cette ombre, où poussait, telle qu'un véritable tapis de verdure, une mousse épaisse et drue, étaient disposés des bancs de bois rustiques. Cela devait être le salon en plein air du domaine de Santalais. Le site était des plus jolis, car le regard y remontait le long de la pelouse jusqu'aux massifs de fleurs du château, ou suivait dans les profondeurs et les perspectives des saules les sinuosités de la rivière. Mlle Églé s'assit sur l'un des bancs, arrangea les plis de sa robe blanche, lissa entre ses doigts les bouts flottants de sa ceinture bleue, puis, tirant un livre de sa poche, le lut distraitement. Elle se leva

bientôt, et avec une démarche cadencée, lente et coquette à la fois, revint à sa demeure. Il n'y avait en somme à cela rien de bien singulier, et Mme Herbin, après s'être amusée un moment de ce petit manége de la jeune fille, regardait machinalement d'un autre côté, lorsqu'à la rive opposée de l'Eure, au milieu des nénufars, de l'herbe de la berge et des longues tiges retombantes d'un saule, elle aperçut un homme dans une barque. Quel ne fut pas son étonnement en reconnaissant Aymeric ! C'était bien lui avec son costume de chasse de velours vert et ses grandes guêtres jaunes. Que faisait-il donc là à demi caché et comme à l'affût? Cependant Mme Herbin doutait encore que ce fût lui, quand la barque se détacha du rivage et glissa doucement sur l'eau transparente en se dirigeant vers l'autre bord. Aymeric toutefois semblait indécis, car à moitié de sa course il lâcha les avirons, laissa la barque dériver au fil de l'onde, puis regagna comme à regret le point qu'il avait quitté. Mme Herbin, qui ne doutait plus, tressaillit tout à coup profondément.

C'était pour Mlle de Santalais qu'Aymeric se trouvait là. Mille indices lui revinrent à l'esprit, la distraction de son ami, sa recherche de toilette plus grande que d'habitude, le silence qu'il gardait, la rêverie où il tombait souvent. Une jalousie d'autant plus vive qu'elle surgissait à l'improviste la mordit au cœur. N'était-elle point frappée en pleine sécurité, en plein bonheur? Dès lors elle n'abandonna des yeux ni la pelouse du grand chêne, ni l'enfoncement du rivage où la barque s'était abritée ; mais la pelouse était maintenant déserte, et le bateau sans nautonier reposait dans sa petite anse de roseaux. Elle s'obstinait cependant à sa contemplation irritée et curieuse ; il fallut pour l'en arracher que M. Desrosiers lui touchât légèrement le bras. — Belle dame, fit-il en souriant, est-ce donc que vous vous absorbez, ainsi que moi, dans la recherche de quelque problème?

— Peut-être, répondit-elle, mais je ne cherche pas longtemps ce que je veux savoir. Il va pleuvoir, et il commence à faire frais. Rentrons.

Elle redescendit au salon. De légers frissons

l'agitaient. Il n'était que trois heures, et il lui semblait que le moment où elle pourrait interroger ou deviner Aymeric n'arriverait jamais. Elle accepta, pour tromper son impatience, de jouer au trictrac avec M. Desrosiers. Dans l'intervalle des parties, elle se levait, allait à la fenêtre, regardait tristement la pluie tomber, puis revenait s'asseoir. Enfin, à l'heure du dîner, Aymeric rentra. Il était d'humeur gaie et cordiale, et plaisanta M. Desrosiers et Mme Herbin sur leurs observations astronomiques.

— Oui, dit-elle finement, on voit de là tout ce qui se passe dans le ciel et sur la terre.

Aymeric se douta-t-il d'avoir été vu? Il se contenta de sourire avec un petit geste indifférent, et d'avoir pour Mme Herbin un coup d'œil d'intelligence, en lui désignant à la dérobée M. Desrosiers. La jeune femme eut un mouvement de joie. Il n'y avait probablement dans cette aventure, qui l'avait si fort préoccupée, qu'un événement sans portée, dont elle recevrait bientôt la confidence.

— Eh bien, oui, lui dit Aymeric, quand ils

furent seuls, je me suis amusé depuis quelques jours à égayer la solitude de Mlle de Santalais.

— Comment cela?

— Le hasard m'avait conduit sur le bord de l'Eure, il y a déjà quelque temps, au moment où Mlle de Santalais s'y promenait. Elle tenait à la main un gros bouquet de fleurs des champs, et se penchait pour en cueillir une nouvelle, lorsque le bouquet lui échappa. C'était un sauvetage à opérer. Je ne me fusse point jeté à la nage, ce qui l'eût fait rire; mais il y avait justement une barque à côté de moi. Je la pris, je repêchai les fleurs, et, sans mot dire, en la saluant respectueusement, je les lui rendis.

— Et c'est tout?

— A peu près. Le lendemain je suis revenu, un peu par coquetterie, à l'endroit où j'avais eu, pour ainsi dire, la jolie vision de cette jeune fille. Mlle de Santalais, par curiosité sans doute, s'y trouvait. Je ne fis que passer rapidement devant elle. Quelquefois encore, comme aujourd'hui, j'y retourne; j'y demeure quelques instants et je pars. Elle doit s'imaginer

que ce chasseur muet a pour elle une timide et discrète passion. Nous repartons, n'est-ce pas, dans quelques jours pour Paris? Je ne la verrai donc plus; mais elle me devra ses premières émotions de rêverie et de vanité, et à mon âge, je ne suis pas fâché de ce petit succès, qui n'aura pas pour moi de lendemain.

— Vous ne l'aimez pas du tout alors?

— Oh! fit Aymeric.

— En ce cas, dit Mme Herbin, puisque vous n'aimez pas cette enfant, pourquoi la troublez-vous?

II

Églé de Santalais avait à peine dix-huit ans. Elle était de taille moyenne, mais admirablement prise, avec des mains effilées et de petits pieds qui attestaient la fille de race. Ses beaux cheveux, d'un blond doré comme celui des épis mûrs, se relevaient aux tempes, se suspendaient en petites boucles au-dessus du front, et surmontaient un visage fin et délicat ; ses yeux bleus avaient une expression fluide et candide. S'ils devenaient sérieux, ils se chargeaient d'un peu de mélancolie. Ce n'était pas l'ennui du présent, c'était une certaine fatigue d'une vie trop calme et une vague aspiration vers l'avenir. Ce joli château qu'elle n'avait jamais quitté ne résumait plus pour

elle l'existence entière. Ces grands arbres qui avaient abrité ses jeux d'enfant, les fleurs dont elle avait fait ses compagnes, ce salon un peu sévère où elle avait passé doucement les lentes saisons d'hiver entre son père et sa gouvernante, ne lui suffisaient plus. Le dimanche encore, elle se faisait belle avec une coquetterie naïve ; mais à l'église du village, dans ce petit monde rustique, elle eût volontiers cherché quelqu'un qui fût capable de l'admirer. Les livres la laissaient inquiète ou rêveuse. Aussi la rencontre d'Aymeric avait-elle été pour M^lle^ de Santalais un grand événement. Bien qu'elle ne lui eût point parlé, elle ne songeait qu'à lui. Elle se rappelait le salut respectueux qu'il lui avait adressé, la grâce amicale avec laquelle il lui avait remis son bouquet. Quel bonheur que ce bouquet fût tombé à l'eau ! La première fois, elle avait à peine entrevu les traits de cet étranger ; ils lui étaient maintenant familiers. Elle n'eût pu dire, ne sachant trop ce que c'était, qu'elle le trouvât beau, mais il lui causait une impression vive, d'un charme

saisissant. Il ne lui venait point à la pensée de le juger trop vieux pour elle, bien au contraire. Il lui eût semblé tout naturel d'être aimée d'un jeune homme, tandis qu'elle éprouvait une secrète joie de se voir distinguée par un homme de cet âge. Il avait l'expérience de la vie; sa physionomie portait, pour Églé, l'empreinte des combats de l'existence, et, sans qu'elle s'en rendît compte, du désenchantement qu'ils lui avaient laissé. Cependant il se tournait vers elle, qui ne savait rien de la réalité, dont le cœur ne battait que d'ignorances et d'aspirations juvéniles. — Elle était accessible, comme à une délicate flatterie, à l'attention qu'il lui prêtait, aux soins mystérieux dont elle était l'objet. Elle se disait aussi qu'il y avait désormais un secret entre elle et cet inconnu, qui ne pouvait être que quelque châtelain des environs, et qui au premier jour se déciderait à parler et à demander sa main. A cette pensée, elle se sentait rougir ou tressaillait de joie avec un attendrissement subit. Elle ne lui en voulait pas de ne point

se hâter; elle avait tant de plaisir à s'échapper discrètement du château, à descendre la pelouse, à prendre des airs indifférents qui ne trompaient personne, car personne ne les voyait, et à jeter un regard furtif et enjoué de l'autre côté de la rivière. Si elle ne le voyait pas tout de suite, il ne lui déplaisait point de l'attendre. Elle se sentait protégée par le grand chêne, et gardait à la main un ouvrage de femme. Cependant, si elle arrivait la première, Aymeric ne faisait que passer, tandis que, s'il l'avait devancée à ce rendez-vous, elle l'apercevait dans sa barque. Elle aimait mieux cela. Comme il était alors à demi caché par les feuilles, elle pouvait ignorer qu'il fût là, et il pouvait croire qu'elle ne le voyait point. Quoique ce fût un véritable enfantillage, c'était néanmoins une sorte de compromis de sa conscience entre le plaisir qu'elle goûtait et le reproche qu'elle s'adressait de le goûter. Que faisait-il pourtant dans cette barque? Elle ne le savait trop, sinon qu'il était là pour la voir et qu'il était vu d'elle. Une fois cependant, au moment même où elle

partait, il s'était hasardé, comme au premier jour, jusqu'au milieu de la rivière, puis il avait rebroussé chemin. Pourquoi ? Si elle ne s'était point trompée, il avait des fleurs à la main, Avait-il donc l'intention de les lui offrir ? C'eût été bien hardi à lui. Comment serait-elle sortie de là? Peut-être se proposait-il seulement de les déposer sur un banc ou dans une large crevasse du grand chêne. Elles y eussent été si bien cachées qu'elle seule eût pu les y deviner. Le lendemain, elle examina cette crevasse avec soin et elle n'y trouva rien. Elle en voulut presque à son ami, car il ne lui venait point à l'esprit de donner un autre nom à l'inconnu. Elle vivait dès lors avec des méditations sans fin qu'elle dissimulait sous un travail obstiné, ou avait de subites expansions de joie et de tendresse qui surprenaient sa gouvernante, qui éveillaient la sollicitude du comte de Santalais.

Sa gouvernante, une aimable vieille fille, M^lle^ Aimée, avait, malgré son nom, passé sa vie entière dans une si placide tranquillité de corps

et de cœur, qu'elle ne comprenait rien à l'état nerveux d'Églé. Elle se contentait de se réjouir avec elle ou de la gronder doucement ; mais le comte était plus perspicace. Il s'était marié tard, avait perdu sa femme et adorait Églé. Il n'avait plus quitté Santalais et n'avait plus rêvé d'autre bonheur que celui de voir grandir sa fille. Il souriait en la voyant si jolie et en la devinant si romanesque. — A quoi pense-t-elle? se disait-il parfois. A rien et à tout, se répondait-il, ou à quelque amoureux idéal qui passe dans la brise ou se cache sous les fleurs. Il faut lui donner un mari. — Et, tout en poussant un soupir et en portant par avance le deuil de son égoïste affection pour la chère enfant de ses vieux jours, il avait écrit à son filleul, un loyal et beau garçon de vingt-cinq ans, Ernest de Surgy, de venir à Santalais. — Je te la donne trois ans plus tôt que je ne l'aurais voulu, lui avait-il dit ; c'est à toi maintenant de lui plaire, et tu n'y auras que trop peu de peine.

Ernest n'était point un étranger pour Églé.

Il était venu de loin en loin au château et avait connu tout enfant Mlle de Santalais. Depuis plusieurs années, il avait rempli à l'étranger un poste diplomatique et rentrait seulement en France. Il se fût vite épris de cette aimable jeune fille, si elle ne l'eût traité tout d'abord avec un abandon affectueux qui le remplissait de timidité. Elle paraissait se douter si peu qu'il l'aimât ! Elle voyait assurément bien plutôt en lui le camarade de son enfance que le futur compagnon de sa vie. Il ne soupçonnait point qu'un autre homme pût être aimé d'elle, mais il ne sentait que trop, à sa familiarité gracieuse avec lui, à sa promptitude naïve à le quitter, à la facilité avec laquelle, même en sa présence, elle s'isolait dans sa pensée, qu'elle ne lui portait qu'une affection banale. Il n'en conçut point de dépit, mais il en eut un chagrin d'autant plus sérieux que chaque jour Églé lui apparaissait plus charmante, et que le vieux comte de Santalais, qui ne se doutait de rien, le pressait davantage de se déclarer à la jeune fille. Il se résolut à le faire, non sans un violent trouble inté-

rieur, car c'était son bonheur qu'il allait risquer sur un mot; mais il était plus digne de lui d'affronter le danger en face que d'en subir de loin les appréhensions inquiètes et les douloureuses atteintes.

Donc ce matin-là, qui était un dimanche, après le déjeuner, Églé descendait la pelouse et se dirigeait vers l'Eure. Elle savait qu'elle ne verrait point l'inconnu, car elle avait remarqué que le dimanche il ne venait jamais, et c'était simplement une sorte de pèlerinage amoureux qu'elle faisait au grand chêne. Elle s'en allait heureuse et légère, s'égarant en riantes pensées, se trouvant, sans savoir pourquoi, plus jolie qu'à l'ordinaire et courbant de ses hautes bottines l'herbe de la prairie, qui, sans garder la trace de ce poids si léger, se relevait toute droite après son passage. Elle fut rejointe par Ernest de Surgy.—Mademoiselle, dit-il, votre père fait la sieste en compagnie de M. Desrosiers. Il m'a dit d'aller vers vous, et qu'il ne tarderait pas à venir lui-même. Je lui ai obéi, et me voici.

— Marchons donc ensemble, fit gaiement Églé.

Ils marchèrent à côté l'un de l'autre, mais presque sans se parler. Églé était distraite; Ernest pensif et préoccupé. Cependant, lorsqu'ils se furent assis sur les bords de l'Eure, Ernest fit appel à tout son courage. — Mademoiselle, dit-il, votre père n'a pas seulement voulu que je vous accompagnasse dans votre promenade; il veut que je vous parle de ses projets, des espérances qu'il m'a fait concevoir, et vraiment je n'ose pas.

— De quels projets, de quelles espérances voulez-vous parler, monsieur Ernest? demanda Églé.

Elle avait fixé son regard limpide sur celui du jeune homme, et n'avait pu s'empêcher de rougir.

— Je voudrais vous dire tout ce que j'ai dans le cœur, mais je le ferais d'une voix si tremblante que vous ne m'entendriez même point.

— Ne me dites rien alors, cela vaudra mieux, répondit-elle d'une voix ferme, quoique un peu émue et en baissant les yeux.

— Ah! je puis tout vous dire à présent,

reprit-il tristement, car je dois avoir, avant de vous quitter, la franchise de ma conduite avec vous et le courage de mon chagrin. J'étais venu à Santalais avec l'espoir de vous épouser, Églé, et je vous aime de tout mon cœur. Vous, vous n'avez jamais fait attention à moi, vous ne m'aimez pas.

— Monsieur Ernest !

— Oh ! je ne m'en suis que trop aperçu, je ne le sais que trop; mais pourquoi m'a-t-on trompé? Il eût été si simple de me tenir en garde contre moi-même, tandis que la bienveillance de votre père m'a imprudemment montré, comme pouvant m'appartenir, un bonheur qui ne devait jamais être à moi. Qu'y a-t-il d'étrange à ce que j'aie espéré? Il me répondait de vous, et je pouvais croire qu'à force de soins, de dévouement et d'affection de ma part, vous aimeriez un jour l'homme dont vous n'auriez d'abord accepté la main que par sympathie. Cela pourrait-il être encore, Églé, ou dois-je renoncer même à ce rêve-là? Vous ne me dites rien. Je dois pourtant, si fort que cela me coûte, vous

interroger, et c'est à votre loyauté que je m'adresse.

— Renoncez donc à moi, dit-elle simplement; mais, quoi qu'il arrive, regardez-moi à l'avenir, ainsi que je le fus dans notre passé, comme une amie, comme une véritable amie.

Elle lui tendit sa main, qu'il prit faiblement. — Est-ce donc alors...? murmura-t-il.

Il n'acheva pas. — Je n'ai pas le droit de vous demander cela.

Elle jeta les yeux autour d'elle, comme si elle se fût confiée à la calme nature qui les environnait, puis elle les reporta sur Ernest. Son regard était presque attendri, bien qu'un léger et fin sourire flottât sur ses lèvres. — Voici mon père, s'écria-t-elle.

— Que lui dirai-je? C'est lui qui m'avait envoyé.

— Vous ne m'aurez rien dit.

— Quoi !

— Je vous en prie.

Et, lui recommandant le silence, elle mit un doigt sur sa bouche.

Le comte arrivait en effet, suivi de M. Desrosiers, qui portait un herbier. Quand M. de Santalais fut près d'Ernest, il se pencha vers lui et lui dit : — Hé bien ?

— Je n'ai pas eu le temps ; je crois même qu'il n'y faut pas penser pour... aujourd'hui. J'aimerais mieux attendre encore.

— Allons, allons, puisque c'est ainsi, je vais couvrir votre retraite ; mais vous me promettez d'être moins timide une autre fois.

— Oui.

— Tenez, Desrosiers, voici la meilleure heure pour vos insectes et pour vos plantes. Tout est endormi, tout se prend au gîte.

— Oui, repartit le bonhomme, excepté le *cerambyx velutinus*. Me fait-il assez courir ! Je vais tout à l'heure me mettre en chasse et le chercher chez vous. Ç'a été peine inutile chez M^me^ Herbin. Il est vrai qu'elle n'a guère que des prairies, tandis que vous avez des bois.

— Et ce n'est que dans cet espoir de trouver votre insecte que vous faites à M^me^ Herbin des infidélités de quelques heures ; autrement vous

ne songeriez même pas à moi, votre plus vieil ami.

— Vous êtes un ingrat : je n'ai songé qu'à vous et à ma petite Églé en venant en Normandie; mais Mme Herbin s'est montrée si excellente pour moi, que je passe, par politesse, quelques jours chez elle. D'ailleurs voici l'automne; elle va partir, et je serai tout à vous.

— Est-ce qu'il y a du monde chez Mme Herbin ?

— Non. M. Aymeric Descars seulement.

— Son grand ami comme vous.

— Comme moi. — M. Desrosiers se reprit en riant : — Oh ! non, pas comme moi.

Églé s'était assise à quelque distance. Ernest se rapprocha de M. Desrosiers et du comte. — Et cela dure depuis dix ans ! dit M. de Santalais.

— J'ai toujours vu M. Descars chez Mme Herbin.

— Même du temps de son mari ?

— Oui.

— L'épousera-t-il ?

M. Desrosiers s'était levé, et du bout de son bâton ferré commençait à creuser la terre. — Pourquoi faire? dit-il.

— Voilà bien une distraction de savant ! fit le comte en riant.

— Vous avez raison, Santalais. Je n'étais plus à ce que vous disiez. J'avais cru voir...

— Votre *cerambyx velutinus*. Ce n'est pas la peine de rougir, mon cher ami.

— Mme Herbin n'est-elle pas encore très-jolie femme ? demanda Ernest.

— Oui, et fort aimable.

— Et M. Descars ?

— Ah ! monsieur de Surgy, dit M. Desrosiers, il a dix ans de plus que vous et dix ans de bonheur qui l'ont vieilli. Je crois que, s'il épouse jamais Mme Herbin, il aurait mieux fait de l'épouser il y a dix ans.

— A la bonne heure, Desrosiers, ceci est plus moral que ce que vous disiez tantôt.

— Mon père, dit Églé en se rapprochant, j'ai entendu que vous parliez de Mme Herbin ;

pourquoi ne m'avez-vous pas fait faire sa connaissance ?

— Je n'y ai pas songé, mon enfant, répondit le comte. Tiens, reste avec Desrosiers. J'emmène Ernest, à qui je vais faire un cours de diplomatie... féminine, ajouta-t-il en prenant amicalement le bras du jeune homme.

Églé et M. Desrosiers restèrent seuls. Mlle de Santalais revint s'asseoir sur le banc qu'elle avait quitté, et du bout de son ombrelle traça de fantastiques dessins sur le sol. Elle était intérieurement agitée, et, bien que ne regrettant pas ce qu'elle avait fait, elle souffrait d'avoir affligé l'honnête homme qui, en d'autres circonstances, aurait pu prétendre à sa main. Pour qui donc le dédaignait-elle ? Pour un inconnu qui ne se déclarait point et se faisait peut-être un jeu de ces romanesques incidents dont elle caressait la chimère. Malgré elle pourtant elle se le figurait à l'autre rive, se le rappelait tel qu'elle le voyait chaque jour, et cherchait dans l'évocation de ses traits, de sa physionomie, des longs regards qu'il dirigeait

sur elle, quelque motif de se rassurer. L'aimait-elle donc ? Pour la première fois, elle réfléchissait à la signification de ce mot, et, depuis qu'elle se l'était entendu adresser, le comprenait dans tout ce qu'il peut renfermer de dévouement, d'ardeur contenue et de douleur. A elle aussi, son tour viendrait peut-être de souffrir, et elle avait déjà le pressentiment vague d'un malheur prochain. En même temps et de façon distraite elle suivait M. Desrosiers en ses évolutions de collectionneur, et l'estimait heureux de ces puériles recherches. Son jeune cœur eût tout à coup voulu vieillir, et elle enviait le sort du savant.

— Vous ne venez pas m'aider ? lui cria-t-il.

Il était alors tout près du chêne, et paraissait en faire l'objet de ses investigations. Elle se leva promptement. Depuis qu'elle s'était imaginé que l'inconnu aurait pu y cacher des fleurs, il lui semblait que cet arbre n'appartenait qu'à elle seule, et elle souffrait impatiemment que quelqu'un s'en approchât. — Que cherchez-vous donc là ? demanda-t elle.

— Oh ! la grande crevasse ! fit M. Desrosiers. Mon insecte pourrait bien s'y trouver; mais il s'agit d'être prudent et de procéder avec soin.

Il suspendit son opération, et mit ses lunettes.

— M. Desrosiers, je vous en prie, ne cherchez point là.

— Et l'intérêt de la science ? dit-il.

Alors, tout en surveillant d'un œil exercé les bords de la crevasse par où les insectes auraient pu fuir, il enfonça le bras dans le trou, afin de palper avec des doigts agiles les moindres fissures du bois. Tout aussitôt il poussa un cri en retirant du chêne un bouquet de fleurs brillantes humides de rosée.

Sa stupéfaction fut d'ailleurs si grande qu'elle en devint comique. Il restait bouche béante, les yeux écarquillés au-dessous de ses lunettes, qu'il avait remontées sur son front pour mieux voir sa trouvaille. De son côté, M^lle^ de Santalais avait poussé un léger cri. Elle fut d'un seul bond près de M. Desrosiers, et lui prit les fleurs, qu'il tenait gauchement. — Oui, c'est un bouquet, dit-elle en s'efforçant de rire, et, comme

il n'y a pas de bouquets dans le creux des arbres pour les savants, il doit être pour moi.

— C'est probable, reprit le bonhomme.

— Il est joli, dit-elle encore.

— Très-joli. — Ah ! mademoiselle Églé, c'est M. Ernest de Surgy qui aura mis là ce bouquet.

— Peut-être que oui, répondit-elle en rougissant.

— Oh ! oh ! continua-t-il en riant, il y a un billet doux. Ce doit être galant. Lisons-le.

Il avança la main, car peut-être voyait-il là un danger pour Églé. M^lle^ de Santalais, fort troublée, n'avait pas aperçu le billet. Elle se recula, et d'une voix altérée, mais caressante, comme un enfant pris en faute : — Oh ! mon ami, mon bon ami, fit-elle, ne touchez pas à cela. C'est mon roman.

— Votre roman ! répéta M. Desrosiers avec un peu de sévérité.

— Oui, mon bon ami, et ne me blâmez pas avant de m'avoir entendue.

— Je vous écoute.

Elle lui raconta son odyssée de jeunesse et d'amour, et il l'écoutait, attentif, le sourcil plissé, avec un sourire indulgent et mélancolique. — Et maintenant, dit-elle joyeuse, je vais vous lire le premier billet qu'il m'écrit, car c'est le premier.

Le papier, fort petit, était plié en deux. Sur le haut, il y avait : *A M^lle Églé de Santalais.* — Il sait mon nom ! s'écria-t-elle.

Elle déploya l'autre partie, et, devenant toute pâle, prête à tomber, si M. Desrosiers ne l'eût soutenue, elle lut ces deux seuls mots : Aymeric Descars.

— Oh ! mon ami, dit-elle, je me sens mal, je souffre beaucoup.

— C'est M. Descars ; je l'avais presque deviné, murmura M. Desrosiers.

— Et moi qui l'aimais ! dit-elle en sanglotant.

— Du courage ! mon enfant.

— Oh ! j'en ai, j'en aurai, reprit-elle en se redressant. Et tenez, mon ami, puisque vous allez le voir, rendez-lui ce billet. Dites-

lui que je l'ai lu devant vous. Il comprendra ; il comprendra la méchante action qu'il a faite, et qu'il ne doit jamais songer à M^lle^ de Santalais.

III

M. Desrosiers se dirigea tout bouleversé vers le Château-Vert. Il avait vu naître et grandir Églé, qu'il aimait comme son enfant. Il était uni à Mme Herbin par les liens d'une ancienne affection, et s'était depuis longtemps pris d'amitié pour Aymeric. Entre ces trois êtres, il se trouvait jeté en plein drame. Déjà Églé était malheureuse, Mme Herbin ne pouvait tarder à le devenir, et l'auteur de leurs maux était Aymeric. L'audace et la perfidie de ce dernier confondaient le digne homme. Était-il donc possible que l'on cessât d'aimer une aussi charmante créature que Mme Herbin, que l'on troublât de gaieté de cœur l'existence douce et pure d'une enfant? En vain il remontait à ses

jeunes années et interrogeait ses souvenirs. Il ne voyait rien de semblable dans sa propre vie. Les femmes, il est vrai, y tenaient peu de place; les minois chiffonnés qu'il évoquait avaient appartenu à des demoiselles plus légères que celles qu'il poursuivait sur les roseaux de l'Eure. Elles lui avaient été infidèles bien plus qu'il ne les avait trompées. Il aimait mieux cela, car il eût trop souffert de se conduire aussi mal que M. Descars. Comment allait-il s'y prendre pour dire son fait au coupable ? Il s'excitait en marchant, gesticulait, préparait un discours, et il lui semblait que le billet d'Aymeric, sur lequel étaient tombées les larmes d'Églé, lui brûlait la main. Il arriva très-agité à l'heure du dîner, au moment où Mme Herbin et Aymeric se mettaient à table. Clotilde était plus jolie que jamais, et Aymeric souriait. D'un commun accord, ils se prirent à lutiner le vieux savant, dont la mine effarouchée les amusait. De temps à autre, M. Desrosiers jetait à Aymeric de foudroyants regards auxquels celui-ci ne prenait pas garde, ou il avait pour Mme Herbin d'onc-

tueuses et consolantes paroles dont elle ne comprenait pas le motif. Parfois aussi il se laissait gagner à l'amabilité de ses hôtes, à la bonne chère, à la chaleur des vins ; il en oubliait son rôle d'ambassadeur et de justicier. Il se reprochait bientôt ces lâches complaisances et se renfermait alors dans une attitude digne ou dans un silence menaçant. Cela fut si sensible au dessert que Mme Herbin lui dit : — Qu'avez-vous, cher Desrosiers ? Vous ressemblez à un homme qui aurait trouvé le *cerambyx velutinus* et à qui on l'aurait volé.

— Plaisantez, Madame, répondit le savant avec une profonde amertume ; plaisantez, vous avez raison. Les instants de bonheur sont courts.

Un éclair tellement singulier passa dans les yeux de Mme Herbin, que Desrosiers eût voulu rattraper sa phrase. — En tout cas, dit-elle, je ne sais pas deviner les énigmes ; je vous laisse avec M. Descars, il sera sans doute plus habile que moi.

Et elle sortit.

Une certaine inquiétude s'était emparée d'Aymeric, qui ne souriait plus. Il s'approcha très-affectueusement de Desrosiers. — Voyons, lui dit-il, qu'avez-vous, mon ami?

— Je ne suis pas votre ami, Monsieur.

— Vous n'êtes plus mon ami! fit Aymeric étonné. Qu'y a-t-il donc?

— Il y a ceci, répondit brusquement le savant. Et il tendit le billet à Aymeric.

M. Descars reconnut son billet et sourit d'une façon contrainte.

— Ce n'est qu'un enfantillage, dit-il. C'est vous qui avez trouvé ce papier?

M. Desrosiers secoua lentement la tête. — Ce n'est pas moi qui l'ai trouvé, c'est Mlle de Santalais, et elle m'a chargé de vous le remettre.

Aymeric pâlit légèrement. — Il n'y a là en somme rien qui puisse offenser véritablement Mlle de Santalais, et elle eût pu garder un secret qui n'appartenait qu'à moi et à elle.

— Et Mme Herbin? interrogea le savant.

— Ne vous occupez point d'elle; ceci ne regarde que moi.

— Ce n'est point ce que j'ai voulu dire. Mlle de Santalais, qui lisait votre nom pour la première fois, savait depuis une heure ce qu'étaient l'un pour l'autre Mme Herbin et M. Descars.

— Qui le lui avait appris?

— Son père et moi, en causant, avions prononcé vos noms; elle nous écoutait.

— Ainsi l'on sait...?

— Croyez-vous donc qu'une liaison qui dure depuis dix ans ne soit point de notoriété publique? Ah! il est fort heureux qu'elle nous ait entendus, car la révélation qui est venue à la pauvre enfant ne lui sera sans doute qu'une douleur passagère, tandis qu'elle eût pu s'éprendre d'un homme qui ne peut ni ne doit l'épouser.

Pendant quelques instants, Aymeric ne répondit pas. Il tenait à la main le fatal billet et le regardait sans le voir. Enfin il dit doucement à M. Desrosiers : — Qu'a-t-elle fait après avoir lu?

— Elle! — Il s'interrompit comme s'il eût

hésité à répondre ; mais il vit sur les traits d'Aymeric une anxiété vive, une supplication ardente, et n'eut pas le courage de se taire. — Elle a chancelé au point qu'elle a dû s'appuyer sur moi, et s'est prise à pleurer. Oh ! un seul instant, car la noble fille s'est redressée et m'a chargé de vous dire que vous ne devrez plus songer à elle.

— Pauvre chère Églé ! Pardonnez-moi, mon ami, je l'aime.

Ils demeurèrent tous deux silencieux. Le bon M. Desrosiers ne savait que dire. N'ayant plus de courroux contre Aymeric, il tonnait dans son for intérieur contre les passions illégitimes. N'eût-il pas été beaucoup plus simple que M. Descars fût libre, qu'il pût épouser M^lle^ de Santalais ? Il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'Aymeric eût aimé Églé. C'était une si charmante jeune fille, si naïve et si candide, tandis que M^me^ Herbin avait parfois des allures dominatrices et se montrait quelque peu despote. Il la trouvait même égoïste. N'avait-elle pas eu dix ans de bonheur, et ne commençait-elle pas

à vieillir ? C'était le vrai moment de se sacrifier. Cela serait beau à elle. Il formait le projet de lui en parler, il serait éloquent et pathétique, et lui prouverait qu'au delà de la jeunesse l'amitié désintéressée procure les plus vives jouissances ; puis il hochait la tête et s'effrayait de la tâche qu'il eût entreprise. Il se souvenait d'avoir vu Mme Herbin, les yeux étincelants, le sein oppressé, un jour qu'il s'était agi devant elle d'un dénoûment semblable à une longue liaison. Il valait mieux attendre, ne rien brusquer. — Tout s'arrangera, dit-il à Aymeric en forme de conclusion, sans trop savoir ce qu'il lui disait.

Aymeric ne l'entendit pas. Il s'absorbait dans une douleur vraie en reconnaissant la folie coupable de ses rêves, en constatant le résultat vulgaire, cruellement inévitable de cette aventure, à laquelle il s'était imprudemment livré, où il avait goûté de si vifs plaisirs. Elle lui revenait tout entière à l'esprit, et il s'étonnait de l'impression profonde qu'elle lui laissait. Aimait-il donc à ce point Mlle de Santalais? Il

y avait un mois, Aymeric se trouvait si loin de sa jeunesse qu'il n'y croyait plus. Il était le premier à plaisanter de son front un peu chauve et de ses cheveux gris. Il se croyait très-réellement lié à Mme Herbin pour sa vie entière, et s'applaudissait, s'enorgueillissait presque de cette union morganatique, dans laquelle il jouait le rôle de sultan blasé près d'une femme attentive à deviner et à satisfaire ses moindres caprices. Il avait suffi, pour changer tout cela, d'une jeune fille entrevue par un rayon de soleil et laissant tomber dans l'eau un bouquet de fleurs. C'était en riant qu'il avait cherché à lui plaire, et peu à peu il avait ressenti les fraîches et vivifiantes atteintes d'un premier amour. Il avait douté de lui-même, il avait craint d'être trop vieux, il avait passé de longues heures, comme un lycéen, à se cacher sous les arbres et à épier l'arrivée de Mlle de Santalais. Et voilà qu'elle était venue à lui avec la confiance de l'enfant et la grâce suprême de la jeune femme qui s'éveille. Ce triomphe inattendu, tout incertain qu'il fût encore, l'avait

ravi. Il en était fier et le rapportait à Églé, qui le lui donnait. Pendant ce mois, étrange pour lui, de sensations imprévues et des joies du cœur les plus délicieuses, il avait presque réussi à oublier Clotilde. N'était-elle pas pour lui le maître haïssable dont on ne peut secouer le joug, qu'il faut tromper d'heure en heure? Il s'était abandonné au courant de cette affection naissante qui le remplissait d'attente et de trouble, et, s'y enhardissant par degrés, il y avait jeté son nom comme un défi à la destinée sans issue où il s'était enfermé, et qu'il ne désespérait point de voir se rouvrir devant lui. Or, à ce pas décisif qu'il avait tenté, ses espérances sombraient tout à coup. Ce nom qu'Églé aurait pu prononcer et chérir était pour elle brutalement celui d'un parjure et d'un traître. Elle allait souffrir par lui dans sa première croyance, et ne songerait plus à lui qu'avec horreur et mépris. Il en tressaillait de regret, et ne pouvait se consoler ni de l'action qu'il avait commise ni du bonheur qu'il avait perdu.

En ce moment, Mme Herbin entra. M. Desrosiers se mit à tousser avec un peu d'affectation, et Aymeric, par un mouvement involontaire, se dressa sur ses pieds. En apparence, Clotilde était fort calme. — Mon cher astronome, dit-elle à Desrosiers, allez donc préparer tout ce qui nous est nécessaire à l'observatoire. J'irai vous y rejoindre.

C'était une sorte de congé qu'elle lui donnait; mais M. Desrosiers n'était point fâché de ne pas assister à la scène qui allait avoir lieu entre Mme Herbin et M. Descars. Il ne fit donc aucune objection, et sortit.

Lorsque Clotilde fut seule avec Aymeric, elle lui dit : — J'ai tout entendu.

— Vous avez écouté?

— Oui. C'est un moyen banal, mais qui réussit toujours. Je ne dis pas qu'il soit digne de moi, mais je voulais savoir la vérité.

— Hé bien?

— Vous aimez Mlle de Santalais?

Aymeric ne répondit pas. Par un puissant effort de sa volonté, avec la résolution de ne se

rien cacher à lui-même, il descendait au fond de sa pensée et de son cœur. Ce passé si près de lui, si vivant, que sa rêverie et sa douleur évoquaient seules quelques instants auparavant, lui apparut dégagé de ses limbes en traits de flamme. Il regarda un seul moment, bien en face, Mme Herbin, et sentit qu'il ne l'aimait plus; puis il détourna les yeux, les ferma, et vit passer devant lui, lumineuse et pure, l'image de Mlle de Santalais.

— Mais dites-moi donc que vous l'aimez ! s'écria Mme Herbin.

— Je me suis mal conduit envers cette jeune fille, et, au remords que j'en ai, je puis dire que je l'aime.

— Ah ! fit Clotilde.

Elle s'attendait à une dénégation, non à un aveu. Elle était prête à frapper l'amant qui se fût dérobé, elle ne l'était point à recevoir ce coup cruel qu'il lui portait avec une parole froide, avec un visage impassible. Elle en devint toute pâle. Elle se remit pourtant. — Et jusqu'où cet amour ira-t-il ?

— Mais, reprit-il, jusqu'à... rien.

Elle haussa les épaules. Elle essayait de se contenir, s'emportait malgré elle. — Vous croyez cela ! Comme si je ne vous connaissais pas, moi ! Vous me déclarerez quelque jour que tout est fini entre nous deux, et en attendant ce jour-là vous préparerez tout pour me trahir. Vous reviendrez demain sur ce que vous osez me dire aujourd'hui, et sous de feintes protestations vous me tromperez ainsi que vous m'avez trompée jusqu'à ce soir. Ce que vous avez su faire hier, vous le ferez encore. Ce ne sera aussi qu'une amourette ; mais non. J'y mettrai bon ordre.

— Vous n'en aurez point la peine, je ne vous tromperai pas.

— Et qu'avez-vous donc fait ?

— Je me suis trompé moi-même. Je m'aperçois que j'aime M^lle^ de Santalais. Cela ne me fera point manquer à mon devoir envers vous.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Que je ne me disputerai pas à votre affection, que vous disposerez de moi comme vous

l'entendrez, parce que vous en avez le droit, parce que vous êtes ma maîtresse.

— Quel mot, Monsieur !

— Prenez-le dans son vrai sens.

— Alors vous m'obéirez, vous resterez avec moi, si je le veux ?

— Oui.

— Mais si je partais ?

— Si vous partiez !

— Car je ne veux plus rester ici, j'y ai trop souffert, j'y souffre trop. Si je partais, Aymeric ?

Elle mit une ardente prière dans son regard, et tendit presque vers lui des mains suppliantes.

— Si je partais enfin ? répéta-t-elle.

— Je ne vous suivrais pas, dit-il.

— Ah ! vous voyez bien que vous me mentiez ! s'écria Mme Herbin avec un insultant éclat de rire.

— Je vous ai dit la vérité. Je vous appartiens, mais dans les limites de ma dignité. Je ne saurais être votre jouet. Demeurez ici, j'y demeure avec vous.

— Je ne veux pas rester, moi.

— Partez alors.

Elle hésita quelques secondes. Elle se sentait devenir lâche, était tentée de se jeter aux pieds de son amant; mais la colère et l'amour outragés furent les plus forts. — Soit, fit-elle avec explosion, je pars; mais je vous attends à Paris, et si vous tardez à m'y rejoindre, c'est moi qui reviendrai vous chercher.

— C'est moi qui vous attendrai, soit ici, soit ailleurs, selon qu'il me plaira, répondit Aymeric. Et je serai plus précis que vous, je vous donne un mois. Si au bout de ce mois vous n'êtes pas revenue, je me considérerai comme dégagé envers vous.

Mme Herbin avait violemment fermé la porte derrière elle. Aymeric se rassit frissonnant. Il souffrait de la douleur qu'il infligeait à cette femme, et cependant, avec l'indomptable égoïsme de l'homme qui n'aime plus, il se félicitait de n'avoir point faibli. Elle allait partir, et il pourrait du moins, dans la solitude, s'appartenir tout entier. Il ne reverrait plus Églé, c'en était fait; mais il ne penserait qu'à elle

et ne serait distrait de sa pensée par personne. Il ne subirait plus l'importun chagrin, la frémissante jalousie, le fâcheux amour de la femme qu'il avait bravée, qui s'en allait au loin pleurante et désespérée. Il écouta longtemps, dans une réflexion morne, les divers préparatifs de départ qui se faisaient dans la maison. La nuit était calme, et il entendit le bonhomme Desrosiers qui donnait l'ordre de mettre les chevaux à la calèche. Ils étaient attelés déjà, et les bagages disposés, que Mme Herbin ne partait pas encore. Elle attendait sans doute, avec cet espoir qui ne meurt jamais chez la femme aimante, qu'il essayât de la retenir. Il n'en eut pas le courage, et s'effrayait où s'impatientait de ce retard. A un bruit qui lui parvint, il se dirigea vers la fenêtre et entr'ouvrit légèrement le rideau. Mme Herbin, sur le perron du château, embrassait M. Desrosiers et montait en voiture. Au moment où les chevaux partaient, elle jeta sur l'endroit où était Aymeric un long et dernier regard. Aymeric instinctivement se recula et se trouva en face du vieux

savant, qui ouvrait la porte. — Mme Herbin est partie? dit-il à Descars.

— Oui, répondit celui-ci.

— Moi, je retourne de grand matin chez le comte. Si Mlle de Santalais m'interroge, que lui dirai-je?

— Dites à Mlle de Santalais que je suis parti avec Mme Herbin.

IV

Un mois environ après ces événements, Mlle de Santalais, qui relevait d'une maladie grave, se promenait languissante encore au bras de son cousin, Ernest de Surgy, sur la pelouse du château. L'automne était venu. Le sol se jonchait de feuilles jaunies, les premières rafales avaient découronné les arbres ; l'Eure, d'une eau plus verte, s'enfuyait entre ses rives dégarnies de fleurs. Le ciel grisâtre s'abaissait rapidement vers l'horizon brumeux, et, bien qu'alors le soleil brillât par intervalles, ses rayons affaiblis ne se glissaient plus qu'obliquement sous les grands bois. Églé, pensive, ayant aux lèvres le sourire indécis des conva-

lescents, s'appuyait doucement sur Ernest. Le jeune homme la soutenait et guidait ses pas avec une sollicitude inquiète. Il l'examinait parfois à la dérobée, et son regard s'imprégnait alors d'une affection indulgente et profonde.

—Vous allez mieux, n'est-ce pas, Églé, beaucoup mieux ?

— Oui.

— Oh ! la méchante enfant qui a pu être malade ainsi !

— Je ne m'en plains pas, Ernest ; j'ai été si bien soignée par tout le monde, par vous, mon ami.

— Églé !

— Tenez, je me sens si forte, que je voudrais me promener plus loin que cela, jusqu'à mon grand chêne, où nous nous assoirons. Aussi bien, c'est là que je veux vous dire ce que j'ai dans le cœur.

Elle leva sur lui, sans trouble, ses yeux limpides, et il répondit à ce regard par un sourire. — Venez donc, dit-il, et appuyez-vous bien sur moi.

Ils marchèrent quelque temps en silence.

— Non, Ernest, reprit-elle bientôt, je ne me plains pas de ma maladie, car j'ai compris, grâce à elle, qu'on a tort de faire souffrir ceux qui nous aiment.

— Pourquoi me dites-vous cela ? serait-ce au sujet de mes espérances d'autrefois, trop vite conçues, si tôt brisées ? Ne vous punissez pas, Églé, de ce que vous avez souffert, ou plutôt soyez franche. Ce que vous avez souffert ne fait-il pas votre résignation d'aujourd'hui et votre affection envers moi ?

— Non. Je vous aime parce que vous êtes loyal et bon, et, si je ne vous choisissais pas librement, je ne vous parlerais pas ainsi.

Il s'inclina devant la jeune fille, et, sans répondre un seul mot, lui prit la main, qu'il porta lentement à ses lèvres.

Ils étaient arrivés au grand chêne. Églé s'y assit. Ernest de Surgy se plaça à côté d'elle, mais n'abandonna pas la main de M^lle^ de Santalais. Tous deux semblaient en proie à un trouble intérieur qu'ils essayaient de maîtriser,

et, soit qu'ils ne trouvassent pas de paroles pour exprimer les sentiments qui les débordaient, soit qu'ils n'osassent s'avouer toute leur pensée, ils gardaient le silence.

— Quelle est donc, dit enfin Églé en désignant l'autre rive, cette cabane de pêcheur ou de bûcheron ? Je ne la connaissais pas.

— C'est tout récemment qu'on l'a construite, répondit Ernest.

Le soleil venait de se cacher sous les nuages, et la fraîcheur était assez vive. Églé eut un frisson. — Vous allez prendre froid, lui dit de Surgy ; il faut rentrer.

— Oh ! non, fit-elle en lui pressant légèrement la main, je veux rester ici longtemps encore avec vous.

— Je le veux bien aussi, mais pour cela il faut que j'aille d'abord au château ; je vous rapporterai un châle, et je vous en envelopperai.

Elle fit la moue : — C'est bien loin, le château !

— C'est à peine un quart d'heure pour y aller et en revenir.

— Allez donc; mais songez que je vous attends.

Ernest de Surgy s'éloigna rapidement, tandis qu'Églé, quittant son siége, se pelotonnait pour s'abriter du vent entre deux grosses racines noueuses du chêne qui sortaient à demi du sol et formaient une chaise rustique. Ainsi appuyée à l'arbre, elle ne pouvait être aperçue d'Ernest, qui d'ailleurs était déjà loin. Se sentant tout à fait seule, elle ne put retenir un sanglot, et deux larmes roulèrent sur ses joues. — Que je suis folle ! dit-elle en les essuyant de son mouchoir par un mouvement brusque; puis, les yeux fixes, le corps quelque peu incliné, les mains sur ses genoux, elle regarda vaguement devant elle.

Hélas! ce joli paysage qu'elle aimait tant autrefois lui parut s'être flétri comme son propre cœur. Il ne lui sembla même pas qu'il y eût dans l'air la mélancolique tristesse d'un jour d'automne, mais bien la rude âpreté de l'hiver prêt à surgir. Une rafale subite faisait tournoyer les feuilles, et l'eau de la rivière se heur-

tait aux berges avec un bruit sec; un calme morne succédait à cette tourmente d'un instant, et la nature, aux yeux d'Églè, se couvrait de deuil. Une voix douloureuse s'élevant en elle lui disait : Pourquoi donc l'amour, pourquoi donc l'espoir, s'ils doivent s'évanouir aussi vite que les passagères splendeurs de l'été? — Puis, s'arrêtant à cette humble cabane qu'elle voyait à l'autre bord, dont les ais disjoints devaient laisser passer la froidure et la bise, elle enviait la destinée de son hôte, qui sans doute menait vaillamment sa dure vie, et que les souffrances de l'âme n'atteignaient point. A ce moment même, la porte en fut doucement poussée, et un homme en sortit. Il avait de grossiers vêtements, et, comme il portait un large chapeau, M^lle^ de Santalais distinguait mal ses traits. Cependant un tressaillement la prit, elle ne s'attendait pas à cette apparition. L'homme détacha la barque du rivage, y sauta lestement, et avec une lenteur résolue se mit à ramer vers le grand chêne. On entendait le battement des avirons, qui faisaient force sur les tolets et

retombaient dans l'eau en cadence. Du reste, ce pêcheur ou ce bûcheron tournait, en ramant, le dos à Églé, qui s'était levée à demi pour le mieux voir. Il toucha la berge, où l'avant du bateau s'enfonça, lâcha ses avirons et gravit le talus. Il ne fut plus alors qu'à une quinzaine de pas d'Églé, et s'approcha d'elle en marchant droit devant lui, mais d'une façon hésitante et soumise. Il se découvrit enfin, tandis que Mlle de Santalais, ne pouvant retenir un cri de surprise et d'angoisse, s'appuyait au grand chêne. C'était Aymeric qu'elle avait devant les yeux. Il était profondément changé depuis un mois. Il avait les yeux rouges et gonflés et un certain désordre dans toute sa personne; sa contenance était humble et ses mains tremblaient. — Mademoiselle, dit-il, pardonnez-moi.

— Vous ici, Monsieur, vous! dit-elle faiblement.

— Moi.

— Vous trompez donc toujours? reprit-elle avec un navrant sourire; vous m'aviez fait dire que vous étiez parti.

— Je voulais partir en effet; mais j'ai appris que vous étiez souffrante, malade, en danger. Alors j'ai attendu, l'anxiété dans l'âme, le remords au cœur, que vous fussiez remise et qu'il ne restât plus trace, pour vous du moins, de ma folie coupable.

— Ah! murmura-t-elle, mais point si bas qu'il ne l'entendît, vous croyez qu'il n'en reste rien parce que je suis guérie !

— Mademoiselle, ne me condamnez pas; je vous jure que je vous aime, que je vous aimais!

— Vous! — Elle eut un geste de réprobation. — Vous aviez besoin d'une distraction, vous avez pris celle qui s'offrait à vous.

— Oh! non, reprit-il d'une voix émue, je n'ai obéi qu'au besoin d'aimer, à la jeunesse qui renaissait en moi, à de nobles instincts que j'avais crus morts et qui se réveillaient; je n'ai obéi qu'à la grâce et au charme qui éclataient en vous. Je n'ai vu que le bonheur devant moi, et je suis allé à lui.

— Et cependant vous aimiez une autre femme.

— Je ne l'aimais plus.

— Oh! fit Églé à ce mot cruel et décisif qu'il avait sourdement prononcé, qu'est-ce donc que les hommes, et quels tristes jouets sommes-nous donc pour eux?

Elle se cacha le visage dans ses mains, et Aymeric atterré n'osa plus rien dire. Qu'eût-il dit en effet? Les simples paroles qu'il avait proférées n'avaient-elles pas l'horrible brutalité d'un fait que rien n'excuse et ne saurait justifier, que peuvent expliquer seules, sans qu'on ose les produire au grand jour, les implacables évolutions de l'âme? N'étaient-elles pas l'aveu de cette impuissance du cœur à se maintenir dans les régions d'un idéal entrevu et longuement poursuivi, après que la réalité de la possession a frappé cet idéal de stérilité et de déchéance? Aymeric sentait pour la première fois peut-être que notre bonheur dans l'amour ne dépend pas de notre volonté seule, à laquelle il échappe au hasard de nos défaillances ou de nos aspirations nouvelles, même les meilleures, qu'il lui faut comme sauvegarde et comme rempart, au lieu de la fragile pensée d'un devoir

qu'on ne consent qu'avec soi-même, la rigide et salutaire surveillance de l'estime publique, devant laquelle on l'a sollicité et proclamé. Mais comment eût-il fait une confession pareille à une enfant qui ne croyait qu'à l'amour et qui, dans sa pureté naïve, n'aurait compris ni cette logique de la vérité, ni ces reproches de la conscience?

Bientôt Mlle de Santalais laissa tomber ses bras, et se redressant vivement : — Mensonge et lâcheté! s'écria-t-elle. Si vous n'aimiez plus cette femme, pourquoi n'aviez-vous pas le courage de le lui dire en face? Pourquoi nous trompiez-vous, elle et moi?

— Ah! Mademoiselle, c'est que je ne savais point si vous auriez jamais pour moi de la sympathie ou de la pitié, c'est que je n'ai pas voulu briser le cœur d'une femme à laquelle j'appartenais, à laquelle j'appartiens si bien, qu'elle a su me le rappeler et exiger de moi l'accomplissement de mon devoir d'affection et de servitude.

Églé foudroya Aymeric de son regard. — De

servitude! répéta-t-elle avec un indicible mépris.

Aymeric demeura impassible. — Qu'eussiez-vous donc pensé de moi, dit-il simplement, si je l'eusse tout à coup abandonnée pour vous?

— Assez, Monsieur. Retirez-vous; je ne vous ai que trop écouté.

— Un mot encore, Mademoiselle. Il me reste un espoir qui sans doute ne vous intéresse guère, mais que je me dois de vous dire. J'ai laissé partir Mme Herbin, je n'ai point voulu la suivre. Elle sait que je vous aime. J'ai fait plus. J'ai fixé à son absence une limite au delà de laquelle je me considère comme absolument dégagé envers elle. Cette limite est presque expirée. Si Mme Herbin n'est point ici ce soir même, je dispose de moi, je suis libre.

— Alors, dit la fière jeune fille, il faudrait que j'attendisse jusqu'a ce soir!

— Oui.

— Il est trop tard, Monsieur; moi, je ne suis plus libre.

Elle le salua d'une inclinaison de tête, et

sans hésiter, sans se détourner une seule fois, elle prit le chemin du château. Aymeric la regarda tout d'abord, puis il eut envie de courir sur ses traces. A quoi bon? Une immense douleur le terrassait. Il eût voulu pleurer; ses yeux étaient secs, et cependant les sanglots lui montaient à la gorge. Il les contenait, car Mlle de Santalais était trop près encore et eût pu les entendre; mais, quoi qu'il en eût, il ne put étouffer un cri de désespoir, et quand ce cri lui fut échappé, il s'enfuit épouvanté de sa faiblesse. Églé entendit-elle le cri de son amant, lui parvint-il seulement comme une plainte apportée par la brise? Elle ne le sut elle-même, mais elle chancela et sentit qu'elle avait trop présumé de ses forces. Quoique sa fierté la soutînt, elle n'allait qu'à petits pas, craignant de tomber, le visage baigné de larmes. Elle l'avait donc revu; elle le voyait encore, et c'était pour la dernière fois! Cette pelouse unie, touffue, détrempée par la rosée, où elle marchait, lui semblait un obstacle qui la retînt en arrière, où elle pouvait trébucher, où il la sui-

vrait alors pour lui venir en aide. Elle en avait peur, et elle eût voulu que cela fût. Sa tête s'égarait, une sorte de vertige s'emparait d'elle, et elle avançait les mains à tout hasard. Ce fut à ce moment qu'elle aperçut devant elle, à quelque distance, Ernest de Surgy. Il accourait avec le châle qu'il était allé chercher. Elle eut le temps de revenir à elle et de composer ses traits. Il ne songea d'ailleurs qu'à l'envelopper du vêtement qu'il apportait. Ce ne fut qu'après lui avoir donné le bras qu'il lui dit tout à coup :

— Vous venez de voir M. Descars?

— Oui, fit-elle en baissant la tête.

— Ah! Mademoiselle, vous saviez donc qu'il habitait cette cabane?

— Non, je ne le savais pas, répondit-elle; mais, vous alors, vous ne l'ignoriez point.

— M. Desrosiers me l'avait appris.

— Il ne m'en avait rien dit à moi.

Ils se turent et firent quelques pas.

— Que vous a dit M. Descars? reprit Ernest de Surgy.

— Qu'il m'aimait.

— Et qu'avez-vous répondu?

— Que je n'étais plus libre, que j'étais à vous.

— C'est bien, Mademoiselle, je vous remercie, lui Ernest.

V

Aymeric avait dit vrai. Il n'avait pas voulu partir sans avoir des nouvelles de M^lle^ de Santalais. Lorsqu'il apprit qu'elle était dangereusement malade, il resta ; mais il importait qu'elle ne connût pas sa présence auprès d'elle. Alors il avait prié le bonhomme Desrosiers de faire élever à la hâte cette cahute de bois et de chaume comme un asile agreste où il se reposerait de ses courses en forêt et déposerait son butin de botaniste. Le vieux savant, touché de la douleur et des prières d'Aymeric, s'était prêté à cet expédient. Aymeric s'était confiné dans ce réduit, n'en sortant presque jamais, se nourrissant de quelques provisions que lui apportait un serviteur fidèle qu'il avait depuis

longtemps, et qu'il fut censé avoir laissé au Château-Vert. Pour tout le monde, M. Descars avait quitté le pays, et, la saison devenant mauvaise, il n'était guère exposé à rencontrer les châtelains ou les habitants des environs. Seul, Ernest de Surgy s'était promptement douté de la vérité. Subitement alarmé de la maladie d'Églé, ayant presque reçu, lorsqu'elle l'avait éconduit, les confidences de la jeune fille, il avait commenté dans le sens de ses craintes secrètes le brusque départ de Mme Herbin. Il s'était assuré que M. Descars n'était point parti avec elle. Presque aussitôt également il s'était étonné de la construction de la baraque destinée en apparence à M. Desrosiers, et où celui-ci ne mettait jamais les pieds. Ernest n'avait point tardé à y constater la présence d'un hôte mystérieux et avait pressé de questions le botaniste. Ce dernier, voulant être loyal envers tout le monde, avait avoué à Ernest ce qui se passait, tout en le suppliant d'être discret et de laisser faire le temps, qui était, selon lui, le grand remède à toutes choses.

Quant à Aymeric, qui ne se croyait point découvert, il avait d'abord vécu dans la plus cruelle anxiété au sujet de Mlle de Santalais, puis, quand les nouvelles avaient été meilleures, il n'avait plus eu que la pensée de rencontrer une dernière fois la jeune fille et de s'expliquer avec elle. Peu à peu, dans sa solitude, se rappelant le passé, se laissant aller aux désirs de son cœur et au charme des souvenirs, il en était venu à concevoir d'ardentes et inquiètes espérances. Mme Herbin, qui se voyait abandonnée, pouvait avoir puisé dans le sentiment de sa dignité offensée le courage de lui rendre sa liberté. Les jours en effet s'écoulaient ; elle ne revenait point et gardait le silence. D'un autre côté, bien qu'il n'osât croire à un pareil bonheur, il se sentait aimé de Mlle de Santalais. Il en avait l'intuition mal définie et pourtant certaine ; il croyait avec une sorte de superstition que la première promenade de la jeune convalescente se ferait à ce grand chêne où tacitement autrefois ils se donnaient ces fugitifs rendez-vous dans lesquels la poésie de l'in-

connu et du rêve se faisait pour eux la complice de leurs aspirations et de leurs joies, et il attendait cette heure décisive avec une impatience pleine de crainte et d'espoir.

Hélas! l'heure avait sonné et ne lui avait apporté qu'une affreuse et funeste certitude. Il n'était plus aimé, s'il l'avait été jamais, et ne devait plus prétendre à M^lle^ de Santalais. Tout en fuyant, il l'avait par moments suivie de ses regards, et l'altière jeune fille qui s'éloignait de lui avait, impassible, continué son chemin, et disparaissait au bras de ce rival qui, plus heureux que lui, était digne d'aimer Églé et d'en être aimé. Dans le premier accablement de sa douleur, il était tombé sur une chaise et y demeurait livré aux plus sombres pensées. Sans souci de l'heure, il avait laissé l'obscurité se faire autour de lui, et se plaisait dans cette nuit et dans ce silence. Tout à coup il entendit frapper à la porte. Qui donc pouvait venir? Aymeric alluma une bougie et alla ouvrir au visiteur. Il tressaillit en se voyant en face d'Ernest de Surgy.

Le jeune homme le salua poliment, prit de lui-même un siége et attendit pour parler qu'Aymeric se fût assis. — Monsieur, lui dit-il, quelque bizarre que puisse vous paraître ma visite, j'irai droit au fait. Je ne suis envoyé par personne, je viens ici de mon propre mouvement ; mais j'ai l'intention d'avoir avec vous une explication sérieuse.

Aymeric s'inclina.

— Je viens vous demander, Monsieur, pourquoi vous n'épousez pas M^lle^ de Santalais ?

— Mais, Monsieur, si étrange qu'il soit à vous de m'interroger et à moi de vous répondre sur un pareil sujet, je serai franc. M^lle^ de Santalais, en supposant qu'il me fût possible de l'épouser, n'est pas libre de disposer de sa main.

— Je sais qu'elle vous l'a dit. M^lle^ de Santalais s'est engagée en effet avec un autre homme, et cet homme, c'est moi.

— Alors, Monsieur, question pour question. Pourquoi, vous-même, ne l'épousez-vous point ?

— Parce que je crois que Mlle de Santalais vous aime, et qu'elle ne m'aime pas.

Ernest avait pâli en prononçant ces mots.

— Cet aveu vous explique ma démarche, et, continua-t-il d'un ton plus ferme, l'insistance de cette démarche.

Aymeric, si désespéré quelques instants auparavant, se sentit pris d'une joie profonde. Il s'efforça pourtant de la cacher, car il ne pouvait se défendre d'une respectueuse pitié pour le noble jeune homme qui lui parlait ainsi; d'ailleurs la pensée de Mme Herbin se dressait menaçante en face de ce bonheur qui lui était rendu.

— Ainsi, Monsieur, en venant vers moi, dit-il doucement, c'est à un devoir que vous obéissez?

— Oui, et je compte le remplir jusqu'au bout.

— Eh bien! moi, Monsieur, si les circonstances, — permettez-moi de me retrancher derrière ce mot que je ne puis vous expliquer suffisamment, — me forcent de m'éloigner de

Mlle de Santalais, croyez que j'obéis, que j'obéirai aussi à un devoir.

— A côté de ce devoir, quel qu'il soit, songez, Monsieur, qu'il y a une femme qui souffre par votre faute.

— Il y en a deux, dit simplement Aymeric.

— Je ne m'intéresse qu'à une seule. Choisissez donc entre ces deux femmes, sinon...

— Sinon..., répéta Aymeric, mais sans colère.

— Nous nous battrons ensemble.

— A quoi bon? Si je vous tue, Mlle de Santalais n'épousera certes pas votre meurtrier, et, si vous me tuez, elle ne vous épousera pas davantage.

— Je le sais, mais dans ce dernier cas je renoncerai à elle, et, vous n'existant plus, elle pourra librement choisir quelque honnête homme.

Aymeric baissa la tête et ne répondit pas; il lui répugnait de dévoiler toute sa pensée à M. de Surgy, ou de lui confier un puéril espoir. N'était-ce point, en effet, ce jour-là même, dans

quelques instants, qu'expirait, si Mme Herbin ne revenait pas, ce mois qu'il avait fixé à sa maîtresse comme un délai sans appel après lequel il recouvrerait sa liberté? Comment dire cela, comment avouer sans rougir que, dans le parti pris de son égoïsme, par suite d'une convention cruelle faite par lui seul, il était résolu, implacablement résolu à ne tenir aucun compte d'un passé de dix ans et d'une affection marquée par une fidélité et un dévouement à toute épreuve? Ce n'est que dans la première jeunesse qu'on peut s'excuser de l'amour qui décroît par la toute-puissance de l'amour nouveau. A l'âge d'Aymeric, on a la pudeur de ces coups de foudre du cœur, parce qu'ils sont devenus rares, et que l'âme, en regard du rajeunissement et de la splendeur qu'ils promettent, ne sait que trop ce qu'ils ont réduit en cendres.

Ernest de Surgy s'était levé. Il s'approcha d'Aymeric et le toucha légèrement à l'épaule.

— J'attends, Monsieur, lui dit-il.

— Monsieur, répondit Aymeric, arrangez

notre rencontre pour demain, je serai à vos ordres.

Il réfléchissait que le lendemain, ou Mme Herbin ne serait point venue, et peu lui importait alors de se dédire vis-à-vis d'Ernest, ou que, si elle était venue, il s'en irait avec elle, loin de Santalais, pour toujours, après un duel auquel il saurait bien ne point donner une terminaison funeste.

Il achevait à peine de parler, que la porte de la cabane, qui n'était fermée que par un simple loquet, s'ouvrit, et que M. Desrosiers se précipita par la chambre. Le digne homme était tout effaré; son front en nage et ses vêtements en désordre attestaient la rapidité de sa course.

— Dieu merci! s'écria-t-il, j'arrive à temps! Il ne s'est rien passé, il ne se passera rien entre vous. Monsieur de Surgy, le comte désire que vous reveniez tout de suite au château.

— Et pourquoi? Comment vous a-t-il envoyé me chercher ici?

— C'est Mlle Églé qui s'est doutée que vous y pouviez venir pour provoquer M. Descars. Elle a longtemps causé avec M. de Santalais; il était très-ému.

— Je vous suis, Monsieur, dit Ernest; et il fit à Aymeric un signe d'intelligence.

— Monsieur Descars, continua M. Desrosiers, le comte désire également vous voir.

— Moi! dit Aymeric, profondément surpris.

— Oui, répondit le savant.

Ils partirent tous les trois, et firent le trajet en silence. Ils n'avaient point à se communiquer leurs pensées, trop agitées et trop diverses. Il était évident d'ailleurs pour les deux jeunes gens que le comte tenait leur sort entre ses mains, et que le dénoûment était proche. M. de Santalais, debout, adossé à la cheminée, les attendait au salon. Le botaniste les y fit entrer et les laissa seuls avec le comte. — Messieurs, dit M. de Santalais, ma fille m'a confié trop tard un secret qui témoigne de sa grande jeunesse et de son inexpérience, et qui a mis sa vie en danger. J'ai eu, moi, le

tort plus grave de ne pas le deviner ; mais enfin elle me l'a dit. Est-il vrai, monsieur de Surgy, que vous ayez conçu, autant par abnégation de cœur que par ressentiment contre votre rival, un projet chevaleresque qui forçât M. Descars à se déclarer, et que vous soyez allé chez lui à cette intention ?

— Oui, répondit faiblement Ernest.

— Vous deviez savoir pourtant que vous ne réussiriez pas. On ne contraint personne à de tels actes, qui ne relèvent que de l'honneur et de la conscience. Quant à vous, monsieur Descars, je ne vois guère en quoi vous justifiez la jalousie, j'emploie à dessein ce mot, de l'homme à qui j'avais promis la main de ma fille, puisque, en prétendant aimer celle-ci, vous vous abritez, même en sa présence, pour ne point donner de conséquences nettes à cet aveu, derrière un devoir auquel il vous faut obéir. Vous l'avez dit.

Aymeric inclina seulement la tête. — Promettez-moi donc tous les deux que vous ne vous battrez pas pour elle. Ce serait trop de

bruit autour de son nom. A vous, Ernest, mon ami, je puis le demander, et j'ai le droit, monsieur Descars, de l'exiger de vous.

— Je vous promets ce que vous voudrez, monsieur le comte, dit Aymeric en baissant les yeux.

— Et moi aussi, murmura Ernest.

Le comte lui serra la main. — Allez donc lui dire, mon ami, que ce duel qu'elle redoutait n'aura pas lieu.

Aymeric se disposait à prendre congé du comte. - Non, dit M. de Santalais, restez.

Il attendit que Surgy fût sorti, puis se dirigea vers la chambre voisine, dont il ouvrit la porte. A la grande stupeur de Descars, ce fut Mme Herbin qui entra. Clotilde était habillée de noir, en costume de voyage. Ses vêtements faisaient ressortir la pâleur et l'altération de ses traits; d'ailleurs elle s'avança sans faiblesse apparente, lentement, et, se plaçant en face d'Aymeric : — Monsieur, lui dit-elle, vous m'aviez fixé un délai. J'ai attendu au dernier moment, ne voulant pas le devancer ; mais me voilà.

— Oh! madame, répondit Aymeric d'un ton de reproche, était-ce donc chez M. de Santalais que e devais vous rencontrer?

— Qu'importe? Peut-être n'ai-je pu faire autrement; mais, continua Mme Herbin avec fermeté, j'attends votre réponse.

— Madame, repartit Aymeric, vous êtes revenue; je renonce à Mlle de Santalais, et je pars avec vous. Vous devez être satisfaite.

Mais, quel que fût son empire sur lui-même, il pâlit, et ses yeux devinrent humides. — Ah! s'écria Mme Herbin avec un élan singulier et en courant au comte, vous voyez qu'il est loyal, et qu'il ne m'eût pas abandonnée. — Aymeric, c'est pour que M. de Santalais sût cela que je suis venue chez lui. Maintenant je ne saurais être un obstacle à votre bonheur; vous êtes libre, oubliez-moi.... Monsieur Desrosiers! demanda-t-elle.

Celui-ci s'attendait sans doute à cet appel, car il entra aussitôt.

— Donnez-moi votre bras jusqu'à ma voiture, mon ami, et venez me trouver demain, nous

partirons ensemble; vous m'avez encouragée de vos conseils, et j'ai besoin de votre affection.

— Madame, dit le comte de Santalais, je suis chez moi; accordez-moi l'honneur de vous accompagner jusqu'au seuil de ma maison.

Il sortit avec elle, tandis qu'Aymeric, touché, presque accablé de la grandeur d'âme de son amie, demeurait immobile à sa place. Il n'avait pu avoir pour Mme Herbin ni un geste ni une parole. Son silence, un trouble profond, avaient seuls montré à cette femme qu'il avait abandonnée, qui se vengeait si noblement de lui, la reconnaissance qu'il éprouvait, qu'il eût rougi de lui témoigner et qu'elle n'aurait point voulu voir. De douloureux souvenirs et de rapides regrets se partageaient son cœur, qu'envahissaient en même temps la tristesse du passé et le découragement de l'avenir. Aymeric attendait, la tête courbée, que M. de Santalais rentrât et lui signifiât son arrêt.

M. Desrosiers devina ce qui passait en lui. — Mon enfant, dit-il, il faut savoir oublier le mal qu'on a fait lorsque le bonheur de ceux que

nous aimons dépend de cet oubli. Pour Églé, pour Mme Herbin elle-même, il ne faut plus songer qu'à l'avenir.

Quand le comte revint, voici ce qu'il vit. M. Desrosiers avait mis le temps à profit. Il avait placé la main d'Églé dans celle d'Aymeric, puis, en stratégiste habile, il se tenait à la gauche de son enfant chérie, comme prêt à la protéger, pendant qu'Ernest de Surgy était à côté de son ancien rival.

M. de Santalais restait silencieux. — Allons, mon vieil ami, reprit Desrosiers, puisque tout le monde le veut...

— Vous aussi? dit avec un accent de regret le comte de Santalais à Ernest de Surgy.

— Moi plus que tout le monde, répondit tristement, mais résolûment le jeune homme.

Églé fit un pas en avant sans quitter la main d'Aymeric. — Puisque je l'aime, dit-elle à l'oreille de son père.

— Hé! j'entends bien, méchante enfant.

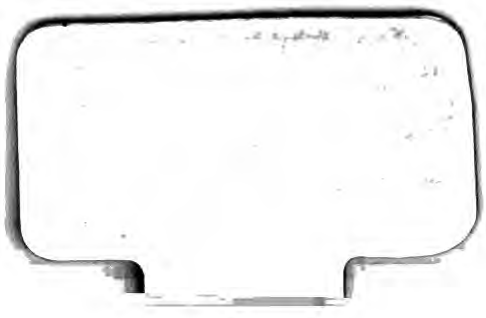
Il s'en fut de lui-même, en hésitant un peu, prendre la main de Descars, dont il rencontra

le regard tout rayonnant de joie. Aymeric, en ces quelques minutes, avait passé par toutes les angoisses de l'attente et du doute; il s'y était fortifié de son chagrin même, et se sentait capable de payer par une tendresse vaillante le bonheur qui lui serait accordé. Ce sentiment éclatait sur son visage avec une expression de sincérité et de loyauté à laquelle le comte de Santalais ne pouvait se méprendre. — Hé! oui, dit-il, je vous donne ma fille, puisque aussi bien vous me l'avez prise; mais n'oubliez jamais qu'elle vous a aimé au point d'en mourir.

— Elle aurait eu grand tort, ajouta M. Desrosiers avec un sourire, car le secret pour être heureux, c'est de savoir attendre son bonheur.

FIN

TABLE

	Pages
La Faute du Mari.	1
Madame Herbin.	226

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny